

Université de Montréal

Le holisme épistémologique  
dans la *Critique de la raison pure* de Kant

par

Yves Bouchard

Département de philosophie  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)

Novembre 1997

© Yves Bouchard, 1997

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:  
Le holisme épistémologique dans la *Critique de la raison pure* de Kant

présentée par:  
Yves Bouchard

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Thèse acceptée le:

## Sommaire

Cette étude a pour but d'établir que l'épistémologie développée par Kant dans la *Critique de la raison pure* est holiste. Pour ce faire, nous construirons, dans la Partie I, un cadre conceptuel permettant de définir ce qui peut caractériser un système holiste. La Partie II sera consacrée à l'examen de la *Critique de la raison pure* selon ce cadre conceptuel. Enfin, après avoir montré que les développements épistémologiques majeurs de la première Critique satisfont les conditions du cadre holiste, nous mettrons en relief, dans la Partie III, les fondements et les implications de la forme de holisme particulière à l'épistémologie kantienne. Au terme de cette étude, la Théorie des éléments de la *Critique de la raison pure* manifestera une unité fondamentale faisant de l'Esthétique, de l'Analytique et de la Dialectique trois moments d'un mouvement régressif de plus en plus totalisant et dont le point d'achèvement se trouve dans l'analyse de l'idéal transcendantal.

## Table des matières

Introduction .....	1
--------------------	---

### Partie I

#### La caractérisation de la relation holiste

Chapitre 1: Les hypothèses, le cadre conceptuel et la méthodologie .....	10
§1 Les hypothèses.....	10
§2 Le cadre conceptuel .....	12
§3 La méthodologie .....	22
Chapitre 2: Les indices de la relation holiste dans les opuscules précritiques .....	25
§4 Nouvelle explication des premiers principes de la connaissance métaphysique (1755) .....	26
§5 Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives (1763) .....	29
§6 L'unique fondement possible d'une preuve de l'existence de Dieu (1763).....	33
§7 Du premier fondement de la différence des directions dans l'espace (1768).....	48
§8 La Dissertation de 1770 .....	51

## Partie II

### La relation holiste dans la *Critique de la raison pure*

Chapitre 3: Les termes-clés dans le texte de la première Critique .....	58
§9 Les occurrences des termes-clés.....	58
§10 Les termes et les concepts .....	65
Chapitre 4: L'Esthétique transcendantale .....	69
§11 Les deux expositions métaphysiques .....	70
§12 L'idéalité des formes <i>a priori</i> de la sensibilité .....	78
Chapitre 5: L'Analytique transcendantale.....	87
§13 Les éléments de l'Analytique transcendantale.....	87
§14 Les catégories de totalité et de communauté .....	90
§15 L'unité originellement synthétique de l'aperception.....	101
§16 La représentation de la possibilité de l'expérience.....	106
§17 L'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience.....	113
Chapitre 6: La Dialectique transcendantale .....	119
§18 Les idées transcendantales .....	119
§19 La représentation de l'idéal transcendantal .....	135
§20 L'idéalité du substratum transcendantal.....	143
Chapitre 7: Les totalités et le processus de détermination.....	154

§21 Les rapports entre les représentations de totalité.....	154
§22 Le processus de détermination.....	164

### **Partie III**

#### **La caractérisation du holisme épistémologique de Kant**

Chapitre 8: Les fondements.....	175
§23 Les deux axiomes critiques.....	175
§24 Les deux ordres d'unité.....	184
Chapitre 9: Les implications.....	203
§25 Le caractère infini de l'analyse.....	203
§26 Le caractère heuristique de la notion de tout.....	213
Conclusion.....	230
Bibliographie .....	236
Annexe 1: Tableaux de concordance .....	247
Annexe 2: Concordances de <i>Ganze</i> dans la <i>Critique de la raison</i> <i>pure</i> (1787) .....	258

## **Remerciements**

Je tiens à exprimer ma vive reconnaissance au professeur Claude Piché pour ses commentaires et son appui, de même que pour les réflexions qu'il m'a partagées et qui ont constitué pour moi autant d'éclaircissements à l'égard de la philosophie de Kant.

Je remercie le professeur Jean Grondin pour les échanges qui ont marqué les toutes premières ébauches de ce travail. Mes remerciements vont également à madame Ghislaine Thibault et monsieur Gabor Csepregi pour leur soutien et leurs avis.

*Die Vernunft wird durch einen Hang ihrer Natur getrieben, über den Erfahrungsgebrauch hinaus zu gehen, sich in einem reinen Gebrauche und vermittelt bloßer Ideen zu den äußersten Grenzen aller Erkenntniß hinaus zu wagen und nur allererst in der Vollendung ihres Kreises, in einem für sich bestehenden systematischen Ganzen, Ruhe zu finden.*

*(Kritik der reinen Vernunft, B825)*

## Introduction

### a) la problématique

Nous voulons établir que l'épistémologie développée dans la *Critique de la raison pure* est holiste. Cela nous oblige à faire face à deux problèmes bien distincts: la caractérisation du holisme en général et la caractérisation du holisme de Kant en particulier. Les possibilités de solution au second problème dépendent de la solution au premier. La notion même de holisme n'est pas encore véritablement fixée dans l'usage et elle donne lieu à plusieurs acceptions, variant d'un sens presque mystique ou magique à un sens technique, logiquement déterminé. Nous devons donc nous attaquer en tout premier lieu à ce problème de la caractérisation du holisme en général de manière à fixer clairement l'usage que nous entendons faire de cette notion dans le cadre de notre étude. Quant au second problème, c'est à partir du texte même de la première Critique que nous lui apporterons une solution. Nous montrerons comment le holisme s'exprime dans chacune des grandes parties de la *Critique de la raison pure*. Ce faisant nous serons en mesure de mettre en lumière les caractéristiques propres à la forme de holisme qui se dégage des développements épistémologiques de Kant.

En guise de caractérisation temporaire, disons que le holisme constitue une solution au problème posé par un type de rapport particulier entre une forme d'unité et une forme de multiplicité. Le holisme est en fait une vieille

thèse qui prend de nos jours des allures nouvelles et il faut dire que cela constitue toujours une source d'étonnement, invitant à la modestie, de constater qu'un problème que l'on croit exclusivement contemporain plonge en réalité ses racines jusque dans la philosophie antique. Par exemple, dans un passage remarquable du *Théétète*, Platon aborde directement la thèse holiste en posant le problème de la distinction entre la notion de tout et la notion de somme:

«Socrate– Voyons donc: la syllabe [syllabe «SO»] est-elle pour nous les deux éléments, ou, s'il y en a plus de deux, tous les éléments, ou une entité unique issue de leur assemblage?

[...] peut-être fallait-il dire que la syllabe n'est pas les éléments, mais une entité unique, ayant son caractère propre et différente des éléments.

Théétète– Parfaitement, et ce pourrait bien être ainsi plutôt que de l'autre façon.

Socrate– C'est ce qu'il faut examiner, et ne point abandonner ainsi lâchement une si grande et si respectable théorie.

Théétète– Non, certes.

Socrate– Supposons donc qu'il en soit comme nous disons à présent, que la syllabe soit une entité unique issue d'un groupe d'éléments combinés entre eux, et qu'il en soit de même dans le cas des lettres et dans tous les autres.

Théétète– Supposons-le.

Socrate– Alors elle ne doit pas avoir de parties.

Théétète– Pourquoi donc?

Socrate– Parce que là où il y a des parties, le tout est nécessairement toutes les parties. Ou bien diras-tu aussi que le tout issu des parties est une entité unique, différente de toutes les parties?

Théétète– Oui.

Socrate– Mais la somme et le tout sont-ils identiques à tes yeux ou différent-ils l'un de l'autre?

Théétète– Je n'en suis pas sûr; mais puisque tu m'engages à répondre hardiment, je me risque à dire qu'ils sont différents.

Socrate– Ta hardiesse est juste, Théétète; reste à voir si ta réponse l'est aussi»<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Platon, *Œuvres complètes*, trad. É. Chambry, vol. 3 (Paris: Garnier, 1950): 204a ss.

La thèse épistémologique examinée par Socrate dans ce dialogue correspond à celle que l'on désigne aujourd'hui par atomisme logique et dont l'une des exemplifications les plus notables se retrouve dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein. De manière générale, en établissant une analogie, pour ne pas dire une réduction, des contenus intentionnels (ou conceptuels) à des contenus linguistiques, on peut analyser toute représentation sur le modèle d'une proposition. Et puisque dans une proposition (symbole complexe) entrent en composition des éléments simples, des *noms* (au sens logique), c'est-à-dire des symboles *simples* (ou atomes logiques) référant immédiatement à des objets *simples* du monde, il en sera de même dans toute représentation. Le problème consiste alors à déterminer la teneur et l'articulation des deux types de rapport en jeu: le rapport du *simple au simple*, du nom à son corrélat empirique (rapport d'ostension) et le rapport du *complexe au simple* (rapport de signification), de la proposition aux noms qui la composent. Est-ce qu'une proposition n'est que la somme des noms qui la composent? Si c'est le cas, alors comment comprendre qu'elle affiche une propriété *émergente*, à savoir qu'elle seule semble être susceptible d'une valeur de vérité, contrairement à chacun des noms qui la constituent? Si ce n'est pas le cas, alors comment comprendre le *gain* conféré par la compositionnalité et qui fait que le composé est plus qu'un assemblage d'éléments simples? On voit ici apparaître le problème épistémologique posé par deux types de compositionnalité: l'un où le composé est entièrement réductible à la somme de ses éléments, l'autre où le composé est irréductible à la somme de ses éléments. Platon n'a certes pas fourni de solution à ce problème, préférant mettre l'accent sur les objections qu'une telle thèse peut susciter. Le problème demeure. Il consiste dans l'analyse d'un rapport de l'un au multiple et cette analyse donne lieu à deux

thèses qui peuvent être envisagées comme opposées ou comme complémentaires: la thèse réductionniste et la thèse holiste. Afin de faire valoir la pertinence de la thèse holiste, nous aurons à justifier la distinction entre la notion de tout et la notion de somme en explicitant ce qui fait que, selon un certain rapport d'unité, le tout peut être dit irréductible à la somme de ses parties.

La mise en relief du holisme épistémologique de Kant permettra d'apprécier d'un autre point de vue la remarquable unité qui traverse les développements de la *Critique de la raison pure*; non seulement l'unité entre la Théorie des éléments et la Théorie de la méthode, mais bien plus encore l'unité entre l'Esthétique, l'Analytique et la Dialectique. Selon cette perspective d'unité, les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique ne sauraient constituer à eux seuls le noyau de l'épistémologie kantienne. En fait, ce sont les résultats de la Dialectique qui viennent fonder en dernière instance ceux de l'Esthétique et de l'Analytique, et par là compléter l'épistémologie présentée dans la première Critique. En mettant au premier plan *la relation holiste* (la relation entre le tout et sa partie), le travail épistémologique réalisé par Kant dans la Dialectique se présentera à nous comme ordonné à la conclusion suivante: la reconnaissance de *la nécessité d'une représentation ultime* capable de fonder à elle seule la possibilité de toute autre représentation et de toute détermination. Et si les développements de l'Esthétique et de l'Analytique peuvent être considérés comme exprimant une régression vers les fondements de toute représentation objective, les développements de la Dialectique se présenteront comme une régression vers le fondement des fondements, la représentation-source, le point d'origine de toute représentation en général.

Cette représentation ultime dans l'épistémologie kantienne, c'est la représentation d'un *tout* de la réalité, le substratum transcendantal, l'idéal transcendantal, en regard duquel chaque représentation déterminée ne constitue qu'une *partie*. Cette relation holiste, Kant la fait intervenir à plusieurs endroits dans ses analyses et ce pour établir des résultats capitaux. Voilà précisément ce que nous voulons faire ressortir: d'une part la relation holiste comme telle, dont Kant fait usage, et d'autre part les résultats qu'il établit au moyen de cette relation. La légitimité de l'épithète «holiste» pour caractériser l'épistémologie kantienne repose essentiellement sur l'*usage que fait Kant de la relation holiste dans l'établissement de résultats épistémologiques majeurs*. En cela, l'épistémologie de Kant fournit à la fois un modèle d'application de la relation holiste, et, grâce aux conclusions de la Dialectique transcendantale, une indication sur une contrainte fondamentale de tout système de représentations, à savoir la nécessité d'une représentation fondant la possibilité de toutes les autres représentations. Enfin, il faut dire qu'il n'est pas si étonnant que Kant ait fait un tel usage de la relation holiste, puisqu'elle représentait un outil conceptuel particulièrement bien adapté au projet fondationnel de la philosophie transcendantale.

#### b) l'état des recherches

L'état des recherches sur le holisme chez Kant se résume à peu de choses. En effet, parmi la littérature française, anglaise et allemande consultée, il ressort que seulement quelques articles et monographies abordent plus ou moins explicitement le caractère holiste de l'épistémologie kantienne. Ces résultats demeurent par ailleurs essentiellement fragmentaires dans la mesure où ils soulignent surtout le holisme (ou la relation holiste) présent dans l'Esthétique transcendantale ou dans l'Analytique

transcendantale; c'est le cas des articles de R. E. Aquila<sup>2</sup>, pour l'Esthétique, et de K. Baldner<sup>3</sup>, pour l'Analytique. En ce qui concerne la philosophie pratique, J. Weir<sup>4</sup> a tenté un rapprochement entre l'éthique kantienne et le holisme environnemental. Sans toutefois mettre en valeur le holisme comme tel, d'autres ont insisté davantage sur la notion de totalité et sur son rôle dans l'économie de la première Critique, notamment A. J. Dietrich<sup>5</sup> (pour l'Esthétique transcendantale) et P. Kerszberg<sup>6</sup> (pour la Dialectique transcendantale). Quoi qu'il en soit, si une certaine forme de holisme a déjà fait l'objet d'une étude partielle, il semble bien que des résultats plus généraux à l'égard de l'ensemble de l'épistémologie kantienne fassent encore défaut. Tout en nous situant dans le prolongement de ces précédents efforts, nous voulons montrer par notre étude qu'il est possible de généraliser ces résultats et d'établir par là le caractère foncièrement holiste de l'épistémologie de Kant.

Les recherches sur le holisme entendu de manière assez large sont par contre beaucoup plus riches. Elles se partagent en deux grandes tendances, l'une plus formelle et l'autre plus informelle. D'un point de vue formel, la relation tout/partie a été analysée dans plusieurs cadres théoriques, comme la

---

<sup>2</sup> R. E. Aquila, «The Holistic Character of Kantian Intuition», dans P. Parrini (éd.), *Kant and Contemporary Epistemology* (Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1994): 309-329; concernant la *Critique de la faculté de juger*, voir du même auteur: «Unity of Organism, Unity of Thought, and the Unity of the *Critique of Judgment*», *The Southern Journal of Philosophy* 30/Supplément (1991): 139-155.

<sup>3</sup> K. Baldner, «Subjectivity and the Unity of the World», *The Philosophical Quarterly* 46 (1996): 333-346.

<sup>4</sup> J. Weir, «Kantian Wholism: Toward a Critical Environmental Ethic», *Southwest Philosophical Studies* (1989): 1-12.

<sup>5</sup> A. J. Dietrich, *Kants Begriff des Ganzen in seiner Raum-Zeitlehre und das Verhältnis zu Leibniz* (Hildesheim: G. Olms, c1916, 1975).

<sup>6</sup> P. Kerszberg, *Critique and Totality* (New York: State University of New York Press, 1997).

théorie des ensembles, la théorie des treillis (en algèbre) et la méréologie<sup>7</sup> (en logique). D'un point de vue informel, on retrouve des travaux en philosophie des sciences<sup>8</sup> et en philosophie du langage<sup>9</sup>. Dans le cadre de notre étude, il ne nous sera pas possible d'aborder les différentes approches face au holisme et d'évaluer les raisons de leurs divergences. Nous nous contenterons de construire un cadre conceptuel suffisamment précis pour les seuls besoins de notre analyse, en intégrant une caractérisation largement admise, à savoir que le tout possède une forme d'unité irréductible à la somme de ses parties.

---

<sup>7</sup> P. Simons, *Parts: A Study in Ontology* (Oxford: Clarendon Press, 1987); N. Goodman, *The Structure of Appearance* (Cambridge: Harvard University Press, 1951); K. D. Wilson, «Kant on Intuition», *The Philosophical Quarterly* 25 (1975): 247-265.

<sup>8</sup> D. Lerner (éd.), *Parts and Wholes* (New York: The Free Press of Glencoe, 1963); C. Peacocke, *Holistic Explanations: Action, Space, Interpretation* (Oxford: Clarendon Press, 1979).

<sup>9</sup> J. Fodor et E. Lepore, *Holism: a Shopper's Guide* (Cambridge: Blackwell, 1992); pour un aperçu général: M. Dummett, *The Logical Basis of Metaphysics* (Cambridge: Harvard University Press, 1991): chapitre 10.

## **Partie I**

### **La caractérisation de la relation holiste**

## Chapitre 1

### Les hypothèses, le cadre conceptuel et la méthodologie

#### §1 Les hypothèses

L'objectif de cette étude consiste dans *la caractérisation du holisme épistémologique de Kant*. Cette caractérisation nécessitera trois étapes: tout d'abord, nous devons établir que Kant fait bel et bien *usage d'une relation holiste* dans les développements épistémologiques de la *Critique de la raison pure*; ensuite, nous devons montrer que cette relation holiste *joue un rôle fondamental* à l'égard des résultats généraux de la première Critique; enfin, nous devons mettre en lumière les *caractéristiques* de ce holisme épistémologique.

Pour mener à terme les deux premières étapes, nous aurons à confirmer les hypothèses suivantes:

- (H1) Kant *fait appel à une relation holiste*, c'est-à-dire une relation satisfaisant les réquisits du cadre conceptuel tel que défini dans le §2.
- (H2) Kant fait appel à une relation holiste *pour fonder les résultats majeurs de son épistémologie*.

Dans la perspective de cette étude, nous dirons d'un système conceptuel quelconque qu'il est holiste si *l'établissement des bases* de ce système requiert l'usage d'une relation holiste. Ainsi, le simple recours à la relation

holiste, ce que signifie (H1), n'est pas suffisant en lui-même pour qualifier l'épistémologie kantienne de holiste. Cette relation doit en plus servir d'outil conceptuel dans *l'établissement de résultats importants*, ce que signifie (H2). L'épithète *holiste* nous servira donc à préciser *la manière* dont Kant jette les bases de son épistémologie.

Préalablement à la confirmation des hypothèses, nous devons produire un cadre conceptuel suffisamment précis pour permettre de vérifier si une relation donnée est holiste ou non. Cela fera l'objet de la Partie I de notre étude. Une fois le cadre conceptuel défini, nous l'appliquerons aux opuscules précritiques. Ce travail préliminaire aura l'avantage de nous permettre d'enrichir sémantiquement le réseau de concepts gravitant autour de la notion de tout et également d'anticiper certains développements de la première Critique. La Partie II sera consacrée à la confirmation des hypothèses (H1) et (H2), que nous effectuerons de manière parallèle. Enfin, la Partie III sera dédiée à l'examen des fondements et des implications du holisme épistémologique, tels qu'ils se présentent essentiellement dans la *Critique de la raison pure*.

## §2 Le cadre conceptuel

Nous caractériserons la relation holiste à l'aide des deux propositions primitives suivantes:

(P1) le tout est plus que la somme des parties.

(P2) les parties tirent leur possibilité de leur inscription dans un tout.

a) examen de la proposition (P1)

Afin de préciser le sens de la proposition (P1), nous reprendrons en partie les résultats des réflexions de Russell dans les *Principles of Mathematics*<sup>10</sup>. L'analyse de Russell nous permettra d'expliciter (P1) de manière satisfaisante pour les besoins de notre étude. Lorsqu'on aborde le problème de définir avec précision le sens de la relation *être une partie d'un tout*, la première analogie qui se présente à l'esprit est celle de la relation *être un sous-ensemble d'un ensemble*. Ces deux relations semblent présenter un noyau sémantique commun, à savoir un rapport d'inclusion. Une partie est incluse dans un tout comme un sous-ensemble est inclus dans un ensemble. Si tel était le cas, alors la relation partie/tout pourrait être exprimée au moyen d'une implication matérielle, puisque cette dernière représente adéquatement le rapport d'inclusion. Or, il y a une interprétation pour laquelle le rapport d'inclusion est inadéquat. Considérons d'abord le cas d'adéquation avec l'énoncé suivant:

Si  $A$  est rouge, alors  $A$  est coloré,

que nous représenterons à l'aide d'une implication matérielle par  $R(A) \dots C(A)$ , où  $R$  et  $C$  signifient respectivement la classe des objets rouges et la classe des objets colorés. En tenant compte de l'*extension* de  $R$  et de  $C$ , il est clair que le rapport d'inclusion  $R \tilde{\mathcal{O}} C$  est adéquatement exprimé par l'implication matérielle  $R \dots C$ . Cependant, en tenant compte de l'*intension* de  $R$  et de  $C$ , l'intension de  $R$  étant plus riche que celle de  $C$ , l'implication matérielle  $R \dots C$  exprime paradoxalement la converse du rapport d'inclusion sous cette interprétation, à savoir  $C \tilde{\mathcal{O}} R$ . L'implication matérielle n'est donc

---

<sup>10</sup> B. Russell, *The Principles of Mathematics*, 2e éd. (London: Routledge, c1937, 1992): chapitres XVI et XVII.

pas en mesure de représenter cette seconde interprétation<sup>11</sup>. Comme le souligne Russell, cela indique le caractère primitif de la relation *être une partie d'un tout*<sup>12</sup>.

L'analyse du concept de «whole» conduit Russell à distinguer trois sens particuliers<sup>13</sup>:

- (S1) «whenever we have any collection of many terms [...], there the terms, provided there is some non-quadratic propositional function<sup>14</sup> which they all satisfy, together form a whole [...], which I shall call an *aggregate*».
- (S2) «the relation to our aggregate of aggregates containing some but not all the terms of our aggregate, is a different relation, though also one which would be commonly called a relation of part to whole».
- (S3) «but there is another kind of whole, which may be called a *unity*. Such a whole is always a proposition, though it need not be an *asserted* proposition».

---

<sup>11</sup> Concernant le point de vue intensionnel, Russell écrit: «Wherever we have a one-sided formal implication, it may be urged, if the two propositional functions involved are obtainable one from the other by the variation of a single constituent, then what is implied is simpler than what implies it. Thus 'Socrates is a man' implies 'Socrates is mortal', but the latter proposition does not imply the former: also the latter proposition is simpler than the former, since *man* is a concept of which *mortal* forms part» (*The Principles of Mathematics*, 137). Un peu plus loin: «Redness, in fact, appears to be (when taken to mean one particular shade) a simple concept, which, although it implies colour, does not contain colour as a constituent. The inverse relation of extension and intension, therefore, does not hold in all cases. For these reasons, we must reject, in spite of their very close connection, the attempt to define whole and part by means of implication» (138).

<sup>12</sup> *The Principles of Mathematics*, 138: «the relation of whole and part is, it would seem, an indefinable and ultimate relation, or rather, it is several relations, often confounded, of which one at least is indefinable».

<sup>13</sup> *The Principles of Mathematics*, 138-139.

<sup>14</sup> Une fonction propositionnelle non-quadratique correspond à un prédicat de premier ordre; voir: *The Principles of Mathematics*, chapitre VII, et B. Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy* (London: Routledge, c1919, 1993): chapitre XV; concernant la notion de fonction propositionnelle quadratique, voir: *The Principles of Mathematics*, chapitre X, section 103.

Le premier sens renvoie à un agrégat de termes, et le second, à un agrégat d'agrégats de termes. Par souci de constance terminologique, nous dirons que (S1) dénote un *ensemble d'éléments*, et que (S2) dénote un *ensemble d'ensembles d'éléments*. Nous dirons de cette relation qu'elle est *ensembliste*. (S1) et (S2) correspondent à la relation d'inclusion, exprimable en termes d'implication matérielle. (S2) n'est qu'une composition sur (S1), comme l'indique Russell<sup>15</sup>. La relation ensembliste de (S1) et (S2) peut non seulement être définie de manière formelle, mais les ensembles dénotés par (S1) et (S2) présentent encore une autre propriété importante:

«such a whole [l'agrégat dénoté par (S1) et (S2)] is completely specified when all its simple constituents are specified: its parts have no direct connection *inter se*, but only the indirect connection involved in being parts of one and the same whole»<sup>16</sup>.

En d'autres mots, (S1) et (S2) peuvent faire l'objet d'une *détermination complète*. Le processus par lequel un ensemble est défini correspond exactement au processus de nomenclature, généralisé ou non, des éléments qui le constituent. Par exemple, définir l'ensemble des planètes du système solaire, c'est définir un ensemble  $\Gamma$ , de type (S1), constitué des éléments suivants: Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton. Ainsi,

$$\Gamma = \{\text{Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton}\},$$

ou encore,

$$\Gamma = \{x \mid x \text{ est une planète du système solaire}\}.$$


---

<sup>15</sup> *The Principles of Mathematics*, 138: «the relation of a subordinate aggregate to one in which it is contained can be defined, relation of part and whole. If  $u$ ,  $v$  be two aggregates, and for every value of  $x$ , ' $x$  is a  $u$ ' implies ' $x$  is a  $v$ ', then, provided the converse does not hold,  $u$  is a proper part (in the second sense) of  $v$ ».

<sup>16</sup> *The Principles of Mathematics*, 140.

Il n'y a *rien de plus* dans  $\Gamma$  que dans la nomenclature de ses éléments. Que l'ensemble, de type (S1), soit fini ou infini<sup>17</sup> ne change en rien le processus de caractérisation d'un ensemble puisqu'il s'agit toujours de produire la liste, finie ou infinie, des éléments constitutifs. Toutefois, la simple énumération (ou dénombrement) ne suffit pas à déterminer complètement tous les types de «whole». Russell ajoute:

«but other wholes occur, which contain relations or what may be called predicates, not occurring simply as terms in a collection, but as relating or qualifying. Such wholes are always propositions. These are not completely specified when their parts are all known. Take, as a simple instance, the proposition 'A differs from B', where A and B are simple terms. The simple parts of this whole are A and B and difference; but the enumeration of these three does not specify the whole, since there are two other wholes composed of the same parts, namely the aggregate formed of A and B and difference, and the proposition 'B differs from A'»<sup>18</sup>.

Ce troisième type de «whole» est représenté comme une *proposition*. Voilà ce qui constitue l'explication de (S3) et nous dirons que (S3) dénote un *tout*<sup>19</sup>.

Cela permet d'expliciter le sens la proposition (P1). Le processus de sommation auquel réfère (P1) renvoie bien sûr à l'énumération ou au

---

<sup>17</sup> Un ensemble de type (S1) infini est *dénombrable* parce que ses éléments peuvent être mis en correspondance un-à-un avec l'ensemble des entiers naturels (P. Suppes, *Axiomatic Set Theory* (New York: Dover Publications, c1960, 1972): 150).

<sup>18</sup> *The Principles of Mathematics*, 140.

<sup>19</sup> Voici deux exemples de *tout*: d'un point de vue sociologique, une *société* d'individus ne se ramène pas entièrement au *nombre* d'individus qui la composent. Une société possède une dynamique propre dont on ne peut rendre compte par la seule énumération des individus qui en font partie. Par ailleurs, ce n'est pas non plus en regroupant spontanément un certain nombre d'individus que par là on forme une société. En génétique, l'étude des *systèmes adaptatifs complexes* repose en bonne partie sur cette conception d'un système comme un tout, c'est-à-dire que le système lui-même possède des propriétés exclusives que l'on ne saurait rencontrer ni dans les éléments ni dans leur conjonction. A. Koestler a donné le nom de *Holon* à cette forme particulière d'unité collective (*The Ghost in the Machine* (New York: McMillan Company, 1968): 45-58).

dénombrément dont nous venons de discuter. Un «whole» de type (S3) est ainsi davantage que la simple somme ou collection de ses parties. Est-il possible d'aller plus loin encore et de caractériser ce *plus* qui distingue le tout de la somme de ses parties, et par là le tout d'un ensemble? Reprenons le raisonnement de Russell et considérons le cas d'une proposition  $\Gamma$ , où

$$\Gamma = \langle A \text{ est plus grand que } B \rangle,$$

et dont les constituants sont énumérés dans  $\Gamma'$ , tel que

$$\Gamma' = \{A, B, \text{ \_\_est plus grand que\_\_}\}.$$

On sait que  $\Gamma$  ne peut être équivalent à  $\Gamma'$  car  $\Gamma'$  peut donner lieu à deux propositions différentes, soit *A est plus grand que B* et *B est plus grand que A*. Peut-on échapper à cette difficulté en introduisant l'ordre des deux termes de la relation *\\_\\_est plus grand que\\_\\_* dans  $\Gamma'$ ? Une réponse affirmative à la question autoriserait une réduction de la notion de tout à celle d'ensemble. Cela n'est cependant pas possible et l'obstacle auquel nous sommes confrontés est incontournable. Envisageons les deux cas où la réduction serait possible de manière à mettre en lumière cet obstacle. La spécification de l'ordre pourrait être introduite directement dans  $\Gamma'$ , au moyen de *\langle A est plus grand que B \rangle*. On aurait alors,

$$\Gamma' = \{A, B, A \text{ est plus grand que } B\}.$$

En éliminant la redondance dans  $\Gamma'$ , à savoir *A* et *B*, car ils apparaissent dans la relation complètement déterminée, il ne reste plus que:

$$\Gamma' = \{A \text{ est plus grand que } B\},$$

ce qui est trivial par rapport à  $\Gamma$  et ne procure aucun gain théorique. Seul le tout est réitéré sans que ses parties soient pour autant isolées. L'autre possibilité consisterait à indiquer la manière de saturer la relation à l'aide d'un autre élément, comme par exemple  $\langle A, B \rangle$ . On obtiendrait ainsi:

$$\Gamma' = \{A, B, \text{---est plus grand que---}, \langle A, B \rangle\}.$$

Dans ce cas, rien n'indique que la relation *---est plus grand que---* doit être complétée par le couple ordonné d'arguments  $\langle A, B \rangle$ . Aucune adjonction ne saura y faire, parce que se joue ici l'articulation de deux ordres disjoints: celui de l'*usage* et celui de la *mention*<sup>20</sup>. En effet, le seul moyen de saturer ou de déterminer une relation, c'est d'en faire *usage*. Ainsi, dans  $\Gamma$ , la relation est en usage, alors que dans  $\Gamma'$  elle est en mention. Voilà précisément l'obstacle théorique qui met en échec l'expression d'un «whole» de type (S3) en termes d'un «whole» de type (S2). Le contexte ensembliste, tel que défini par (S1) et (S2), implique que si une énumération d'éléments spécifie complètement une forme d'assemblage quelconque, alors cet assemblage ne comporte aucune relation en usage. Le contexte holiste, tel que défini par (S3), implique en plus *une relation en usage*. La notion d'ensemble est homogène par rapport à la mention. La notion de tout est hétérogène en ce qu'elle exige mention et usage. Ainsi, en vertu du fait que la signification de *A est plus grand que B* ne peut être réduite à la signification de «*A est plus grand que B*», la notion de tout ne saurait être réductible à celle d'ensemble<sup>21</sup>. Le tout possède donc quelque chose de plus que la seule conjonction de ses parties, à savoir une forme d'*unité* propre et

---

<sup>20</sup> Concernant la distinction entre mention et usage: W. O. Quine, *Mathematical Logic* (Harvard University Press: Cambridge, c1940, 1981): 23 ss.

<sup>21</sup> La difficulté réside dans l'articulation de la langue-objet et de la métalangue. Toute cette problématique rejoint celle de la définition de la notion de vérité pour un langage formalisé. Le prédicat de vérité est en fait un terme du lexique de la métalangue et non de la langue-objet, d'où l'impossibilité de déterminer le prédicat de vérité dans le cadre même d'une syntaxe formalisée et la nécessité d'adjoindre à une syntaxe formelle une sémantique formelle permettant de l'interpréter (A. Tarski, «The Concept of Truth in Formalized Languages», dans *Logics, Semantics, Metamathematics*, trad. J. H. Woodger, 2e éd. (Indianapolis: Hackett Publishing Company, c1956, 1983): 152-278).

irréductible au *multiple* de ses constituants<sup>22</sup>. La proposition (P2) dénote justement cette forme d'unité particulière, qui provient d'une relation en usage et qu'il s'agit maintenant d'examiner.

b) examen de la proposition (P2)

Cette seconde proposition met en lumière la relation holiste du point de vue de la partie cette fois. La partie trouve son *fondement* dans le tout. C'est-à-dire qu'en dehors de son rapport à un tout, la partie n'est qu'un objet indépendant, un objet parmi les objets. Dans une perspective ensembliste, les éléments existent d'une certaine manière *avant l'ensemble*, alors qu'au contraire, dans une perspective holiste, le tout existe d'une certaine manière *avant ses parties*. Ainsi, par rapport à leurs éléments constitutifs et respectifs, on peut affirmer qu'un ensemble est représenté *a posteriori* alors qu'un tout est représenté *a priori*. De là, on peut avancer que les éléments d'un ensemble sont *coordonnés*, alors que les parties sont *subordonnées* au tout. Dire du tout qu'il est une représentation *a priori* signifie seulement que les parties ne sont que des *produits* de l'analyse de ce tout; il doit d'abord être donné comme objet au travail d'analyse pour que les parties puissent apparaître. De ce point de vue, on peut dire que le tout fonde la possibilité des parties, ou encore que, selon le libellé de la proposition (P2), la partie tire sa possibilité de son rapport à un tout.

Husserl a clairement formulé ce rapport de *dépendance* entre une partie et un tout dans ses *Recherches logiques*:

---

<sup>22</sup> Concernant la distinction entre les notions de tout et de somme, voir aussi l'intéressant article de: E. Nagel, «Wholes, Sums and Organic Unities», *Philosophical Studies* 3 (1952): 17-32 (reproduit dans: D. Lerner (éd.), *Parts and Wholes* (New York: The Free Press of Glencoe, 1963): 135-155).

«si, conformément à une loi d'essence, un  $\alpha$  ne peut exister comme tel que dans une unité qui l'embrasse et qui le relie avec un  $\mu$ , nous disons qu'*un a comme tel a besoin d'être fondé par un m*, ou encore qu'*un a comme tel a besoin d'être complété par un m* [...] Les expressions indéterminées: *a<sub>0</sub> a besoin de complément, il est fondé sur un certain moment*, sont manifestement synonymes de l'expression: *a<sub>0</sub> est dépendant [unselbständig]*»<sup>23</sup>.

Un peu plus loin:

«Par *tout* nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une *fondation unitaire* [eine einheitliche Fundierung], et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble»<sup>24</sup>.

Cette forme d'unité dans laquelle entrent les objets impose une contrainte forte faisant en sorte que la représentation des uns (la représentation d'une partie) ne peut se faire sans le recours à la représentation des autres (la représentation d'un tout). La relation en usage est en fait une *relation de fondement* et l'unité conférée par le tout aux parties est une *unité de fondation* (eine Einheitlichkeit der Fundierung), selon l'heureuse expression de Husserl<sup>25</sup>.

Toutefois, Husserl rejette une possibilité théorique que nous tenons à préserver et qui constitue un corollaire de la proposition (P1). Reprenons le texte de Husserl:

«on devra aussi tenir compte de l'avantage théorique non négligeable que notre conception garantit en éliminant, dans la théorie des tous, une difficulté connue depuis longtemps et qui a pesé lourdement sur cette théorie. Il s'agit de l'enchevêtrement infini des rapports entre les parties, qui paraît réclamer un enchevêtrement infini de moments d'unité, et cela dans chaque tout»<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> E. Husserl, *Recherches logiques*, trad. H. Élie, A. L. Kelkel et R. Schérer, 2e éd., vol. 2 (Paris: Presses universitaires de France, c1962, 1972): 45.

<sup>24</sup> E. Husserl, *Recherches logiques*, 61.

<sup>25</sup> E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, vol. 2 (The Hague: M. Nijhoff, 1984): 282 [B1 276]).

<sup>26</sup> E. Husserl, *Recherches logiques*, 66.

L'apparente conséquence indésirable dont Husserl s'est affranchi est précisément cet «enchevêtrement infini» des parties (*die unendliche Verwicklung der Teilverhältnisse*). Les théorèmes 3 et 4 sont suffisamment explicites à cet égard<sup>27</sup>:

Théorème 3: si  $G$  est une partie indépendante de  $G$  (donc relativement à  $G$ ), toute partie indépendante  $g$  de  $G$  est aussi une partie indépendante de  $G$ .

Théorème 4: si  $g$  est une partie dépendante du tout  $G$ , il est aussi une partie dépendante de n'importe quel autre tout dont  $G$  est une partie.

Le théorème 3 établit la transitivité de la relation d'*indépendance*, ce que nous appelons la relation *ensembliste*. Le théorème 4 établit la transitivité de la relation de *dépendance*, ce que nous appelons la relation *holiste*<sup>28</sup>. Ces deux théorèmes permettent de décider du statut d'un objet terminal à la condition qu'un objet médian partage une même relation, d'indépendance ou de dépendance, avec un objet initial et l'objet terminal. Cela rend possible une progression (vers le tout), mais aucune régression (vers la partie). Husserl fait en sorte d'exclure formellement la possibilité de l'analyse d'un tout en une infinité de parties (mouvement régressif). Or, nous croyons qu'il s'agit là d'une autre propriété fondamentale de la notion de tout. La représentation d'une totalité *pourrait* autoriser à elle seule l'engendrement d'une infinité de représentations subordonnées.

---

<sup>27</sup> E. Husserl, *Recherches logiques*, 46-47.

<sup>28</sup> Husserl anticipe ici les résultats de Russell. En effet, les relations de type (S3) et de type (S2) sont transitives: «we may observe [...] that a constituent of a constituent is a constituent of the unity, *i.e.* this form of the relation of part to whole, like the second, but unlike the first form, is transitive» (*The Principles of Mathematics*, 144).

Pour mettre en relief la nécessité de laisser ouverte la question de la possibilité d'une régression à l'infini, nous devons retourner au texte de Russell. Il caractérise la notion de tout infini de la manière suivante:

«A unity is finite when, and only when, the aggregate of its simple constituents is finite. In all other cases, a unity is said to be infinite»<sup>29</sup>.

Le caractère infini d'un tout peut dépendre de deux facteurs: le tout peut être constitué de parties indécomposables mais en nombre infini, ou le tout peut être constitué de parties infiniment décomposables<sup>30</sup>. Dans les deux cas, le résultat est identique, soit une *proposition infinie*. La question consiste donc à déterminer si un tel type de proposition est possible. La réponse de Russell est claire:

«Now, for my part, I see no possible way of deciding whether propositions of infinite complexity are possible or not; but this at least is clear, that all the propositions known to us (and, it would seem, all propositions that we can know) are of finite complexity. It is only by obtaining such propositions about infinite classes that we are enabled to deal with infinity; and it is a remarkable and fortunate fact that this method is successful. Thus the question whether or not there are infinite unities must be left unresolved»<sup>31</sup>.

Pour notre part, nous soutenons que la possibilité d'une proposition infinie, ou d'un tout infini, doit être maintenue puisque l'impossibilité d'une telle proposition n'a pas encore été démontrée —à supposer bien sûr qu'elle soit démontrable. La portée de la contrainte de Husserl semble ainsi avoir trop d'étendue par rapport à la justification qu'elle est susceptible de recevoir.

---

<sup>29</sup> *The Principles of Mathematics*, 145.

<sup>30</sup> *The Principles of Mathematics*, 145: «(1) There may be simple constituents of our unity, but these must be infinite in number. (2) There may be no simple constituents at all, but all constituents, without exception, may be complex».

<sup>31</sup> *The Principles of Mathematics*, 145.

### §3 La méthodologie

a) identifier la relation holiste

Le cadre théorique caractérisé par les deux propositions primitives (P1) et (P2) nous permettra de procéder à l'*identification* d'une relation holiste. Nous savons maintenant que la relation qui nous intéresse articule de manière originale deux ordres bien distincts: le premier ordre est celui d'une représentation d'*unité*, et le second, d'une *multiplicité* de représentations. Nous désignerons une représentation du premier ordre par  $w$ , et une représentation du second par  $a$ . Une relation articulant un  $\omega$  et une multiplicité de  $\alpha$  devient holiste lorsque les contraintes suivantes sont satisfaites (où  $\varepsilon$  signifie la relation d'appartenance ensembliste):

$$(C1) \quad \sum_{n=1}^{\infty} (a_n \varepsilon w) > w$$

(C2) Pour tout  $a$ , il y a un  $w$  tel que, si  $w$  n'est pas possible, alors  $a$  n'est pas possible.

(C1) et (C2) signifient la même chose que (P1) et (P2). De manière informelle, toute relation-candidate pourra être interrogée à l'aide de ces deux questions:

(Q1) Est-ce que la représentation de type  $w$  contient plus que la somme des représentations de type  $a$ ?

(Q2) Est que la possibilité des représentations de type  $a$  dépend de la représentation de type  $w$ ?

Une réponse affirmative à (Q1) et à (Q2) suffira donc pour l'identification positive d'une relation holiste et pour la confirmation de l'hypothèse (H1). (P1), (C1) et (Q1) dénotent la même propriété de la relation holiste, à savoir l'irréductibilité du tout à la somme de ses parties, et (P2), (C2) et (Q2), le rapport de fondement entre le tout et ses parties.

b) isoler la relation holiste

Une fois l'identification opérée à l'aide de la grille d'analyse constituée par (P1) et (P2), nous devons *isoler* la relation holiste afin de mettre en lumière sa *situation épistémologique*, c'est-à-dire la fonction épistémologique qu'elle assume dans le contexte conceptuel particulier où elle prend place. Seuls les résultats obtenus au terme de cette analyse fourniront la base nécessaire à la confirmation de notre hypothèse (H2). Il s'agira alors pour nous de montrer que dans les contextes où la relation holiste intervient, elle joue un rôle fondationnel par rapport aux conclusions épistémologiques avancées par Kant.

## Chapitre 2

### Les indices de la relation holiste dans les opuscules précritiques

Du strict point de vue de notre étude, la période *précritique* recèle des problèmes et des stratégies de solution que l'on retrouve presque inchangés dans la *Critique de la raison pure*. Les cinq traités que nous voulons aborder brièvement et chronologiquement dans ce chapitre mettent tous en valeur certains aspects de la représentation d'un tout (représentation de type  $\omega$ ) et une analyse, même succincte, de ces textes contribuera à enrichir sémantiquement notre grille de lecture de la première Critique. Il ne s'agit pas ici de montrer que les travaux de Kant présentaient déjà durant cette période une tendance holiste, mais plutôt de dégager certains réseaux de concepts dont Kant se servira ultérieurement dans la caractérisation de la relation holiste. En plus de laisser transparaître une certaine continuité dans les thématiques kantiennes, cette étude préliminaire permettra d'anticiper et par là d'identifier plus rapidement ces réseaux conceptuels dans les développements de la *Critique de la raison pure*.

#### **§4 Nouvelle explication des premiers principes de la connaissance métaphysique (1755)**

Dans le cadre de cet opuscule, Kant développe une des thèses importantes de son épistémologie, que l'on retrouvera telle quelle dans la *Dialectique transcendantale*<sup>32</sup>. Il s'agit du processus de *détermination d'une chose*. La thèse de Kant est la suivante: «déterminer, c'est poser un prédicat en excluant son opposé»<sup>33</sup>. Le rapport de détermination d'un prédicat face à un sujet ne peut prendre appui que sur un *rapport d'exclusion* des autres éléments de détermination disponibles. Si le prédicat *P* attribué à un sujet *S* se situe dans un rapport d'exclusion à un autre prédicat *P'*, alors on peut dire que *P détermine S*<sup>34</sup>. Ce rapport d'exclusion est la condition nécessaire et suffisante de toute détermination. Sans lui, la valeur de vérité d'une proposition demeure indéterminée:

«c'est pour nous un point indéterminé de savoir si la planète Mercure tourne ou non autour de son axe, puisque nous manquons d'une raison qui pose l'une ou l'autre hypothèse avec exclusion du contraire; les deux restent donc possibles, et elles ne sont vraies ni l'une ni l'autre par rapport à notre connaissance»<sup>35</sup>.

La proposition V stipule précisément que *rien n'est vrai sans une raison déterminante*<sup>36</sup>. Ainsi, lorsque l'on retrouve ce rapport de détermination au sein d'une proposition, les conditions de vérité de la proposition sont par là données. Kant résume:

«toute proposition vraie indique qu'un sujet est déterminé par rapport à un prédicat, c'est-à-dire que ce prédicat est affirmé à l'exclusion de son

---

<sup>32</sup> B599, Ak III 385.

<sup>33</sup> Nous utiliserons la mention «Pléiade», suivie du tome, pour renvoyer aux *Œuvres philosophiques* de Kant parues dans la collection de bibliothèque de la Pléiade aux Éditions Gallimard, à l'exception des références à la *Critique de la raison pure*; Pléiade I 119, Ak I 391.

<sup>34</sup> La converse est aussi vraie puisqu'il s'agit d'une équivalence.

<sup>35</sup> Pléiade I 120, Ak I 392.

<sup>36</sup> Pléiade I 122, Ak I 393.

opposé: dans toute proposition vraie, il est donc nécessaire que l'opposé du prédicat soit exclu»<sup>37</sup>.

Ce rapport d'exclusion comporte une connotation d'extériorité<sup>38</sup>. En effet, le prédicat déterminant est opposé à un ensemble de prédicats, face auquel il peut être dit extérieur. L'ensemble des prédicats disponibles pour un sujet donné est conçu comme partitionné<sup>39</sup> par les prédicats, si bien que l'affirmation d'un seul prédicat suffit à exclure tous les autres. Le point capital de Kant consiste dans la reconnaissance que tout processus de détermination s'inscrit d'abord dans un ensemble à la fois complètement déterminé et complètement indéterminé. Le prix à payer pour déterminer un seul de ses éléments est l'occultation ou l'indétermination des autres éléments de l'ensemble. Le déterminé exclut l'indéterminé et cet indéterminé n'est pas un indéterminé pur mais un *déterminé occulté*. Voilà qui permet de comprendre cette admirable formule de Kant: «la raison crée du déterminé avec de l'indéterminé»<sup>40</sup>. Il s'agit d'un même mouvement considéré sous deux angles différents, tantôt celui de son résultat, tantôt celui de sa genèse. Il est important de souligner que seule la notion d'ensemble est intervenue à ce stade-ci de l'examen. Cela autorise la représentation de cet ensemble comme la somme des prédicats qu'il contient. Kant écrit:

---

<sup>37</sup> Pléiade I 122, Ak I 393.

<sup>38</sup> Le rapport d'exclusion au plan logique a comme analogue au plan ontologique le rapport d'extériorité, et les deux rapports face au processus de détermination partagent une même nécessité: «mais, comme un changement est une succession de déterminations, c'est-à-dire un état où apparaît une certaine détermination qui n'existait pas auparavant, et comme l'être est alors déterminé à l'opposé d'une certaine détermination qu'il possède lui-même, cette détermination ne peut se produire par les raisons qui se trouvent à l'intérieur de cette substance; si donc elle se produit, elle vient nécessairement d'un rapport externe» (Pléiade I 153 (Ak I 411)).

<sup>39</sup> Des partitions sont des sous-ensembles disjoints d'un ensemble donné. Leur intersection est l'ensemble vide et leur union est l'ensemble initial.

<sup>40</sup> Pléiade I 120, Ak I 392.

«la quantité de réalité absolue dans le monde ne change *naturellement* ni en augmentant ni en diminuant. [...] Si, par exemple, un corps A met en mouvement par le choc un autre corps B, une certaine force, par conséquent une certaine réalité, s'ajoute à ce dernier. Mais une égale quantité de mouvement a été enlevée au corps qui frappe; la somme des forces dans l'effet égale par conséquent les forces dans la cause»<sup>41</sup>.

Le recours à un autre ordre de représentation devient nécessaire lorsqu'on tente de rendre compte des rapports de détermination entre les ensembles de prédicats eux-mêmes. En partant du prédicat *blanc*, on est conduit à *couleur*, mais ce prédicat requiert également un principe de détermination comme *onde électromagnétique* et ainsi de suite. La régression est infinie pour autant que les prédicats se déterminent les uns les autres. Si le processus de détermination n'a pas de terme premier, alors son pouvoir explicatif se dissipe entièrement en vertu du fait que la seule chose dont il puisse rendre compte, ce n'est que de lui-même. En fait, pour Kant, le processus de détermination de toute chose est immanent à une représentation de la totalité des prédicats et il se déploie en elle sans jamais pouvoir en sortir:

«sans aucun doute, la perception infinie de la totalité de l'univers, toujours présente au fond de l'âme, quoique tout à fait obscure, contient déjà toute la réalité qui doit exister dans les pensées, lorsque plus tard elles seront illuminées par une plus grande lumière; et l'esprit, en accordant ensuite son attention à certaines de ces pensées, tandis qu'il la retire au même degré à certaines autres jette sur celles-là une lumière plus vive, et acquiert une connaissance chaque jour plus étendue; certes, il n'agrandit pas ainsi le domaine de la réalité absolue (car le matériel de toutes les idées qui provient de la relation avec l'univers reste le même), mais le formel de cette réalité, qui consiste dans la combinaison des notions et dans l'attention appliquée à leur diversité ou à leur harmonie, s'en trouve certainement modifié»<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> Pléiade I 146, Ak I 407.

<sup>42</sup> Pléiade I 148, Ak I 408.

Cette représentation est *a priori* et toute détermination ne se réalise qu'en elle. Voilà bien une première formulation de la notion de substratum transcendantal, développée dans la Dialectique transcendantale<sup>43</sup>.

### **§5 Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives (1763)**

Les résultats esquissés dans cet essai sont particulièrement intéressants du point de vue de notre grille d'analyse. Toutefois, leur pertinence dans le contexte de notre étude ne pourra clairement être mise en lumière que dans le §22. À ce stade-ci, nous ne voulons que les souligner et nous reportons à plus tard leur examen. L'objectif de l'opuscule consiste dans l'analyse du concept de grandeur négative (*negative Größe*), particulièrement utilisé en mathématiques, en vue d'en montrer la possible application en philosophie<sup>44</sup>. Pour Kant, l'utilisation de ce concept en philosophie permettrait au moins l'ébauche d'une réponse satisfaisante à des questions telles que celles concernant la génération et la corruption d'un point de vue ontologique. C'est un Kant encore confiant dans la possibilité d'une réponse qui demande: «comment dois-je comprendre *que, parce que quelque chose existe, il existe quelque chose d'autre?*»<sup>45</sup>, ou encore: *comment comprendre que, parce que quelque chose existe, quelque chose d'autre cesse d'exister?*<sup>46</sup>

---

<sup>43</sup> B603, Ak III 388.

<sup>44</sup> Pléiade I 263, Ak II 169.

<sup>45</sup> Pléiade I 300, Ak II 202.

<sup>46</sup> Pléiade I 302, Ak II 203.

L'examen du concept de grandeur négative conduit Kant à dégager sa véritable source, à savoir le rapport d'*opposition réelle*<sup>47</sup>. L'opposition qui entre en jeu ici a ceci de particulier que les termes qu'elle relie n'impliquent pas de contradiction, comme dans le cas de l'opposition logique<sup>48</sup>. Alors qu'un objet ne peut pas simultanément posséder et ne pas posséder une même propriété, il peut bien en revanche être soumis à deux forces égales qui le dirigent dans des directions diamétralement opposées et qui, ce faisant, le maintiennent en repos. Cette propriété de l'opposition réelle se fonde essentiellement sur la teneur des éléments qui forment les termes de la relation d'opposition. Dans une opposition logique, la relation met en rapport le même terme sous deux aspects, l'un positif et l'autre négatif, d'où la contradiction. Dans une opposition réelle, au lieu d'être *monadique* (prédicat), le rapport est *dyadique* (relation), les deux termes étant distincts, ce qui permet d'éviter la contradiction et rend possible leur compatibilité. Ce qui est contradictoire dans le rapport d'opposition réelle, ce sont les *conséquences* des termes<sup>49</sup>. Les termes du rapport, en eux-mêmes, sont tous deux envisagés *positivement*<sup>50</sup>. La connotation *négative* du rapport exprime seulement que les termes en présence annulent mutuellement leurs conséquences.

---

<sup>47</sup> Pléiade I 269 (Ak II 174): «une grandeur est négative par rapport à une autre dans la mesure où elle ne peut lui être unie que par l'opposition, c'est-à-dire de telle manière que l'une supprime dans l'autre une grandeur qui lui est égale»; à propos de ce type particulier d'opposition: «l'opposition réelle [Realrepugnanz] ne se produit que dans la mesure où, de deux choses considérées comme des *principes positifs*, l'une supprime la conséquence de l'autre» (Pléiade I 271 (Ak II 175)).

<sup>48</sup> Pléiade I 265 ss, Ak II 171 ss.

<sup>49</sup> Pléiade I 266, Ak II 172.

<sup>50</sup> Pléiade I 266, Ak II 172; Pléiade I 270, Ak II 175.

L'intérêt que représente la notion d'opposition réelle pour notre étude réside dans son *caractère relatif*, qui indique en cela une ouverture à un ordre transcendant. Cette relativité de l'opposition réelle se manifeste dans la nécessité d'une certaine appartenance de ses deux termes à une même échelle, représentant un dénominateur commun sans lequel les deux termes ne pourraient s'opposer. Par exemple, lorsque Kant discute du froid, en soulignant que cette notion peut être issue tant d'une négation de privation que d'une négation de défaut, il insiste néanmoins sur ceci que, dans les deux cas, la notion de froid entretient un certain rapport conceptuel avec celle de chaud et que la première ne saurait être parfaitement indépendante de la seconde. Il écrit: «on ne connaît pas de froid absolu dans la nature et, si l'on en parle, on ne le comprend que par comparaison [vergleichungsweise]»<sup>51</sup>. Il y a ainsi nécessaire corrélation entre les termes d'une opposition réelle. Cela implique par ailleurs que les deux extrémités de l'échelle formées par l'opposition du froid et du chaud ne sont pas en elles-mêmes des objets d'expérience. Le froid absolu et le chaud absolu, comme n'importe quelle représentation d'un absolu, ne sont que les points de fuite de cette échelle, dont tous les points intermédiaires, eux, peuvent être instanciés dans l'expérience<sup>52</sup>. Ce saut qualitatif distinguant les points intermédiaires, les *degrés*, des points extrêmes, les *pôles*, est en définitive celui qui distingue le relatif de l'absolu. Leur hétérogénéité est bien plus que celle entre deux termes d'une même échelle, c'est l'hétérogénéité de *deux ordres de représentation*. Le rapport d'opposition réelle ne peut prendre place qu'à

---

<sup>51</sup> Pléiade I 280, Ak II 184.

<sup>52</sup> Pléiade I 294 (Ak II 197): «la totalité [Ganze] du monde n'est rien en elle-même»; cette différence de statut épistémologique, qui traduit une différence de statut ontologique, préfigure déjà la différence entre l'heuristique et l'ostensif, développée dans la Dialectique transcendantale (comme nous le verrons dans notre §26).

l'intérieur de l'un des deux ordres articulés par l'échelle, là où les principes dits positifs peuvent être mis en corrélation. À l'extérieur de cet ordre, la relation d'opposition ou de négation n'a plus aucun sens et aucun appui, comme le précise Kant:

«dans l'Être suprême, on ne peut trouver aucun principe de privation ou d'opposition réelle. Car, puisqu'en lui et pour lui tout est donné, et qu'il a l'entière possession des déterminations de sa propre existence, aucune suppression intérieure n'est possible»<sup>53</sup>.

Cela est typique de la négation dans un contexte holiste: la négation ne peut s'appliquer qu'aux parties et jamais au tout lui-même, puisqu'elle seule fait que des parties *émergent* du tout. Elle prend appui sur le tout en lui demeurant toujours intérieure. Par là, le tout révèle son *immanence*, sa *densité* et particulièrement son *invariance* par rapport aux mouvements qui le traversent<sup>54</sup>. On voit déjà ici poindre les développements de la Dialectique transcendantale à l'égard du processus de détermination de toutes choses et de la nécessité d'un substratum transcendantal, qui feront l'objet de notre chapitre 6.

## **§6 L'unique fondement possible d'une preuve de l'existence de Dieu (1763)**

---

<sup>53</sup> Pléiade I 298, Ak II 200.

<sup>54</sup> Cette invariance s'exprime spécialement dans la *deuxième proposition* déterminant le rapport d'opposition réelle: «*tous les principes réels de l'univers, si l'on additionne ceux qui s'accordent et si l'on soustrait les uns des autres ceux qui sont opposés entre eux, donnent un résultat qui est égal à zéro. [...] Par conséquent, la somme [Summe] de toute réalité existante, dans la mesure où elle est établie dans le monde, considérée en elle-même, est égale à zéro = 0*» (Pléiade I 294 (Ak II 197)).

Cet opuscule mérite un examen un peu plus détaillé, car l'argumentation de Kant est à plus d'un égard remarquable. Elle est en fait le prototype d'un argument reposant sur une relation holiste, et, dans ce texte, on assiste véritablement à la genèse de la représentation d'un tout, telle que nous l'avons définie dans le §2. Nous laisserons de côté les résultats proprement dits de l'essai pour nous occuper davantage de la forme du développement à partir duquel les résultats reçoivent toute leur justification. Dans cette preuve de l'existence de Dieu, nous mettrons au premier plan *la manière dont Kant établit la nécessité d'une existence*. Notre analyse de la mécanique de l'argumentation passera par la caractérisation des notions d'existence, de possibilité et enfin d'existence nécessaire.

#### a) caractérisation de la notion d'existence

L'existence n'est pas un prédicat, affirme Kant<sup>55</sup>. L'*exister* n'est pas une propriété qu'un objet puisse posséder ou encore un état dans lequel il puisse se trouver. En dépit du fait que cette affirmation contrarie l'intuition commune, Kant la tient pour indubitable:

«cette proposition paraît surprenante et absurde; il est cependant incontestable qu'elle est certaine. Prenez n'importe quel sujet, par exemple Jules César. Réunissez en lui tous ses prédicats susceptibles d'être conçus, sans excepter ses particularités de temps et de lieu, et vous concevrez aussitôt qu'il peut exister ou ne pas exister avec toutes ses déterminations»<sup>56</sup>.

Kant caractérise le *Dasein* comme une relation qui se déploie entre deux ordres: celui de la compréhension et celui de l'extension, pour rester avec la terminologie de la logique aristotélicienne. Si le jugement prédicatif peut être

---

<sup>55</sup> Pléiade I 325, Ak II 72.

<sup>56</sup> Pléiade I 325, Ak II 72.

dit d'*ordre 1*, alors le jugement d'existence est un jugement d'*ordre 2* puisqu'il affirme le rapport entre le sens (*Sinn*) d'un jugement prédicatif et sa référence (*Bedeutung*)<sup>57</sup>. Un jugement d'existence dit d'un jugement prédicatif que ce dernier est vrai, pour autant que ce qui rend vrai un énoncé soit sa référence. La valeur de vérité du jugement d'existence dépend quant à elle du rapport entre l'ordre logique (du sens) et l'ordre ontologique (de la référence). La notion de *position* (ou *Setzung*) permet encore de marquer la différence entre existence et prédicat. L'existence est une *position absolue* et le prédicat une *position relative*:

«l'existence est la position absolue [absolute Position] d'une chose: elle se distingue par là de tout prédicat qui, en tant que tel, n'est jamais appliqué à une autre chose que d'une manière simplement relative [blos beziehungsweise]»<sup>58</sup>.

Ainsi, dans un jugement d'existence, le sens d'une proposition prédicative est positionné par rapport à sa référence.

Un corollaire immédiat de cette analyse est que la notion d'existence comprend davantage en elle que la notion de simple possible<sup>59</sup>. En distinguant le *ce qui est posé* du *comment cela est posé*<sup>60</sup>, il apparaît manifestement que le premier est contenu sous la portée du terme indexical

---

<sup>57</sup> Notre usage de la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* s'inspire de Frege («Über Sinn und Bedeutung», *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 (1892): 25-50). Bien que n'étant pas clairement distinctes, ces deux notions apparaissent néanmoins à plusieurs endroits dans la *Critique de la raison pure*, notamment dans un passage où Kant souligne la nécessité pour tout concept pur de l'entendement d'un rapport à une intuition sensible, sans lequel aucun objet ne peut être déterminé: «Notre intuition sensible et empirique peut seule leur [concepts purs de l'entendement] procurer sens et signification [Sinn und Bedeutung]» (B149).

<sup>58</sup> Pléiade I 372, Ak II 73.

<sup>59</sup> Pléiade I 329, Ak II 75.

<sup>60</sup> Ak II 75 (Pléiade I 329): «Diese Frage zu beantworten, merke ich nur zuvor an, daß man unterscheiden müsse, was da gesetzt sei, und wie es gesetzt sei».

du second; l'affirmation de l'existence dit comment *ce qui est posé* est posé.

Kant écrit:

«dans ce qui existe, il n'est rien posé de plus que dans le simple possible (car il est question alors de ses prédicats), mais par "quelque chose d'existant" il est posé plus que dans le simple possible, et ce "plus" a trait à la position absolue de la chose elle-même»<sup>61</sup>.

Ce que l'on retrouve en plus du *was* dans le *wie*, c'est donc le métarapport entre l'ordre logique et l'ordre ontologique.

#### b) caractérisation de la notion de possibilité

Le possible est le non-contradictoire, à savoir le domaine où le principe logique du tiers-exclu prévaut. Kant écrit:

«le possible est quelque chose de pensable [was gedacht werden kann] qui comprend un rapport logique selon le principe de contradiction»<sup>62</sup>.

Dans cette perspective, le possible se présente d'abord comme une notion logique. Elle n'est toutefois pas exclusivement logique. Kant distingue deux aspects dans la notion de possibilité:

«de même, on doit distinguer, dans toute possibilité, d'une part, le "quelque chose" qui est pensé, et, d'autre part, l'accord de ce qui, en même temps, y est pensé selon le principe de contradiction. Un triangle ayant un angle droit est en soi-même possible. Le triangle aussi bien que l'angle droit sont les *data*, l'élément matériel dans ce possible; l'accord entre l'une et l'autre de ces données, selon le principe de contradiction, constitue l'élément formel de la possibilité»<sup>63</sup>.

La représentation d'une possibilité dépend de ces deux éléments. Toute possibilité doit satisfaire ces deux contraintes: la contrainte formelle de *non-*

---

<sup>61</sup> Pléiade I 330, Ak II 75.

<sup>62</sup> Pléiade I 333, Ak II 78; Kant utilise l'expression «principe de contradiction» [der Satz des Widerspruchs]; pour notre part, nous utiliserons l'expression «principe de non-contradiction».

<sup>63</sup> Pléiade I 332, Ak II 77.

*contradiction* et la contrainte matérielle du *datum*. Cette dernière correspond à ce que l'on pourrait appeler *la contrainte d'existence*, l'existence ayant préalablement été définie. La satisfaction de ces deux contraintes permet de passer de l'existence d'un objet possible à l'existence d'un nouvel objet possible.

La contrainte d'existence régissant le rapport entre une représentation possible et un objet réel peut être satisfaite directement ou indirectement:

«ce rapport de toute possibilité à un existant quelconque peut prendre deux formes. Ou bien le possible n'est pensable qu'en tant qu'il est lui-même réel, et alors la possibilité est donnée dans le réel à titre de détermination [Bestimmung]; ou bien le possible est possible, parce que quelque autre chose est réelle: sa possibilité interne est alors donnée comme une conséquence [Folge] d'un autre existant»<sup>64</sup>.

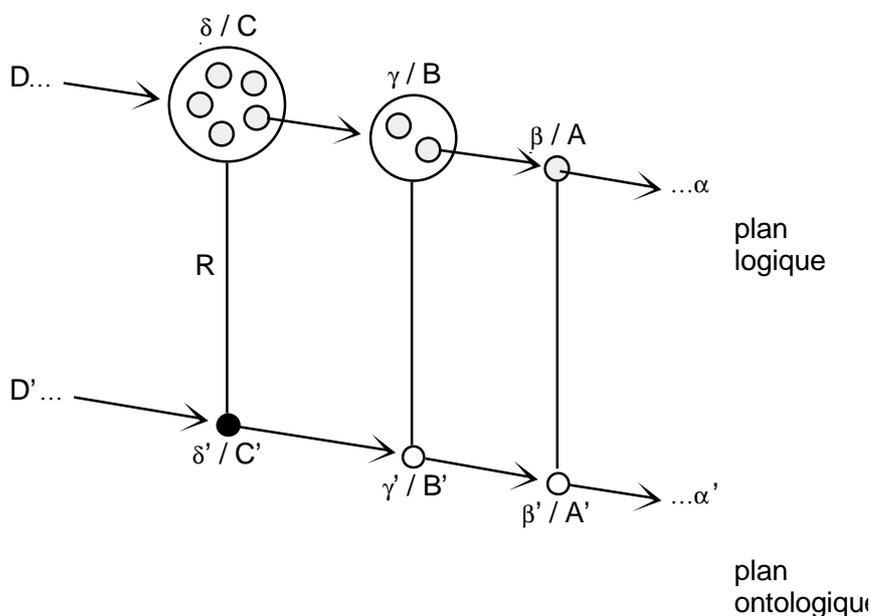
La prédication est ainsi opérée soit comme *détermination* soit comme *conséquence*, mais la détermination possède un privilège sur la conséquence dans la mesure où le jugement de détermination (ou attributif) satisfait *directement* la contrainte d'existence, alors que le jugement de conséquence la satisfait *indirectement* et repose toujours en définitive sur un jugement de détermination préalable. Le jugement de détermination quant à lui s'appuie sur un jugement d'existence antérieur. Tous les jugements de détermination et de conséquence se déploient exclusivement dans l'ordre logique et la contrainte d'existence requiert qu'à l'origine d'une série prédicative particulière on retrouve l'assertion d'un rapport entre l'ordre logique et l'ordre ontologique, ce que fournit un jugement d'existence<sup>65</sup>. On peut

---

<sup>64</sup> Pléiade I 334, Ak II 79.

<sup>65</sup> Pléiade I 328 (Ak II 74): «les rapports de tous les prédicats à leur sujet ne dénotent jamais quelque chose d'existant, à moins qu'on n'ait posé déjà auparavant le sujet comme existant».

illustrer la contrainte d'existence imposée à une série prédicative de la manière suivante:



les lettres latines majuscules désignent des *sujets de prédictions*, les lettres grecques minuscules des *prédicats* (de détermination ou de conséquence), *R* un *rapport de représentation*, et les lettres primes les éléments réels ou *data*. Le trait oblique entre les lettres latines et grecques indique qu'un prédicat peut être considéré à son tour comme sujet de prédication. Au plan logique, les cercles blancs représentent des concepts donnés et les cercles grisés les éléments de compréhension d'un concept. Au plan ontologique, les cercles représentent les *data*; le cercle noir étant un *datum* dont l'existence est connue, et les cercles blancs des *data* dont l'existence est inconnue (modalités épistémiques). Les rapports nécessaires sont représentés par un trait continu, et les rapports contingents par un trait discontinu.

Par exemple, supposons que le prédicat  $\beta$  soit asserté au sujet de B, et que B lui-même soit un prédicat  $\gamma$  d'un autre sujet C. L'existence d'un datum  $\beta'$  sera garantie par l'existence du datum  $C'$ . De cette manière, si le jugement d'existence  $C R C'$  est vrai (contrainte matérielle) et que le rapport des prédicats est non contradictoire (contrainte formelle), alors le jugement  $\beta R \beta'$

est vrai également. D'un point de vue général, seul un jugement d'existence initial est en mesure de *charger ontologiquement* une série prédicative quelconque.

Cela permet encore d'éclairer le sens de la thèse kantienne selon laquelle *le possible implique le réel*<sup>66</sup>. On peut représenter schématiquement l'inférence:

$$\begin{array}{l}
 (1 \quad C \quad R \quad C' \\
 ) \\
 (2 \quad C \quad \emptyset \quad \gamma \\
 ) \quad \underline{\hspace{2cm}} \\
 (3 \quad \gamma \quad R \quad \gamma' \\
 )
 \end{array}$$

Si  $C$  est dans un rapport  $R$  à  $C'$ , et qu'un rapport de prédication  $C \emptyset \gamma$  est non-contradictoire, alors  $\gamma$  est dans un rapport  $R$  à  $\gamma'$ , c'est-à-dire qu'il existe un *datum*  $\gamma'$ . Lorsque Kant affirme que le possible implique le réel, il ne défend pas une forme d'idéalisme pour lequel le simple fait de se représenter une chose particulière serait une condition suffisante pour conclure à son existence. La thèse signifie bien plutôt le passage de la ligne (2) à la ligne (3), *étant donnée une prémisse supplémentaire (1)*, inhibée dans l'énoncé de la thèse bien que nécessaire. La contrainte d'existence (1) fait toute la différence et place Kant dans une position davantage réaliste qu'idéaliste. Ainsi, le possible implique le réel à la condition que ce possible ait un rapport direct ou indirect à un *datum*. L'importance de cette caractérisation,

---

<sup>66</sup> Pléiade I 334 (Ak II 79): «il s'agit de démontrer, pour toute possibilité en général, et pour chaque possibilité en particulier, qu'elle présuppose quelque chose de réel, que ce soit une chose ou plusieurs».

qui servira de prémisse dans la preuve, réside dans le lien de dépendance qu'elle établit entre l'ordre logique et l'ordre ontologique. Il s'agit d'une thèse épistémologique forte posant une stricte dépendance logico-ontologique. Sans le recours à l'ordre ontologique, les processus se déployant dans l'ordre logique tournent à vide. Ce réalisme foncier constitue un moment essentiel de la preuve<sup>67</sup>. La contrainte d'existence fait en sorte qu'ultimement toute représentation doit être en rapport avec un objet qui la dépasse et la fonde.

Un corollaire immédiat de l'analyse du rapport entre le possible et le réel est le cas limite d'une régression infinie. La recherche visant à satisfaire la contrainte d'existence pour une série prédicative particulière peut donner lieu à une itération infinie du processus de régression. En effet, puisqu'à chaque  $\phi$  doit correspondre un  $\phi'$ , si un tel  $\phi'$  n'est pas donné dans un rapport  $\phi \text{ } \emptyset \text{ } \phi'$ , alors en vertu du processus de régression  $\phi$  devra être considéré comme un prédicat d'un sujet  $\psi$  pour lequel un  $\psi'$  sera recherché. La régression devra être réitérée jusqu'à ce qu'un datum satisfasse la contrainte matérielle du possible; ultimement, *ad infinitum*. On voit ici se dessiner la perspective d'un sujet logique de plus en plus englobant pour lequel il *pourrait* exister un datum de plus en plus englobant. Afin d'éviter l'écueil d'une régression à l'infini, Kant aura recours à un artifice que nous expliciterons sous peu. L'important est qu'à ce stade-ci du développement la possibilité théorique d'une régression à l'infini subsiste et que Kant a l'intention de la contrer.

---

<sup>67</sup> Notons au passage que cette caractérisation *limite* l'extension du possible à celle de l'expérience (ou de la réalité), ce qui annonce déjà un des résultats capitaux de l'*Analytique transcendantale*.

Avant d'en arriver au point qui nous intéresse, à savoir l'établissement d'un existant nécessaire, deux points doivent être soulignés. D'abord, le rapport R est un rapport *contingent*. R n'a aucune incidence sur l'existence d'un *datum* quelconque. Si B' existe, c'est en vertu du fait que C' existe. L'assertion de l'existence de B' dépend, elle, des rapports C R C' et C  $\emptyset$   $\gamma$ . Et bien que l'assertion C R C' soit nécessaire à l'inférence, elle demeure contingente en elle-même. Ensuite, toute série prédicative doit parvenir par régression à un terme premier qui est un jugement prédicatif (C  $\emptyset$   $\gamma$ ) complété d'un jugement d'existence (C R C'). Ce point est crucial puisque le but de la prochaine démonstration consiste à établir une *nécessité logico-ontologique*.

### c) caractérisation de la notion d'existence nécessaire

Il faut maintenant caractériser la notion de nécessité. Kant précise: «est absolument nécessaire ce dont le contraire est impossible en soi»<sup>68</sup>. La difficulté à laquelle Kant est confronté consiste à étendre la compréhension de la notion de nécessité au-delà de son cadre strictement logique. La nécessité interne (logique) présente dans une série prédicative particulière garantit seulement la non-contradiction et ne peut conduire à une nécessité externe (réelle)<sup>69</sup>. La situation théorique dans laquelle Kant se trouve est la suivante: la nécessité disponible au plan théorique est celle qui permet de régresser d'un jugement prédicatif à un autre, pour atteindre, en dernière analyse, un premier terme qui, lui, serait un jugement d'existence. Le

---

<sup>68</sup> Pléiade I 337, Ak II 81.

<sup>69</sup> Pléiade I 338 (Ak II 82): «on peut appeler nécessité logique la nécessité dans les prédicats des concepts simplement possibles. Mais la nécessité dont je cherche le fondement premier, à savoir celle de l'existence, est une nécessité réelle et absolue».

problème, c'est précisément qu'un jugement d'existence ne présente qu'un rapport contingent avec son datum, si bien que l'on est contraint de reconnaître la possibilité théorique d'une régression vers l'infiniment grand. Dans ce cas, le premier terme pourrait ne pas être un datum mais seulement le point de fuite d'une perspective synthétique<sup>70</sup>.

La stratégie consistant à parcourir l'enchaînement nécessaire d'une série prédicative par voie de régression afin de parvenir à l'existence nécessaire d'un terme premier est donc vouée à l'échec. Une autre voie est requise et elle est donnée dans les résultats de la Deuxième considération avec les deux éléments constitutifs de la notion de possibilité. La première stratégie s'appuie exclusivement sur l'élément formel. La seconde stratégie prendra avantage de l'élément matériel du possible à partir duquel cette fois on pourra montrer que *son abolition implique une contradiction*, ce qui correspond exactement à la notion de nécessité définie par Kant<sup>71</sup>. La démonstration se présente ainsi<sup>72</sup>:

- (4) Toute possibilité présuppose quelque chose de réel en quoi et par quoi tout pensable est donné.
- (5) Par suite, il y a une réalité certaine, dont l'abolition [Aufhebung] signifierait «abolition» de toute possibilité en général.
- (6) Mais ce dont l'abolition ou la négation anéantit toute possibilité est absolument nécessaire.
- (7) Par suite, il existe quelque être absolument nécessaire.

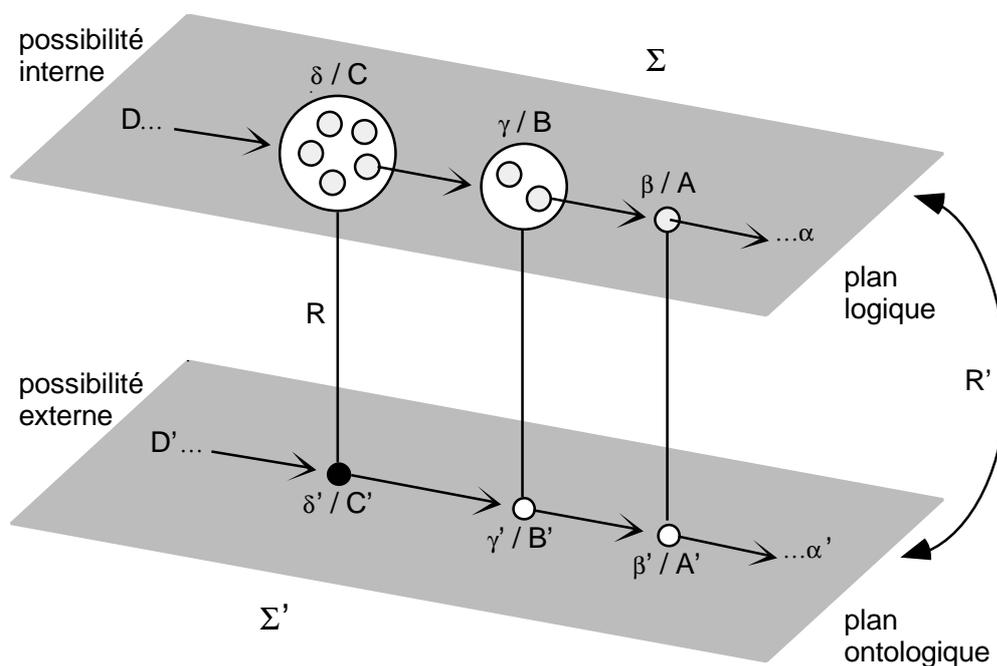
---

<sup>70</sup> Quant à la possibilité d'une analyse infinie, Kant est clair: «il faut bien que vous parveniez nécessairement, en fin de compte, à quelque chose dont la possibilité ne puisse plus être décomposée» (Pléiade I 336, Ak II 80).

<sup>71</sup> Pléiade I 338 (Ak II 82): «par suite, quelque chose est absolument nécessaire, soit lorsque son contraire abolit l'élément formel de tout le pensable, c'est-à-dire lorsqu'il se contredit lui-même, soit aussi lorsque sa non-existence abolit l'élément matériel de tout le pensable, c'est-à-dire tous les *data* qu'il requiert».

<sup>72</sup> Pléiade I 339, Ak II 83.

Analysons l'argument. L'énoncé (4) est la réitération de la thèse que le possible implique le réel. L'énoncé (6) reprend la caractérisation de la notion de nécessité et (7) est bien sûr la conclusion recherchée. Le véritable ressort de l'argument se trouve dans l'énoncé (5). Comme nous l'avons vu, l'énoncé (1) considéré isolément conduit à la reconnaissance d'une régression à l'infini qui, à elle seule, ne suffit pas à garantir que la contrainte d'existence sera satisfaite; au mieux, la contrainte sera satisfaite de manière contingente. Ce qui se joue dans le rapport de (4) à (5), c'est le passage d'un ordre à un autre, le passage d'un ordre fini à un ordre infini. Lorsque Kant caractérise la notion de possibilité, il le fait en considérant *la possibilité d'une chose particulière*. Kant a montré que cette possibilité comprenait deux éléments et nous avons montré que la recherche du datum pour une possibilité particulière pouvait donner lieu à une régression à l'infini. Or, dans cet ordre, le datum et le possible sont tous deux finis; seule la régression peut être infinie. Mais la «réalité» dénotée par (5) n'est pas une réalité finie en tant que telle; elle est la réalité de toutes les réalités, la possibilité de toutes les possibilités, pour ainsi dire. Il s'agit bien plutôt d'une réalité *infinie* envisagée à la manière d'une réalité *finie*. En fait, l'énoncé (5) réfère à une totalité ontologique (possibilité externe) et à une totalité logique (possibilité interne). Considérons le diagramme suivant:



les plans logique ( $\Sigma$ ) et ontologique ( $\Sigma'$ ) sont maintenant envisagés en eux-mêmes; ils sont constitués par l'infinité de leurs éléments respectifs. Le caractère dynamique du processus de régression est en quelque sorte figé; il devient statique et s'exprime dans l'unité d'une perspective *totalisante*. L'infini est conçu comme *un*, et d'une certaine manière comme *fini*. Cette réification (unification, fixation) de l'infini est le nœud de la démonstration.

C'est précisément ici qu'apparaît la contradiction requise permettant de poser la nécessité d'une existence. En imposant la même dépendance logico-ontologique à  $\Sigma$  et  $\Sigma'$ , prescrite par l'énoncé (4), on obtient non seulement que la possibilité de  $\Sigma$  dépend de l'existence de  $\Sigma'$ , mais encore que  $\Sigma'$  doit *nécessairement* exister —ce qu'exprime le trait continu du rapport  $R'$ — puisque dans le cas contraire aucun possible ne serait représentable et que cela est contradictoire. Les deux énoncés en contradiction sont:

(8) Rien n'est possible (ou représentable).

(9) Quelque chose est possible (ou représentable).

L'énoncé (8) est la conséquence de la négation de l'existence de  $\Sigma'$ .

L'énoncé (9) est une donnée de fait, dont Kant reconnaît le rôle primordial<sup>73</sup>.

Le raisonnement *ad absurdum* peut être reconstruit de la manière suivante:

hypothèse:  $\Sigma$  n'existe pas.

conclusion:  $\Sigma$  n'est pas possible.

Si  $\Sigma$  n'est pas possible, alors rien n'est possible (ou représentable). Or, c'est un fait que quelque chose est possible. Donc,  $\Sigma$  existe.

Remarquons que la conclusion est inférée de l'hypothèse en vertu de la forme contraposée de la thèse que le possible implique le réel, à savoir que la non-réalité implique l'impossibilité. C'est seulement dans le contexte de cette démonstration que la thèse trouve son maximum d'application. La contradiction dérivée de la conclusion implique la fausseté de l'hypothèse. En conséquence,  $\Sigma'$  existe. La nécessité qui nous conduit à poser l'existence de  $\Sigma'$  est bel et bien d'ordre logique. Pour le dire autrement: il est contradictoire de nier l'existence de  $\Sigma'$ . La nécessité réelle (externe) que Kant recherchait a été obtenue au moyen d'une nécessité logique (interne) et cela est dû essentiellement à l'artifice de réification de l'infini. Ainsi d'une possibilité en particulier, on ne peut remonter à une existence nécessaire, mais de la représentation de l'infini des possibilités, on peut inférer la nécessité d'une existence.

Le recours à la réification ou l'actualisation de l'infini apparaît donc comme un passage obligé pour l'établissement de la conclusion. Seul l'artifice permettant de considérer  $\Sigma$  comme un possible et  $\Sigma'$  comme un

---

<sup>73</sup> Pléiade I 349 (Ak II 91): «le fondement de la preuve que nous proposons de l'existence de Dieu repose uniquement sur ceci: quelque chose est possible».

datum peut conduire à cette contradiction sans laquelle la nécessité d'une existence ne saurait être démontrée. Mais comment comprendre le passage de (4) à (5)? Notons que cette réification de l'infini se situant dans le mouvement conceptuel qui nous conduit de (4) à (5) est présentée par Kant comme une implication logique<sup>74</sup>. En fait, elle constitue un remarquable saut qualitatif. Le passage va de la reconnaissance que chaque possibilité implique une réalité à la reconnaissance que *la représentation* de l'infinité des possibilités implique aussi une réalité à sa mesure, une réalité de l'infinité des réalités. Qu'il y ait ou non un rapport d'implication logique entre (4) et (5) ne modifie en rien l'outil conceptuel que nous tentons de cerner ici, à savoir la représentation statique d'une dynamique infinie. Tout se passe *comme si* l'horizon d'un processus réitéré de manière infinie devenait lui-même un objet complètement réalisé dans le temps; en un mot, *un infini actuel*. Cette actualité fait, comme le soulignait Russell, que la représentation d'un tout (usage) renvoie à plus que la somme de ses parties (mention), ce qui correspond à la condition (C1) de la relation holiste. La question de savoir si un tel mouvement conceptuel est légitime ne saurait recevoir de réponse dans le cadre de cette étude. Notre travail se borne à l'identifier et à l'isoler.

Il faut maintenir une claire distinction entre deux moments du développement, que nous appellerons respectivement le *passage à la limite* et l'*imposition du rapport R'*. Le rapport R' est une thèse de l'épistémologie kantienne précritique. L'autre moment quant à lui, le passage à la limite, ou l'actualisation de l'infini, est exactement ce qui a permis de poser  $\Sigma$  et  $\Sigma'$  comme des totalités de telle manière que la possibilité des parties repose en

---

<sup>74</sup> Pléiade I, Ak II 83: «*Demnach ist eine gewisse Wirklichkeit [...]»* (nos italiques).

définitive sur la possibilité des totalités elles-mêmes. Dans cette perspective, le tout assume une fonction fondationnelle. Ce moment est constitutif du holisme et chacune des représentations de type  $\omega$  que nous isolerons dans la *Critique de la raison pure* sera le résultat d'un tel passage à la limite, qui constitue précisément la contrainte (C2) de la relation holiste.

### §7 Du premier fondement de la différence des directions dans l'espace (1768)<sup>75</sup>

Ce court traité a pour objectif d'établir que la représentation de l'espace utilisée en géométrie renvoie à quelque chose de réel:

«absolute space, independently of the existence of all matter and as itself the ultimate foundation of the possibility of the compound character of matter, has a reality of its own [eine eigene Realität]»<sup>76</sup>.

Ce que nous voulons mettre en relief, c'est le type de *rapport* dont Kant se sert pour démontrer l'effectivité (*Wirklichkeit*) de l'espace universel et absolu.

Selon Kant, la détermination complète d'un objet tridimensionnel dans l'espace nécessite davantage que la mesure de l'espace qui le compose ou qu'il occupe<sup>77</sup>. L'ordre et la magnitude d'un tel objet ne sont en fait que des

---

<sup>75</sup> Nous utiliserons la traduction de David Walford, publiée dans la collection *The Cambridge Edition of the Works of Immanuel Kant*: D. Walford (éd.), *Theoretical Philosophy, 1755-1770* (Cambridge: Cambridge University Press, 1992): 362-372; chaque référence à ce volume sera préfixée par *Cambridge*.

<sup>76</sup> Cambridge 366, Ak II 378.

<sup>77</sup> Cambridge 369 (Ak II 381): «the ground of the complete determination of a corporeal form [körperliche Gestalt] does not depend simply on the relation [Verhältniß] and position [Lage] of its parts to each other; it also depends on the reference of that physical form to universal absolute space, as it is conceived by the geometers».

perspectives dérivées, et la discrimination spatiale qui se réalise en elles prend appui sur un espace qui les dépasse infiniment. La notion même de *position spatiale*, qui semble être primitive, doit trouver son fondement dans la possibilité d'une relation à un tout. Cette relation fondatrice est celle de la *direction (Gegend)*<sup>78</sup>. Kant précise la dépendance de la notion de position (*Lage*) à l'égard de la notion de direction (*Gegend*) ainsi:

«for the positions [Lagen] of the parts of space in reference to each other presuppose the direction [Gegend] in which they are ordered in such a relation. In the most abstract sense of the term, direction does not consist in the reference of one thing in space to another — that is really the concept of position — but in the relation of the system of these positions to the absolute space of the universe»<sup>79</sup>.

La direction, en tant que relation, introduit un ordre au sein d'un ensemble de points, et par là rend possible la manifestation d'une position spatiale déterminée. Sa fonction discriminatoire est à ce point fondamentale, qu'en inhibant cette dimension deux objets de même grandeur et de même forme ne peuvent plus être distingués dans un espace tridimensionnel. Or, deux objets peuvent être égaux [gleich] et similaires [ähnlich] sans pour autant être congruents, comme le montre Kant avec l'exemple de la main gauche et de la main droite<sup>80</sup>, d'où la nécessité de cette perspective pour les fins de la discrimination spatiale.

La teneur relationnelle de la directionnalité implique l'articulation de deux pôles, puisque tous les rapports de direction sont binaires<sup>81</sup>. Dans

---

<sup>78</sup> Pour la justification de la traduction de *Gegend* par *direction*, voir: Cambridge 456-457; parmi les raisons motivant son choix, le traducteur mentionne qu'en rendant *Gegend* par région, on inclinerait à accepter la possibilité d'une infinité de *Gegenden*, ce qui est incompatible avec les seules six *Gegenden* recensées par Kant.

<sup>79</sup> Cambridge 365, Ak II 377.

<sup>80</sup> Cambridge 370, Ak II 382.

<sup>81</sup> Il s'agit de six prédicats binaires classés par paires: en haut/en bas, à gauche/à droite, devant/derrière (Cambridge 367, Ak II 379).

chaque relation, l'un des deux termes représente le point de référence, le point fixe, le point à partir duquel on peut mesurer une *différence spatiale*. La relation de direction fait apparaître une certaine *extériorité*, si bien que le point de référence se présente comme *à l'extérieur* d'un autre point, surface ou espace. Kant écrit:

«the direction, however, in which this order of parts is oriented, refers to the space — for that would be the same thing as regarding the position of the parts of the thing in question in an external relation — but rather to universal space as a unity [Einheit], of which every extension must be regarded as a part»<sup>82</sup>.

La *possibilité de toute différence spatiale* repose donc en dernière analyse sur la représentation d'un espace unique et universel, dont chaque position n'est qu'une instanciation<sup>83</sup>. Voilà un exemple de rapport satisfaisant la contrainte (C2) de la relation holiste. On voit ici que le recours à cette relation particulière a un double effet: le premier consiste à fournir une qualité *fondationnelle* à la représentation d'un espace absolu et universel, et le second réside dans la *différence de statut épistémologique* des représentations formant les deux termes de la relation. L'hétérogénéité entre la représentation de l'espace absolu des géomètres et les représentations des différentes positions spatiales s'exprime face à la possibilité d'une perception; alors que les dernières peuvent être objet de perception, la première ne le peut pas<sup>84</sup>. La parenté entre la stratégie argumentative adoptée

---

<sup>82</sup> Cambridge 365, Ak II 377.

<sup>83</sup> Cambridge 371 (Ak II 383): «it [the absolute space] is rather a fundamental concept which first of all makes possible all such outer sensation».

<sup>84</sup> Cambridge 369 (Ak II 381): «this relation to absolute space, however, cannot itself be immediately perceived, though the differences, which exist between bodies and which depend exclusively on this ground alone, can be immediately perceived»; Cambridge 371 (Ak II 383): «absolute space is not an object of outer sensation»; cela préfigure la différence de statut épistémologique entre les principes régulateurs (subjectifs) et constitutifs (objectifs).

ici par Kant, propre au holisme, et celle utilisée dans la *Critique de la raison pure* pour établir l'idéalité de la représentation de l'espace est frappante. Et même si Kant, dans cet essai, n'identifie pas encore explicitement la représentation d'un espace absolu et universel à la représentation d'un tout (représentation de type  $\omega$ ), on voit bien que les éléments conceptuels sont déjà bien en place et que le passage qui conduira à l'analyse de la représentation de l'espace dans l'Esthétique transcendantale s'effectuera tout naturellement dans le prolongement de l'analyse amorcée dans cet opuscule.

## §8 La Dissertation de 1770

Dans la *Dissertation de 1770*, Kant produit une analyse de la notion de monde qui constitue déjà une ébauche de l'Esthétique transcendantale et des idées cosmologiques de la première Critique. Il est intéressant de noter que dès les premières lignes de cette analyse Kant est aux prises avec la caractérisation du rapport entre le monde et ce qui le compose, en termes de tout et de partie:

«en ce qui concerne un composé substantiel, l'analyse ne prend fin que si elle atteint une partie qui ne soit plus un tout, c'est-à-dire le SIMPLE; de même la synthèse ne peut être achevée qu'en parvenant à un tout qui ne soit plus une partie, c'est-à-dire au MONDE»<sup>85</sup>.

La section I est particulièrement riche en concepts secondaires relatifs au holisme de Kant. Les couples d'opposés sur lesquels il convient d'insister peuvent être ramenés à quatre: analyse/synthèse, subordination/coordination, régression/progression, concevoir/produire. Considérons d'abord le rapport

---

<sup>85</sup> Pléiade I 629, Ak II 387.

entre l'analyse et la synthèse. Dans le texte cité plus haut, Kant présente les deux processus comme étant complémentaires. L'analyse est le processus par lequel on *délie* les éléments d'un tout et la synthèse le processus par lequel on les *lie*. Ce qu'il est important de souligner ici, c'est l'homogénéité des deux processus. L'un et l'autre se déploient dans le même ordre de représentation. Aucune attention n'est encore portée au *type* de représentation en cause. La fonction analyse a pour inverse la fonction synthèse et le domaine de l'une est le codomaine de l'autre. Cette distinction n'est pas encore élaborée dans le cadre d'une théorie du jugement, si bien que leur hétérogénéité, dans l'ordre judiciaire à tout le moins, n'est pas encore mise en relief. Le tout se présente donc ici comme le terme vers lequel la synthèse tend, et les parties les termes vers lesquelles l'analyse tend. Cette caractérisation du rapport holistique en termes d'analyse et de synthèse a subi une certaine transformation et nous serons en mesure de la constater dans la Dialectique transcendantale.

Le couple subordination/coordination est fondamental pour notre étude. Kant l'associe à la précédente distinction dans une note en bas de page:

«la synthèse est soit *qualitative*, et elle avance alors, dans la série des *subordonnés*, des principes aux conséquences; soit *quantitative*: en ce cas elle va, dans la série des *coordonnés*, de la partie donnée au tout, en passant par les parties complémentaires. De la même façon, l'analyse, au premier sens, est une régression qui remonte de *la conséquence au principe*, au second sens, elle va du *tout* à ses *parties possibles*, ou médiate, entendons aux parties de ses parties: elle n'est donc pas la division, mais la *subdivision* d'un composé donné»<sup>86</sup>.

Cette distinction, bien qu'encore un peu obscure, marque déjà une différence entre un ordre de *subordination* (ordre qualitatif), celui du rapport entre les

---

<sup>86</sup> Pléiade I 630, Ak II 388.

principes et les conséquences, et un ordre de *coordination* (ordre quantitatif), celui du rapport entre les divers éléments au sein d'un composé. Par ailleurs, Kant indique que l'ordre de subordination est *hétéronyme* (relations de dépendance et de causalité), alors que l'ordre de coordination est *homonyme* (relation de réciprocité)<sup>87</sup>. Cette clarification entre les deux ordres permet à Kant de fixer le sens des notions de synthèse et d'analyse en affirmant que les deux processus en question doivent être conçus dans l'ordre de la coordination<sup>88</sup>. Toutefois, dans le contexte de la première Critique, cette opposition entre la subordination et la coordination servira à caractériser la relation prototypique entre les éléments d'un tout et ceux d'un composé (ou agrégat).

L'opposition entre régression et progression donne à Kant l'occasion de mettre en valeur un point important, à savoir le rôle du temps. L'enjeu ici est la genèse des notions mêmes de *simple* et de *tout*. Au terme de la régression, on devrait pouvoir se représenter le simple et au terme de la progression, le tout. Il n'en est rien puisque ces deux processus peuvent être répétés à l'infini, chacun dans leur direction respective. Le tout et le simple ne sont en fait que les *limites* des fonctions de régression et de progression ou, en d'autres termes, d'analyse et de synthèse. Le caractère asymptotique de ces notions est révélé par l'infinité et la continuité du temps requis pour effectuer cette forme de calcul<sup>89</sup>. Cette thèse est bien sûr à l'opposé de

---

<sup>87</sup> Pléiade I 633, Ak II 390.

<sup>88</sup> Pléiade I 630, Ak II 388.

<sup>89</sup> Pléiade I 630 (Ak II 388): «ni l'analyse ni la synthèse ne pourront tout à fait s'accomplir, en sorte qu'on n'en verra sortir ni, dans le premier cas, le concept du *simple*, ni, dans le second, le concept du *tout*, si analyse et synthèse ne peuvent être achevées en un temps fini et assignable».

Leibniz<sup>90</sup> et de Russell<sup>91</sup>, pour qui l'analyse doit trouver un terme ultime, la monade ou l'atome logique. Kant va plus loin encore en tirant la conséquence qui s'impose:

«il résulte de cela que, selon les lois de l'intuition relatives à la *composition* et à la *totalité*, ni le tout, dans le premier cas, ni le composé, dans le second, ne peuvent être complètement pensés»<sup>92</sup>.

Ce résultat est d'une importance capitale car il caractérise, au moins négativement, la spécificité *génétique* de la représentation d'une totalité. Ni la notion de tout ni la notion de simple ne sauraient provenir du travail d'analyse ou de synthèse opéré au sein de l'intuition sensible parce que ces notions ne respectent pas les lois de la sensibilité déterminant chaque représentation en regard du temps et de l'espace. L'argument est clair. L'infinité du tout et l'infinité des simples ne sauraient être représentables au moyen d'une sensibilité dont chaque représentation est marquée par un temps fini. Pour chacune des intuitions sensibles, on peut se représenter un avant et un après alors qu'il n'est pas possible de se représenter, dans l'intuition, un avant et un après l'infini. Les propriétés exhibées par les notions de tout et de simple sont hétérogènes par rapport à celles que confère la sensibilité à chacune de ses représentations. Les notions de tout et de simple ne peuvent donc pas provenir de l'intuition.

On comprend aisément l'importance pour Kant de faire une distinction, qui annonce déjà toute la différence entre la Dialectique transcendantale d'une part, l'Esthétique et l'Analytique transcendantales d'autre part, entre *concevoir* et *produire* une représentation:

---

<sup>90</sup> *Monadologie*, §§1-9.

<sup>91</sup> *The philosophy of logical atomism*, chapitres 1-3.

<sup>92</sup> Pléiade I 631, Ak II 388.

«concevoir la *composition* du tout, les parties étant données, au moyen d'une notion intellectuelle abstraite, est une chose; *produire cette notion* générale, comme problème de la raison, au moyen de la faculté sensitive de connaître, c'est-à-dire se la représenter concrètement par une intuition distincte, est une autre chose»<sup>93</sup>.

Les deux notions en cause ne peuvent être que conçues et non produites. Leur origine n'est donc pas sensible. L'horizon de la raison est en quelque sorte déjà anticipé et les propriétés de ces notions s'avèreront attester de leur affiliation à l'ordre de la raison.

Il est instructif de remarquer combien Kant était déjà fort soucieux d'indiquer à son lecteur la difficulté philosophique du problème de la caractérisation de la notion de tout et la manière dont il le présente témoigne clairement de l'intérêt qu'il lui accordait. La caractérisation de cette notion n'est pas chose facile et l'on est vite conduit à des problèmes de taille pour peu qu'on y réfléchisse<sup>94</sup>. Kant formule ainsi cette difficulté:

«comment, en effet, la *série*, qui ne doit jamais être achevée, des états de l'univers se succédant *éternellement* pourrait-elle être ramenée à un *Tout*, comprenant entièrement toutes les vicissitudes, cela, on a grande difficulté à le concevoir»<sup>95</sup>.

C'est tout le rapport du fini à l'infini qui est ici problématisé et la possibilité d'une représentation d'une infinité. Comment rendre compte épistémologiquement de l'*hétérogénéité* du contenu d'une représentation de l'infini et du contenu de notre expérience sensible marquée par la finitude?<sup>96</sup> Comment réconcilier la *complétude de droit* de la représentation d'une totalité et

---

<sup>93</sup> Pléiade I 629, Ak II 387.

<sup>94</sup> Pléiade I 635, Ak II 391.

<sup>95</sup> Pléiade I 635, Ak II 391.

<sup>96</sup> Présenté de cette façon, le problème auquel Kant était confronté est le même que celui sur lequel Descartes s'est penché dans la 3<sup>ème</sup> Méditation: «car, encore que l'idée de la substance soit en moi, de cela même que je suis une substance, je n'aurais pas néanmoins l'idée d'une substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle n'avait été mise en moi par quelque substance qui fût véritablement infinie» (*Méditations*, 294).

*l'incomplétude de fait* de toute expérience? Ses remarques sur l'infini mathématique actuel et sur le nombre infini offrent un bel exemple d'articulation de deux ordres hétérogènes où l'infini prend la forme soit d'un *maximum* soit d'un *supérieur*<sup>97</sup>. La solution définitive n'est pas encore donnée, mais le texte de la *Dissertation* présente un Kant déjà bien engagé dans cette voie.

---

<sup>97</sup> Pléiade I 631, Ak II 389.

## **Partie II**

**La relation holiste dans la *Critique de la raison pure***

## Chapitre 3

### Les termes-clés dans le texte de la première Critique

#### §9 Les occurrences des termes-clés

Avant d'aborder directement la *Critique de la raison pure*, il peut être utile de nous donner une représentation des «lieux» textuels où se manifeste la notion de tout comme telle. Ces résultats n'auront bien sûr qu'une valeur indicative, mais ils auront néanmoins l'avantage de constituer en quelque sorte une topologie des concepts qui font l'objet de notre étude. La liste des termes que l'on retrouve dans les contextes pertinents, et que l'on désignera comme termes-clés, est la suivante: *das Aggregat, das All, die Allheit, das Compositum, die systematische Einheit, das Ganze, der Inbegriff, die Menge, die Totalität, das Totum, das Zusammengesetzte*<sup>98</sup>. Nous prendrons pour pôle le terme de *Ganze*, étant données sa fréquence et sa parenté sémantique avec la notion de tout définie dans notre cadre conceptuel<sup>99</sup>. Voici un tableau des occurrences de chacun de ces termes dans la seconde édition de la *Critique de la raison pure*<sup>100</sup>:

---

<sup>98</sup> Pour la liste complète des concordances utilisées, voir notre Annexe 1.

<sup>99</sup> Pour la liste des contextes de la traduction française où l'on retrouve la notion de *Ganze*, voir notre Annexe 2.

<sup>100</sup> Cette liste a été constituée à l'aide de: G. Martin (éd.), *Sachindex zu Kants Kritik der reinen Vernunft* (Berlin: Walter de Gruyter & Co., 1967), et d'une recherche

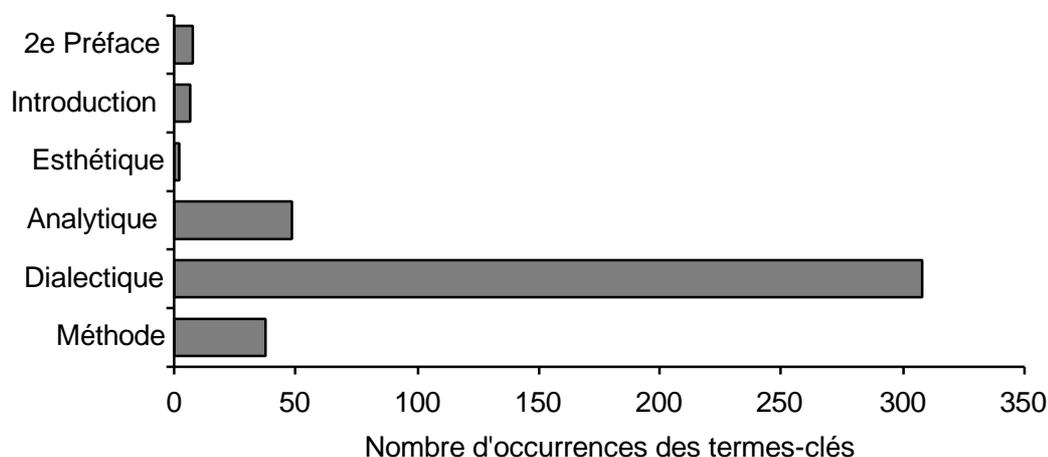
Occurrences des termes-clés dans la <i>Critique de la raison pure</i> (1787)							
<b>Aggregat (14)</b>							
096:36	149:27	154:31	155:05	158:01	251:32	283:34	285:07
286:20	296:04	358:20	390:07	428:28	538:22		
<b>All (9)</b>							
334:17	334:18	334:30	388:06	388:33	394:20	395:11	415:03
418:15							
<b>Allheit (6)</b>							
093:06	096:08	096:18	098:03	251:15	386:36		
<b>Compositum (5)</b>							
183:28	183:29	304:05	304:08	304:10			
<b>Einheit, systematische (77)</b>							
084:26	383:18	411:25	413:12	429:33	429:34	430:10	430:16
431:10	431:15	431:23	431:29	431:36	432:03	432:08	432:17
435:30	436:04	438:09	438:29	438:30	439:30	440:01	440:13
442:07	443:04	443:11	443:25	443:31	444:28	445:09	445:21
445:27	445:29	446:06	447:14	447:24	448:04	448:13	448:27
448:34	449:04	449:07	449:14	449:26	449:33	450:05	452:09
452:24	453:23	455:07	455:12	455:19	455:21	456:04	456:13

terminologique menée avec le logiciel WordCruncher à partir de l'édition numérique de l'*Akademie Textausgabe*. Tous les résultats sont exclusifs au tome III de l'édition de l'*Akademie*. En ce qui concerne la première édition de la *Critique de la raison pure*, on doit dire qu'elle n'offre pas d'intérêt particulier dans le cadre de notre analyse. À l'égard de la notion de *Ganze*, par exemple, parmi les 18 occurrences recensées par WordCruncher, seulement 6 sont propres à l'édition A, soit: 013:06 et 013:17 (préface, AXIX), 076:10 et 079:21 (déduction transcendantale, A97 et A103), 223:22 et 252:01 (paralogismes, A354 et A404), et aucune d'entre elles ne présente de valeur particulière par rapport au texte de l'édition B; les autres occurrences sont communes aux deux éditions, et la table de correspondance est (sous la forme: Ak III/ Ak IV): 080:31/053:33, 083:15/056:16, 089:22/062:22, 139:07/104:09, 149:16/113:24, 183:17/143:05, 185:29/145:28, 244:26/198:21, 248:36/202:26, 250:31/204:19, 253:32/207:20, 254:20/208:06.

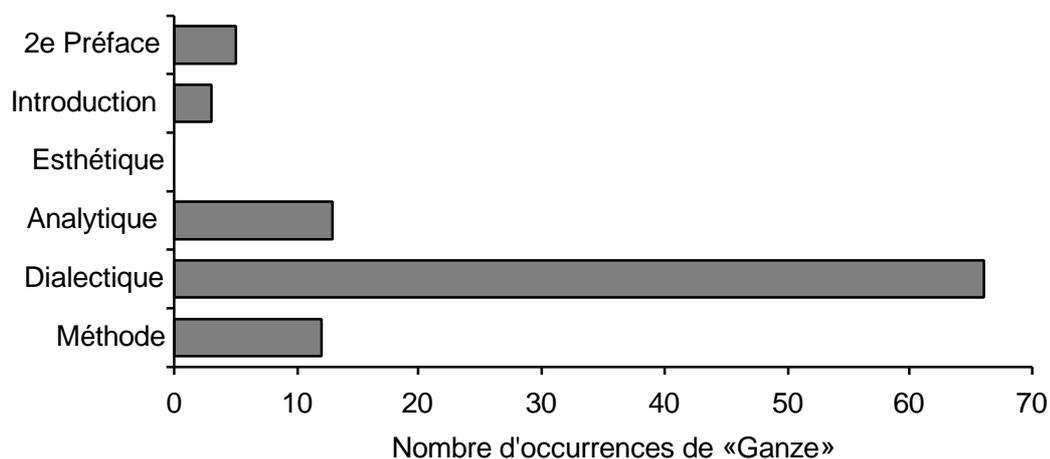
457:01	457:35	458:01	458:08	458:27	459:12	459:36	460:23
460:26	524:24	525:10	528:18	529:09	529:28	530:12	538:21
540:05	542:21	543:05	543:08	546:11			
<b>Ganze (99)</b>							
023:04	023:05	025:06	026:05	026:17	035:11	038:11	038:12
080:31	083:15	089:22	095:16	096:32	097:03	097:12	097:18
139:07	149:16	153:28	183:17	185:29	244:26	248:36	250:31
253:32	254:20	287:05	287:09	287:17	288:17	288:27	288:31
288:32	288:34	289:04	289:36	294:16	294:22	294:23	294:29
295:22	296:05	298:03	298:10	300:01	300:02	304:03	304:05
304:09	304:10	305:30	314:07	315:12	334:29	342:10	347:05
347:08	348:03	348:07	351:15	351:23	351:36	352:11	355:02
355:09	357:29	357:31	358:13	358:15	358:19	358:22	358:25
358:30	359:16	359:19	359:21	359:28	359:31	378:25	378:26
378:29	378:30	392:04	414:34	416:25	428:24	446:18	508:06
516:01	518:19	529:13	538:30	539:02	539:07	539:23	539:25
540:11	540:19	550:07					
<b>Inbegriff (49)</b>							
013:10	017:33	043:04	083:22	089:13	126:20	144:05	159:22
169:05	184:03	195:01	195:29	203:18	205:30	213:03	217:33
258:15	289:14	289:17	289:32	290:07	303:20	313:10	315:21
316:01	332:17	348:06	363:18	378:15	385:31	386:13	386:21
386:25	386:36	388:30	390:11	391:24	391:30	392:01	444:19
445:16	465:01	496:14	517:29	520:35	544:03	546:21	546:36
547:03							
<b>Menge (37)</b>							
020:26	032:29	039:22	053:23	053:26	088:19	094:28	096:19
096:31	099:20	135:32	150:01	156:28	157:04	195:25	296:22
296:22	298:21	298:24	300:01	305:20	315:14	329:08	347:15
355:12	358:21	359:16	359:26	359:29	359:33	360:03	386:26
398:06	436:07	436:09	453:01	539:16			
<b>Totalität (93)</b>							
096:08	098:20	251:16	251:17	251:19	251:19	251:35	252:06
253:16	253:20	253:27	254:05	256:24	256:31	256:35	257:04
259:16	259:30	259:34	262:03	262:11	282:26	282:27	282:30

283:17	283:31	284:07	284:18	284:28	285:02	285:30	285:32
286:01	286:33	287:15	287:27	288:07	288:11	288:13	289:01
289:17	294:19	294:24	294:27	298:21	298:22	300:05	300:06
316:11	319:09	322:14	332:04	333:23	334:08	334:16	336:27
337:10	342:28	343:25	344:24	347:11	347:22	347:29	348:29
348:34	349:24	350:02	350:37	351:18	351:31	353:08	354:06
355:15	356:32	357:29	357:34	360:26	362:16	362:27	363:20
369:02	378:04	381:24	386:17	389:13	418:23	427:24	451:19
451:33	470:17	496:17	504:14	515:34			
Totum (2)							
304:09	305:32						
Zusammengesetzte (25)							
027:16	183:28	256:03	272:14	272:15	273:30	301:18	301:20
301:22	301:25	302:01	302:06	303:01	303:24	303:27	304:12
304:15	304:20	305:26	305:27	306:02	306:03	306:07	306:11
306:13							

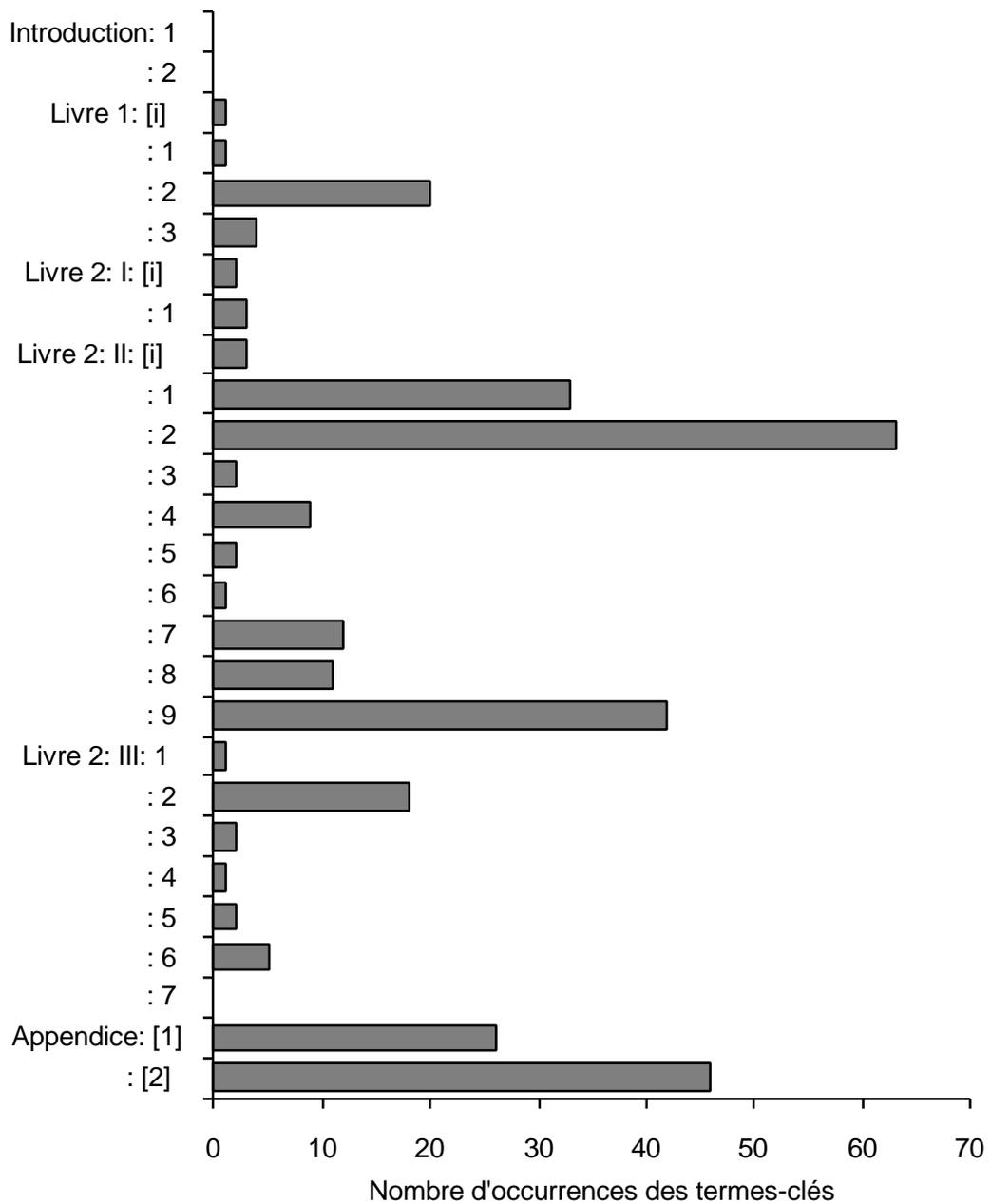
Cette table d'occurrences rend possible une certaine quantification, qui, elle, à son tour, permet non seulement le repérage des lieux textuels où l'on retrouve ces termes-clés, mais encore une représentation de la densité de ces passages par rapport à notre réseau de concepts. En ne tenant compte que des grandes divisions de la première Critique, on obtient comme résultat:



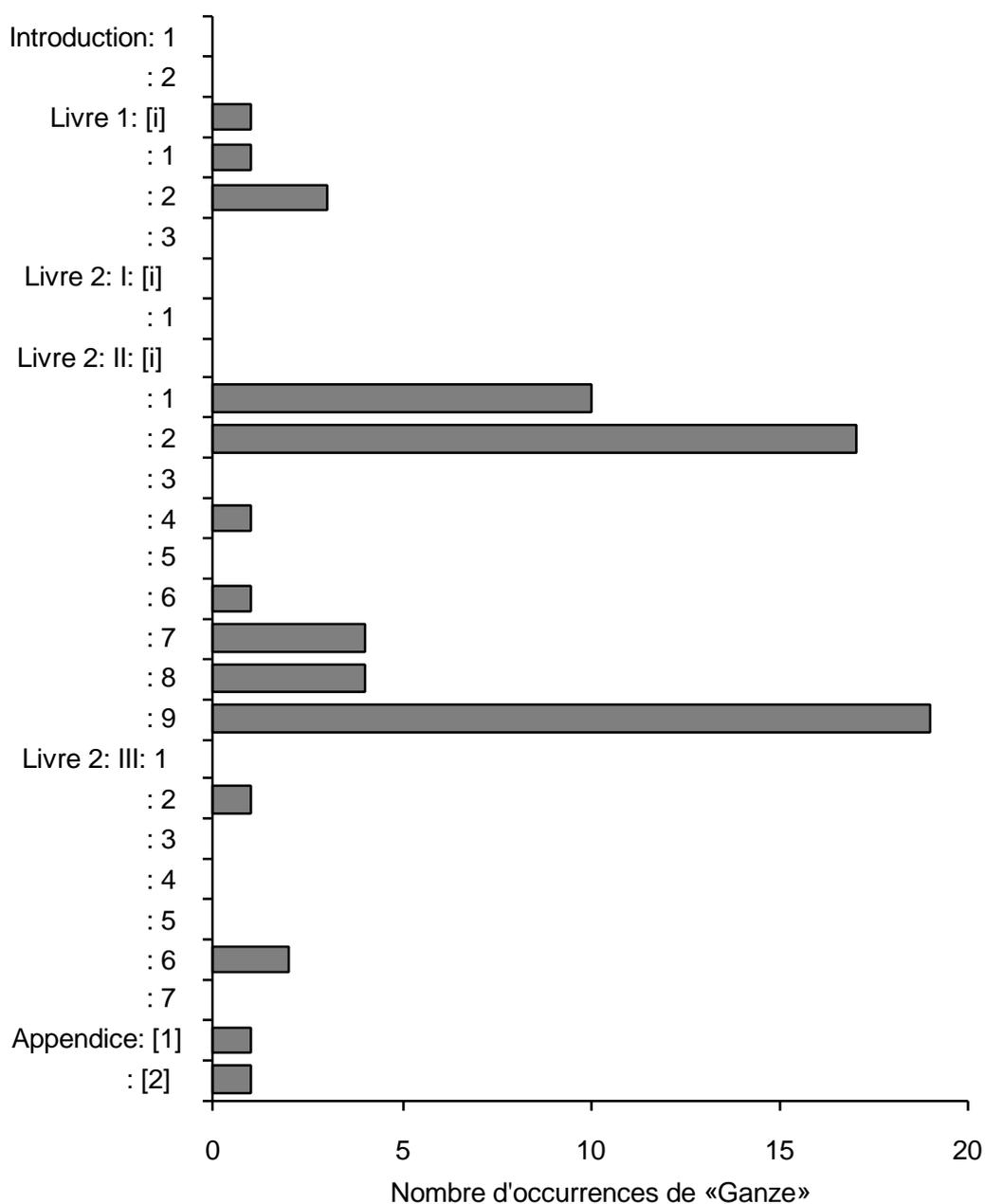
En isolant la notion-pôle de *Ganze*, on obtient:



La Dialectique transcendantale, qui représente à elle seule environ  $3/7$  du texte de la Critique, contient plus de trois cents occurrences, soit environ 3 fois plus que dans l'ensemble des autres divisions. En raffinant notre grille, afin de voir dans quelles parties de la Dialectique on retrouve les plus fortes concentrations, on obtient:



Et si on isole encore une fois la notion de *Ganze*, on obtient alors comme résultat:



Les sections traitant des antinomies de la raison pure (en particulier les antinomies mathématiques), de l'usage empirique des principes régulateurs, de l'idéal transcendantal, de l'usage régulateur des idées et du but final de la dialectique de la raison représentent donc des lieux particulièrement riches. Il nous faudra en conséquence porter une attention spéciale aux concepts en

jeu dans ces différents passages. Cela ne veut pas dire pour autant que les sections ou divisions affichant une faible concentration, comme dans le cas de l'Esthétique transcendantale, doivent être écartées. Le travail terminologique n'avait pour objectif que de mettre en relief les passages particulièrement denses par rapport au réseau de concepts gravitant autour de *Ganze*. En vertu de leur richesse, ces passages, comme nous le verrons, contiennent des éléments qui nous permettront de mieux caractériser la relation holiste dans le contexte de l'épistémologie kantienne. Quant aux autres passages, nous ne pouvons tout simplement rien anticiper quant à leur contenu et nous devons tout de même les examiner avec attention afin de vérifier si effectivement ils contiennent des recours à la relation holiste, en dépit du fait qu'ils ne contiennent que peu (ou pas du tout) de termes-clés.

## §10 Les termes et les concepts

La question qui vient naturellement à l'esprit est la suivante: est-ce que le texte de la *Critique de la raison pure* reflète explicitement la distinction entre la notion de tout et la notion d'ensemble, comme nous l'avons établie dans notre cadre conceptuel? En reprenant notre liste de termes-clés, nous pourrions la diviser en deux groupes «naturels», dont l'un contiendrait des termes davantage assimilables à la notion de tout, et l'autre, des termes davantage assimilables à la notion d'ensemble. Ces deux groupes pourraient être:

Groupe 1 (tout)	Groupe 2 (ensemble)
-----------------	---------------------

All	Aggregat
Allheit	Compositum
Einheit, systematische	Inbegriff
Ganze	Menge
Totalität	Zusammengesetzte
Totum	

Toutefois, l'usage terminologique de Kant n'autorise pas une telle distinction entre deux groupes d'expressions. Prenons par exemple la notion de *Ganze*. En distinguant trois catégories sémantiques *A* à *C* selon qu'un concept peut être assimilé respectivement à une représentation d'un tout, une représentation d'un tout ou d'un ensemble, ou une représentation d'un ensemble, on peut classer approximativement les occurrences du terme *Ganze* de la manière suivante: 78% dans la catégorie *A*, 20% dans la catégorie *B* et 2% dans la catégorie *C*. Un autre exemple: les notions de *Allheit* et de *Totalität*. Dans le contexte d'une caractérisation de la catégorie de totalité, Kant écrit: «la *totalité* [Allheit (Totalität)] n'est pas autre chose que la pluralité considérée comme unité»<sup>101</sup>. S'agit-il d'une notion désignant un tout ou un ensemble? Il n'est pas possible de trancher, puisque cette caractérisation s'applique aux deux notions. L'expression *unité d'une totalité* caractérisant les notions de *Allheit* et de *Totalität* n'est donc pas suffisante à elle seule pour distinguer l'ensemble du tout. Il faut encore savoir si cette unité est réductible ou non à la pluralité qu'elle sursume et si elle fonde la possibilité d'une multiplicité. Ce qui revient à demander si la relation en question satisfait les conditions (C1) et (C2). Il n'est pas non plus possible de déterminer avec précision de quelle notion il s'agit dans cet autre passage:

---

<sup>101</sup> B111, Ak III 96.

«un petit nombre de principes, supposés par les géomètres, sont, il est vrai, réellement analytiques, et reposent sur le principe de contradiction; mais ils ne servent aussi, comme propositions identiques, qu'à l'enchaînement dans la méthode, et nullement de principes, par exemple  $a = a$ , le tout [Ganze] est égal à lui-même, ou  $(a + b) > a$ , c'est-à-dire que le tout [Ganze] est plus grand que sa partie»<sup>102</sup>.

Dans ce passage, ce qui est dit du *Ganze*, à savoir qu'il est plus grand que sa partie, est encore là applicable aux deux notions de tout et d'ensemble. Que doit-on conclure de tout cela? D'abord, que notre grille d'analyse est *trop fine* par rapport à l'*usage terminologique* de Kant, qui laisse place en plusieurs endroits aux deux interprétations. Il faut insister sur le fait que c'est exclusivement l'usage terminologique qui est en cause ici. Kant n'a pas fixé *terminologiquement* la distinction entre un tout et un ensemble. Par contre, cette distinction existe *conceptuellement*. En effet, lorsque Kant écrit entre autres que «on ne devrait pas appeler l'espace un composé [Compositum], mais un tout [Totum]»<sup>103</sup>, ou encore que «le tout [Ganze] est donc un système articulé (*articulatio*) et non pas seulement un amas (*coacervatio*)»<sup>104</sup>, il opère véritablement une nette distinction entre deux types de représentation d'unité, assimilable à celle opposant tout et ensemble, comme nous le verrons dans les parties II et III de notre étude. Cette distinction n'est tout simplement pas reflétée au plan terminologique<sup>105</sup>. Il nous faut ajouter ensuite que les inflexions dans l'usage de Kant ne compromettent en rien le progrès de notre étude, puisqu'il ne s'agit pas pour nous de défendre que Kant ait *explicitement* développé une

---

<sup>102</sup> B16 ss, Ak III 38.

<sup>103</sup> B466, Ak III 304.

<sup>104</sup> B861, Ak III 539.

<sup>105</sup> C. Parsons, familier avec la théorie des ensembles et la méréologie, écrit dans «Arithmetic and the Categories», *Topoi* 3 (1984): «Kant does not distinguish very clearly between the whole/part and the set/element relation. [...] there is some basis, even though not clearly articulated, for Kant to make such distinction» (112).

épistémologie holiste, ou encore qu'il était en possession d'une telle théorie, mais uniquement de montrer qu'il a effectivement *fait usage* de la relation holiste dans l'établissement des résultats épistémologiques majeurs de la *Critique de la raison pure*.

## Chapitre 4

### L'Esthétique transcendantale

Dans les trois chapitres suivants, nous procéderons à la confirmation parallèle des hypothèses (H1) et (H2). Notre démonstration portera sur la Théorie des éléments, étant donné que dans la Théorie de la méthode Kant fournit davantage des éclaircissements que des résultats épistémologiques, du moins relativement à notre angle d'analyse<sup>106</sup>. Afin de procéder à la confirmation des hypothèses, nous devons dans le cas de l'Esthétique, de l'Analytique et de la Dialectique, repérer une *relation-candidate*, que nous mettrons à l'épreuve face aux deux conditions caractéristiques de la relation holiste. Au terme de ce travail, nous aurons donc isolé une relation holiste dans les trois grandes divisions mentionnées et mis en relief les résultats épistémologiques majeurs qu'elle permet de justifier.

#### §11 Les deux expositions métaphysiques

Comme on l'a vu dans les résultats de l'analyse terminologique du §12, l'Esthétique transcendantale est pauvre en termes-clés. Parmi les 11

---

<sup>106</sup> Certaines notions importantes de la Théorie de la méthode, comme celles de système et d'unité systématique, feront par ailleurs l'objet d'une analyse dans notre §24.

termes-clés sélectionnés, seul celui de *Menge*, apparaît à deux occasions<sup>107</sup>. Pourtant, il y a effectivement une relation holiste à l'œuvre dans les développements de l'Esthétique et cette relation entre en jeu dans les deux expositions métaphysiques.

a) l'exposition métaphysique de l'espace

Il nous faut d'abord trouver une relation-candidate, c'est-à-dire une relation articulant une ordre d'unité (représentation de type  $\omega$ ) et un ordre de multiplicité (représentations de type  $\alpha$ ), susceptible de satisfaire les deux contraintes de la relation holiste. Dans le cas de l'exposition métaphysique de l'espace, la relation-candidate est *la relation entre l'unité de la représentation de l'espace et la multiplicité des représentations des différentes positions spatiales*.

Vérifions que la relation-candidate possède bien les propriétés de la relation holiste. Kant écrit: «l'espace est représenté comme une grandeur infinie donnée [eine unendliche gegebene Größe]»<sup>108</sup>. Cette notion de grandeur infinie renvoie directement à la cardinalité d'un ensemble infini. Un indice nous est donné par la marque du singulier, à savoir que l'infini est représenté comme *une* grandeur. L'infini est ainsi conçu comme actuel, complètement réalisé<sup>109</sup>. Cela n'entraîne pas pour autant un corrélat au plan

---

<sup>107</sup> Ak III 053:23, 053:26.

<sup>108</sup> B39, Ak III 52.

<sup>109</sup> Concernant la problématique de l'infini chez Kant, voir: A. Bachta, «Le kantisme de la théorie cantorienne de l'infini», *Archives de philosophie* 54 (1991): 269-279; C. P. Bigger, «Kant on Time and the Infinite, Potential and Actual», *Southwestern Journal of Philosophy* 6 (1975): 95-103; U. Majer, «Das Unendliche - eine blosse Idee?», *Revue internationale de philosophie* 47 (1993): 319-341; A. W. Moore, «Aspects of the Infinite in Kant», *Mind* 97 (1988): 205-223; C. Parsons, «Infinity and Kant's Conception of the "Possibility of Experience"», *The Philosophical Review* 73 (1964): 182-197.

ontologique. On doit demeurer dans l'ordre de la représentation. L'actualité dont il s'agit n'est pas celle d'une substance au sens aristotélicien, mais plutôt celle de la réalisation achevée d'un processus défini. Le processus en question se ramène à une *instanciation* infiniment réitérable. On peut dire encore que le rapport entre l'intuition pure de l'espace et les différentes intuitions empiriques des positions spatiales constitue un rapport *type-token*. Chaque position spatiale particulière (*token*) instancie une position spatiale possible (*type*). Ainsi en est-il de «le crayon est à gauche du livre» (*token*) par rapport à «\_\_est à gauche de\_\_» (*type*). Le propre de la représentation de l'espace en tant qu'un seul et même espace vient de ce que l'infinité des positions spatiales possibles est envisagée *comme si* elle était effectivement instanciée. C'est précisément ici que l'on rejoint le sens de l'adjectif *gegeben* dans l'expression *eine unendliche gegebene Größe*. L'espace, en tant qu'un, n'est pas donné au sens où le divers sensible est dit donné dans l'intuition empirique, mais au sens où cet espace est en quelque sorte singulier et déjà réalisé<sup>110</sup>. À proprement parler, il n'est jamais réalisé, d'un point de vue ontologique, mais seulement *envisagé* comme tel. L'unité de la

---

<sup>110</sup> L'espace, comme le temps, n'est pas donné à la manière d'un *objet*. Kant écrit: «la simple forme de l'intuition, sans substance, n'est pas en soi un objet, mais sa condition simplement formelle (comme phénomène), comme l'espace pur et le temps pur, qui sont sans doute quelque chose, comme formes de l'intuition, mais qui ne sont pas eux-mêmes des objets de l'intuition (*ens imaginarium*)» (B347). La confusion entourant l'usage du terme d'objet dans le texte de la première Critique est parfois très problématique (S. Palmquist, *Kant's System of Perspectives: an Architectonic Interpretation of the Critical Philosophy* (Lanham: University Press of America, 1993):161-193). Quant à nous, notre emploi du terme se limitera à désigner le résultat de l'application des catégories au divers phénoménal, en accord avec B137: «l'objet est ce dont le concept réunit le divers d'une intuition donnée». Ce qui se manifeste aux sens, nous le désignerons par phénomène ou objet indéterminé, en accord avec B34: «l'objet indéterminé [der unbestimmte Gegenstand] d'une intuition empirique s'appelle *phénomène*».

représentation de l'espace repose sur cette façon de concevoir l'infinité des positions spatiales comme actuellement donnée. Dans cette perspective, la simple nomenclature des différentes positions spatiales, processus fini, ne saurait suffire à caractériser complètement la représentation d'un espace unique et infini. La représentation de l'espace est véritablement la représentation d'un tout de type (S3) à l'intérieur de laquelle la relation d'instanciation est en *usage*, conférant par là une forme d'unité transcendant la multiplicité des représentations spatiales particulières. La contrainte (C1) du cadre holiste se trouve ici satisfaite.

Quant à la contrainte (C2), elle peut aussi être satisfaite directement.

Le deuxième point de l'exposition métaphysique stipule:

«L'espace est une représentation nécessaire, *a priori*, qui sert de fondement à toutes les intuitions externes. On ne peut jamais se représenter qu'il n'y ait point d'espace, quoiqu'on puisse bien penser qu'il ne s'y trouve pas d'objets. Il est donc considéré comme la condition de possibilité des phénomènes, et non pas comme une détermination qui en dépende, et il est une représentation *a priori*, servant nécessairement de fondement aux phénomènes externes»<sup>111</sup>.

La représentation de l'espace «sert de fondement» (*zum Grunde liegt*)<sup>112</sup> à la possibilité des représentations des diverses positions spatiales<sup>113</sup>. L'apriorité de cette représentation par rapport à ses représentations subordonnées indique qu'il s'agit bien de la dépendance holiste exprimée par la proposition primitive (P2). Kant précise encore l'interprétation qu'il fait de cette relation:

«En effet, d'abord on ne peut se représenter qu'un unique espace; et, quand on parle de plusieurs espaces, on n'entend par là que les parties d'un seul et même unique espace. Ces parties ne sauraient non plus être antérieures à cet espace unique qui comprend tout comme si elles en étaient les éléments (et qu'à partir d'elles puisse se faire son assemblage

---

<sup>111</sup> B38 ss, Ak III 52 ss.

<sup>112</sup> Ak III 52.

<sup>113</sup> B39, Ak III 53.

[Zusammensetzung]); elles ne peuvent, au contraire, être pensées qu'*en lui*»<sup>114</sup>.

Ce type de représentation a ceci de particulier que le multiple est pensé *dans* l'un, et non *sous* l'un, comme dans le cas d'un concept<sup>115</sup>. Et puisque les parties ne peuvent être pensées qu'en lui, le tout doit d'abord être donné d'une manière ou d'une autre. Ainsi, dire que le tout agit comme fondement à l'égard des parties et que les parties ne peuvent être pensées que dans le tout, c'est dire la proposition (P2), et par là même, cela remplit la condition (C2).

#### b) l'exposition métaphysique du temps

Les développements à l'égard du temps suivent la même présentation que ceux à l'égard de l'espace, ce qui nous facilite grandement la tâche. Dans le contexte de l'exposition métaphysique du temps, la relation-candidate est *la relation entre l'unité de la représentation du temps et la multiplicité des représentations des différentes positions temporelles*.

On peut lire dans le point 5: «il faut donc que la représentation origininaire du temps soit donnée comme illimitée [uneingeschränkt]»<sup>116</sup>. Encore ici, la représentation unitaire renvoie à un infini. Cet infini des différentes positions temporelles est pensé comme actuel, non dans l'ordre ontologique mais exclusivement dans l'ordre épistémologique. Cette représentation se *donne* (ou est donnée) à la manière d'une infinité virtuellement réalisée. La totalité des rapports temporels considérés comme tous actualisés constitue *le temps*. L'épithète *gegeben* conserve ici le même

---

<sup>114</sup> B39, Ak III 53.

<sup>115</sup> B40, Ak III 53.

<sup>116</sup> B48, Ak III 58.

sens que celui dans la caractérisation de l'espace<sup>117</sup>. Ainsi, comme dans le cas de la représentation de l'espace, la représentation du temps, puisqu'elle est un tout, contient davantage que les seules positions temporelles; elle contient en plus la réalisation de leur infinité. La représentation du temps satisfait donc la condition (C1).

Le temps est aussi conçu comme fondement: «le temps est une représentation nécessaire qui sert de fondement [zum Grunde liegt] à toutes les intuitions»<sup>118</sup>. Il possède toutefois cette particularité de fonder non seulement la possibilité des représentations temporelles mais plus généralement la possibilité de toute représentation sensible. Le temps est ainsi plus englobant, plus totalisant, que l'espace, dans la mesure où chaque position spatiale est nécessairement connotée temporellement alors que toute position temporelle n'est pas nécessairement connotée spatialement. On retrouve donc la même nécessité de penser les différentes positions temporelles à l'*intérieur* de cette représentation totale et une du temps<sup>119</sup>. Kant ajoute: «des temps différents ne sont que des parties du même temps»<sup>120</sup>. Le rapport de dépendance entre la représentation d'unité (ordre  $\omega$ ) et la multiplicité des représentations qui en découle (ordre  $\alpha$ ) est ici encore clairement exprimé. Cela satisfait la contrainte (C2).

La relation-candidate présente dans les deux expositions métaphysiques s'avère donc être une relation holiste, au sens où nous l'avons définie, ce qui confirme notre hypothèse (H1). D'un point de vue historique, la reconnaissance du rapport holiste entre la représentation de

---

<sup>117</sup> Ak III 58: «die Zeit ist also *a priori* gegeben».

<sup>118</sup> B46, Ak III 57.

<sup>119</sup> B46 (Ak III 57): «en lui seulement toute réalité des phénomènes est possible».

<sup>120</sup> B47, Ak III 58.

l'espace et la représentation du temps, et les différentes représentations des positions spatiales et temporelles remonte à Jacobi. Dans une de ses lettres à Mendelssohn, explicitant la doctrine de Spinoza, Jacobi est confronté au problème de la qualification du rapport entre la substance infinie et les substances finies. Il écrit:

«VI Le fini est donc dans l'infini, de telle manière que l'ensemble [Inbegriff] de toutes les choses finies, comme il contient en soi également à chaque moment toute l'éternité du passé et du futur, fait un avec la chose infinie elle-même.

VII Cet ensemble n'est pas un absurde assemblage de choses finies formant un infini, mais plutôt un tout [Ganze], au sens le plus fort, dont les parties ne peuvent être pensées que dans et après lui»<sup>121</sup>.

Le paragraphe VII comporte une note dans laquelle Jacobi établit un parallèle entre son propos et deux passages de l'Esthétique transcendantale, dans lesquels Kant souligne l'apriorité de la représentation de l'espace et du temps par rapport aux multiples représentations spatio-temporelles<sup>122</sup>. Ainsi,

---

<sup>121</sup> Notre traduction de: «VI Das Endliche ist also in dem Unendlichen, so daß der Inbegriff aller endlichen Dinge, wie er in jedem Momente die ganze Ewigkeit, Verganges und Zukünftiges, auf gleiche Weise in sich faßt, mit dem unendlichen Dinge selbst, eins und dasselbe ist. VII Dieser Inbegriff ist keine ungerime Zusammensetzung endlicher Dinge, die ein Unendliches ausmachen; sondern, der strengsten Bedeutung nach, ein Ganzes, dessen Theile nur in und nach ihm gedacht werden können» (F. H. Jacobi, *Werke*, vol. 4 (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968): 175-176; H. Scholz (éd.), *Die Hauptschriften zum Pantheismusstreit zwischen Jacobi und Mendelssohn* (Berlin: Reuther & Reichard, 1916): 145-146); F. H. Jacobi, *Œuvres philosophiques*, trad. J.-J. Anstett (Paris: Aubier, 1946).

<sup>122</sup> Les passages de l'Esthétique en question sont: concernant l'espace, Ak III 053:17-14 (B39), et concernant le temps, Ak III 058:23-30 (B47-48); dans la première édition des lettres, Jacobi introduit le parallèle ainsi: «folgende Stellen von *Kant* die ganz im Geiste des Spinoza sind, mögen zur Erläuterung dienen», et dans la seconde, il utilise une formule en apparence moins compromettante pour la philosophie kantienne: «folgende Stellen von *Kant* mögen dazu dienen, diesen Begriff faßlicher zu machen. Daß die Kantische Philosophie dadurch des Spinozismus nicht beschuldigt werde, braucht man keinem Verständigen zu sagen» (*Die Hauptschriften zum Pantheismusstreit zwischen Jacobi und Mendelssohn*, 146).

les représentations de la totalité de l'espace et de la totalité du temps dans l'Esthétique transcendantale permettent-elles, selon Jacobi, de comprendre la représentation d'un infini à la manière d'un tout, comme le stipule le paragraphe VII. La confirmation de notre hypothèse (H1) montre comment Jacobi était tout à fait justifié dans le recours à ce parallèle, puisque le rapport de fondement (condition (C2)) entre la substance infinie et les substances finies, à savoir que la représentation des parties n'est possible que grâce à la représentation préalable d'un tout, est de la même teneur que celui entre l'espace et les positions spatiales, le temps et les positions temporelles. Tout en marquant la pertinence du rapprochement opéré par Jacobi, H. Vaihinger va plus loin en soulignant entre autres la possibilité d'un parallèle avec l'idéal transcendantal<sup>123</sup>. En dépit du fait que Kant se soit défendu d'une telle affinité avec le spinozisme<sup>124</sup>, les remarques de Jacobi et de Vaihinger convergent toutes vers le même point: il y a dans la *Critique de la raison pure* un type de représentation d'unité (type  $\omega$ ) qui fonde la possibilité d'une multiplicité de représentations d'un autre type (type  $\alpha$ ) et sans laquelle ces dernières ne peuvent être pensées (C2). Ce rapprochement entre Kant et le spinozisme ne suffit évidemment pas à qualifier la philosophie kantienne de panthéiste<sup>125</sup>. Quoi qu'il en soit, l'important dans le cadre de notre étude est de souligner la pertinence et la justesse de ces

---

<sup>123</sup> H. Vaihinger, *Kommentar zur Kants Kritik der reinen Vernunft*, 2e éd., vol. 2 (Aalen: Scientia, c1922, 1970): 220; il s'agit là d'une remarque judicieuse de Vaihinger, qui trouvera, croyons-nous, un appui dans notre analyse de l'idéal transcendantal (§19).

<sup>124</sup> Dans une note de l'essai *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée*, Kant écrit: «on conçoit à peine comment ces mêmes savants [Jacobi et Mendelssohn] ont pu trouver dans la Critique de la raison pure un concours au spinozisme» (Pléiade II 541, Ak VIII 143); voir aussi le commentaire de A. Philonenko: E. Kant, *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée*, trad. A. Philonenko, 2e éd. (Paris: Vrin, 1967): 25-26.

<sup>125</sup> Au sujet de l'implication de Kant dans le *Pantheismusstreit*, voir l'ouvrage très éclairant de: J.-M. Vaysse, *Totalité et subjectivité* (Paris: Vrin, 1994): 17-63.

rapprochements, qui, dans le cas de Jacobi, se situent seulement quatre années (1785) après la première édition de la *Critique de la raison pure*<sup>126</sup>.

## §12 L'idéalité des formes *a priori* de la sensibilité

Il reste maintenant à montrer que la relation holiste assume une fonction épistémologique importante dans l'établissement des résultats de l'Esthétique transcendantale. Le résultat majeur de l'Esthétique, on le retrouve dans la découverte de cette propriété remarquable dont témoignent les formes *a priori* de la sensibilité: l'idéalité transcendantale. Le caractère idéal de ces représentations *a priori* nous informe sur le statut épistémologique de ce qu'elles désignent, à savoir que la forme d'intégralité qu'elles représentent dans l'ordre épistémologique n'a aucun corrélat dans l'ordre ontologique. Comment la relation holiste intervient-elle dans la production de ce résultat? Reprenons le texte de Kant au sujet de l'espace:

«nous affirmons donc la *réalité empirique* de l'espace (par rapport à toute expérience externe possible), bien que nous en affirmons l'*idéalité transcendantale*, c'est-à-dire qu'il n'est rien, dès que nous laissons de côté la condition de la possibilité de toute expérience, et que nous l'acceptons comme quelque chose qui sert de fondement aux choses en soi»<sup>127</sup>.

Et à propos du temps:

«en cela consiste donc l'*idéalité transcendantale* du temps, d'après laquelle, si l'on fait abstraction des conditions subjectives de l'intuition sensible, il n'est plus rien, et ne peut être attribué aux objets en eux-

---

<sup>126</sup> Parmi les philosophes contemporains, on retrouve Louis Lavelle (1883-1951) qui a également éclairé ses concepts d'être-tout et d'individu-univers à l'aide d'un parallèle avec les totalités de l'espace et du temps dans l'Esthétique transcendantale (*De l'Être*, nouvelle éd. (Paris: Aubier Montaigne, 1947): 108 ss).

<sup>127</sup> B44, Ak III 56; le *Nichts* en question est un *ens imaginarium* (B347, AK III 232).

mêmes (indépendamment de leur rapport avec notre intuition), soit à titre de substance, soit à titre d'accident»<sup>128</sup>.

Tout d'abord soulignons que les formes *a priori* de la sensibilité permettent de rendre compte de deux données initiales: la possibilité d'une *application infinie* des rapports dans l'espace et dans le temps, et l'*unité* de la représentation de l'espace et de la représentation du temps. Le fait que par exemple un rapport spatial défini soit susceptible d'une infinité d'applications indique que, dans l'ordre de la représentation, il doit déjà être donné pour que soit possible toute application ou instanciation. En généralisant sur ses rapports, on parvient à poser la nécessité d'une représentation *a priori* contenant tous les rapports spatiaux possibles et fondant la possibilité de chacun d'eux<sup>129</sup>. Cela correspond à la condition (C2) du cadre holiste. Cependant, cette représentation ultime pourrait ne comporter aucune unité propre, si bien qu'il y aurait autant d'*espaces* qu'il y a d'applications des rapports spatiaux. L'unité de la représentation de l'espace vient précisément de ce que l'infinité des rapports possibles est représentée comme instanciée (ou actualisée), ce qui confère à la représentation ultime un complément irréductible à l'ensemble des rapports généralisés (ou possibles). Cela correspond à la condition (C1) du cadre holiste. Ainsi, d'un côté l'on a une infinité de représentations finies (type  $\alpha$ ), et d'un autre une représentation de cette infinité (type  $\omega$ ). L'affirmation de l'idéalité transcendantale correspond précisément à l'attribution de l'un de

---

<sup>128</sup> B52, Ak III 61.

<sup>129</sup> La généralisation de l'argument transcendantal porte sur l'élément formel de l'intuition et non l'élément matériel. À cet égard, l'objection relevée par F.-X Chenet témoigne d'une confusion entre les ordres: «on peut se demander si, à ce compte, toutes les représentations ne devraient pas être mises au nombre des représentations *a priori*. Pour pouvoir identifier une pomme comme pomme, n'en dois-je pas avoir déjà le concept?» (*L'assise de l'ontologie critique: l'Esthétique transcendantale* (Lille: Presses universitaires de Lille, 1994): 124).

ces deux statuts à une représentation donnée. La relation holiste permet de comprendre et de justifier une telle dichotomie. Parce que cette relation articule deux ordres distincts (un ordre  $\omega$  et un ordre  $\alpha$ ), elle commande la différenciation de deux statuts épistémologiques de représentation, irréductibles l'un à l'autre. Sitôt que l'on établit une relation holiste entre deux ordres de représentations, on signifie que la représentation responsable de l'unité possède un statut épistémologique différent des représentations entrant dans cette unité. Aussi, affirmer que la représentation de l'espace est idéale, c'est affirmer qu'elle possède, en tant que représentation, un statut épistémologique différent des multiples représentations de positions spatiales qu'elle contient. Cette différence de statut, qui ne recevra toute son intelligibilité que dans les développements de la Dialectique transcendantale, repose sur la possibilité d'un rapport à un objet. Bien que toutes les représentations que rendent possibles les formes pures de l'espace et du temps soient *a priori* objectives, les représentations de l'espace et du temps comme telles n'ont pas d'objet. On voit bien dès lors comment le recours à une relation holiste entre l'unité d'une représentation et la multiplicité des représentations subordonnées permet l'établissement de l'idéalité transcendantale de l'espace et du temps<sup>130</sup>. Ce statut épistémologique

---

<sup>130</sup> Le rapport entre la démonstration de l'idéalité transcendantale et la relation holiste est à ce point intime que l'incompréhension de la dernière peut conduire à l'incompréhension de la première. Le cas de H. W. Cassirer est singulièrement instructif: «Kant's discourse upon space and time shows one most perplexing feature, namely, that it is almost impossible to be sure what sort of reality they are supposed to have. It is evident enough that he does not believe them to have the reality of actual things. For his main aim in the Transcendental Aesthetic is to show that they must on no account be conceived of as self-subsistent entities. But if there can be no doubt that Kant is convinced of the truth of this, it becomes exceedingly difficult to assign any very clear meaning to certain statements he makes about space and time. For example, what is to be the purport of the various observations he makes about space as a whole

particulier des représentations de l'espace et du temps s'exprime dans les deux conditions caractérisant la relation holiste, comme nous l'avons vu précédemment. Nul doute que ce résultat joue un rôle fondamental dans l'épistémologie de la première Critique, puisqu'il fixe définitivement le domaine d'application de toute connaissance objective (*a priori* ou *a posteriori*). Voilà qui suffit à confirmer l'hypothèse (H2).

Deux corollaires méritent encore d'être mentionnés, car ils ouvrent une perspective sur ce qui caractérise le holisme kantien. Nous ne faisons que les souligner au passage, puisqu'ils feront l'objet de développements ultérieurs. Le premier corollaire suit des points 1 des deux expositions métaphysiques: «l'espace n'est pas un concept empirique, qui ait été tiré d'expériences externes»<sup>131</sup>, et «le temps n'est pas un concept empirique, qui ait été tiré de quelque expérience»<sup>132</sup>. En dépit du fait qu'elles soient ordonnées à l'ordre empirique, les représentations du tout de l'espace et du tout du temps ne proviennent pas de l'ordre empirique, ce que signifie leur idéalité. La question que nous voulons soulever est la suivante: s'agit-il là d'une propriété nécessaire pour toute représentation d'une totalité? En d'autres termes, est-ce que toute représentation d'ordre  $\omega$  doit être d'origine non empirique (*a priori*)? Cette question permet d'envisager la possibilité de dissocier l'ordre  $\omega$  et l'ordre transcendantal. L'importance épistémologique de cette question repose essentiellement sur les conséquences d'une réponse

---

and time as a whole?» (*Kant's First Critique* (London: G. Allen & Unwin, 1954): 34); A. J. Dietrich, au contraire, a bien vu le rapport: «Jedenfalls liegt in dem ursprünglichen Totumcharakter von Raum und Zeit für Kant der eigentliche Beweisgrund ihrer Idealität» (A. J. Dietrich, *Kants Begriff des Ganzen in seiner Raum-Zeitlehre und das Verhältnis zu Leibniz* (Hildesheim: G. Olms, c1916, 1975): 47).

<sup>131</sup> B38, Ak III 52.

<sup>132</sup> B46, Ak III 57; aussi B262, Ak III 184; B347, Ak III 232.

affirmative, qui aurait pour effet de produire une contrainte très forte sur notre capacité de représentation du monde. Quoi qu'il en soit, à cette étape-ci de notre étude nous devons laisser la question ouverte. Seuls les outils conceptuels fournis par Kant dans la Dialectique transcendantale nous permettront d'apporter une réponse qui, elle, à son tour, permettra de mettre en lumière un point capital du holisme épistémologique kantien.

Le second corollaire a trait à *la manière* dont les parties sont distinguées à l'intérieur d'un tout. Kant écrit à propos de l'espace:

«il est essentiellement un: le divers en lui, et par conséquent le concept universel d'espaces en général, ne reposent que sur des limitations [Einschränkungen]»<sup>133</sup>.

Au sujet du temps:

«l'infinité du temps ne signifie rien de plus, sinon que toute grandeur déterminée du temps n'est possible que par des limitations [Einschränkungen] d'un temps unique qui lui sert de fondement»<sup>134</sup>.

Le concept de *limitation* définit le processus de détermination d'une partie. Nous verrons plus loin que cette limitation doit être comprise comme une négation<sup>135</sup>. Il est intéressant de constater que cette négation ne semble s'appliquer qu'à l'intérieur d'une représentation d'un tout. Les parties *émergent* du tout en vertu d'une fonction qui a pour domaine le tout lui-même. Cela suggère que la négation ne pourrait s'appliquer à un tout quelconque qu'à la condition d'en faire une partie d'un tout plus englobant, un peu comme si la négation ne pouvait être que relative et jamais absolue. Notons que ce processus de limitation-négation a déjà été mis de l'avant par Kant et nous l'avons recensé dans certains opuscules précritiques<sup>136</sup>.

---

<sup>133</sup> B39, Ak III 53.

<sup>134</sup> B47 ss, Ak III 58.

<sup>135</sup> Voir notre §22.

<sup>136</sup> §4 et §5.

Soulignons enfin que la confirmation de nos hypothèses entre directement en conflit avec l'interprétation de R. E. Aquila<sup>137</sup>. Considérons d'abord le cas de notre hypothèse (H1) dans le contexte de l'Esthétique transcendantale, à savoir que la représentation de l'espace et la représentation du temps sont des représentations de type  $\omega$ . Aquila écrit:

«[...] I want to begin with the idea that, even if space and time are not really wholes, nevertheless, there is a way in which our awareness of them is always itself a whole of a special kind, namely, a kind whose wholeness cannot be attributed to functions of understanding»<sup>138</sup>.

Bien que nous partagions ses vues quant à la seconde partie de la thèse, à savoir que l'unité holiste soit irréductible à l'unité produite par les fonctions de l'entendement<sup>139</sup>, nous ne pouvons endosser l'affirmation que l'espace et le temps ne sont pas de *véritables* tous. Pour R. E. Aquila, ils ne sont que des *quasi-wholes*, définis par la possibilité d'une extension indéfinie<sup>140</sup>. Le véritable tout (*genuine whole*) est celui de l'*appréhension (apprehension) et de la conscience (awareness) des champs perceptuels*. La notion de tout présentée par l'auteur nous semble prêter flanc à au moins deux critiques. La première concerne la notion de tout elle-même; elle est équivoque. Faute d'avoir isolé la *relation* holiste comme telle, R. E. Aquila s'est trouvé dans l'obligation conceptuelle de trancher entre un tout conçu comme *un*, non extensible, et un tout conçu comme *multiple*, indéfiniment extensible.

---

<sup>137</sup> R. E. Aquila, «The Holistic Character of Kantian Intuition», dans P. Parrini (éd.), *Kant and Contemporary Epistemology* (Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1994): 309-329.

<sup>138</sup> «The Holistic Character of Kantian Intuition», 311.

<sup>139</sup> Ce point fera l'objet du §24.

<sup>140</sup> R. E. Aquila, «The Holistic Character of Kantian Intuition», 310: «[...] the point will be precisely to see the role of Kantian intuition in the constitution of perceptual wholes, and therefore genuine objects, within the bounds (or quasi-bounds) of a perceptual field which is not itself, because it is indefinitely extended, a genuine whole at all»; 311: «[...] space and time are only quasi-wholes».

Résultat: une distinction ambiguë entre une *genuine whole*, où l'un prime, et un *quasi-whole*, où le multiple prime<sup>141</sup>. L'auteur semble présenter cette notion de tout comme primitive. En fait, la notion de tout n'est qu'un des deux termes d'une *relation* particulière qui, elle, est primitive; d'un côté, on a le pôle d'unité, le tout, et de l'autre, le pôle de multiplicité, les parties. Le propre du holisme tient dans l'articulation de ces deux ordres et non exclusivement dans la représentation d'un tout. Ce point est crucial et constitue le point cardinal de notre approche. La seconde critique a trait à l'inadéquation de la grille d'analyse adoptée par R. E. Aquila face aux développements de l'Esthétique transcendantale. Pour autant que nous le comprenions, l'argument de l'auteur établit que le tout de l'appréhension des champs perceptuels présente une certaine *structure* intuitive assimilable à une structure holiste. Cette structure relèverait exclusivement de l'ordre de la sensibilité, et de la partie sensible de l'imagination, et articulerait les données des champs perceptuels en les faisant entrer sous l'unité d'un tout, celui de l'appréhension, qui incluerait non seulement les représentations fournies par les sens externes mais également ce que R. E. Aquila appelle les «feelings», «attitudes» and «mere associations»<sup>142</sup>. Du point de vue de Kant, la sensibilité n'*organise* pas le divers intuitif, même minimalement. Tout le travail d'unification qui se réalise dans le divers intuitif relève du *Ich denke*, par l'intermédiaire de l'imagination. Aussi, nous faut-il dire que la position

---

<sup>141</sup> Parce qu'il refuse la possibilité que l'espace et le temps soient conçus comme de véritables totalités, l'auteur se voit dans l'obligation de réduire la portée du texte même de l'Esthétique transcendantale en alléguant l'insouciance ou l'exagération de Kant: «he [Kant] suggests that the awareness of regions of space and time is made possible only through limitation, or the drawing of boundaries, within the context of *the whole* of space and time. But that might be supposed to be carelessness or exaggeration on Kant's part» («The Holistic Character of Kantian Intuition»: 310)

<sup>142</sup> «The Holistic Character of Kantian Intuition»: 320.

de Aquila évoque une forme de gestaltisme, qui nous semble foncièrement incompatible avec les données de la première Critique<sup>143</sup>.

Par ailleurs, concernant notre hypothèse (H2), si on accepte notre conclusion montrant que la relation holiste sert à établir l'idéalité des formes *a priori* de la sensibilité, alors en supposant que le tout de l'appréhension des champs perceptuels est bel et bien un pôle d'unité holiste, nous devrions pouvoir conclure que cette représentation ultime de l'appréhension des champs perceptuels, comportant des représentations susceptibles d'objectivité tout comme des représentations exclusivement subjectives, doit posséder également l'idéalité. Or, Kant rejette explicitement cette possibilité. Dans le cas des représentations subjectives fournies par les sens externes, il écrit:

«aussi, à parler exactement, n'ont-elles [les représentations subjectives autres que celles de l'espace] aucune idéalité, encore qu'elles aient en commun avec la représentation de l'espace d'appartenir uniquement à la constitution subjective de la sensibilité, par exemple de la vue, de l'ouïe, du toucher, par les sensations des couleurs, des tons et de la chaleur; mais comme ce sont de pures sensations et non des intuitions, elles ne font connaître en elles-mêmes aucun objet, surtout pas *a priori*»<sup>144</sup>.

---

<sup>143</sup> On peut encore se demander en quoi le concept de *whole of apprehension* est différent du concept de *sens commun* chez Aristote, et développé par les médiévaux, et s'il ne l'est pas, pourquoi faut-il l'assimiler à un tout plutôt qu'à un simple ensemble?

<sup>144</sup> B44, Ak III 56; à ce sujet, H. J. Paton écrit dans *Kant's Metaphysic of Experience*, vol. 1 (London and New York: George Allen & Unwin Ltd and The Humanities Press, 1936), 117: «in this respect space as one whole of parts is on a different footing from such a whole as a totality of colours [footnote: «by the totality of colours I mean, not the colour scale, but all the individual colours in the world»]. The totality of colours is also an individual whole, but it is only as a collection or aggregate of individual appearances with a common observed characteristic (colouredness); and it can be known only by completing the series of empirical intuitions of these appearances. Space is a different kind of individual whole, such that knowing it we can say what its parts must be. Hence it is known by pure intuition, not by a series of empirical intuitions».

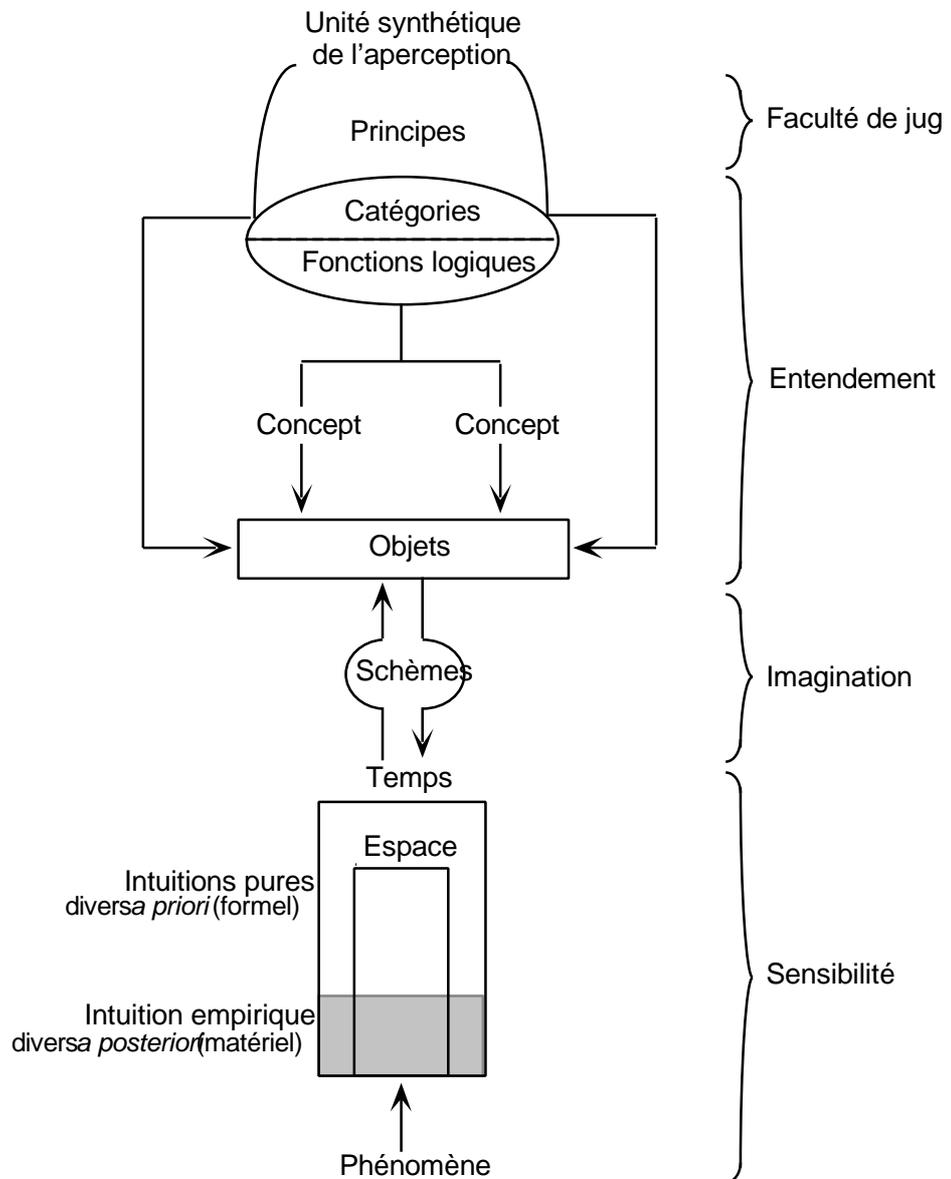
La distance entre notre approche et celle de R. E. Aquila est par conséquent irréductible, en dépit du fait que, dans les deux cas, il s'agit de mettre en valeur le caractère holiste présent dans l'Esthétique transcendantale.

## **Chapitre 5**

### **L'Analytique transcendantale**

#### **§13 Les éléments de l'Analytique transcendantale**

Avant même d'entreprendre l'identification de la relation holiste dans l'Analytique, il convient que nous présentions sommairement l'interprétation que nous faisons des résultats qu'on y retrouve. Nous prendrons comme point d'appui le diagramme suivant, que nous commenterons:



Le premier groupe d'éléments, dans l'ordre de la sensibilité, a pour point de départ le phénomène qui représente ce à quoi les sens ont accès, à savoir la manière dont la sensibilité est affectée. Le temps est plus englobant que l'espace, c'est-à-dire qu'il est possible d'expérimenter une durée sans aucune connotation spatiale. Le point important dans l'Esthétique consiste dans la représentation du temps et de l'espace comme totalités d'un *divers*

*formel* pouvant être réalisé dans un divers matériel, fourni par l'intuition empirique. Le second groupe d'éléments a trait à l'imagination et aux schèmes. Les schèmes ont pour caractéristique d'être homogènes à la fois au temps, qu'ils déterminent, et aux catégories, qu'ils instancient. Dans l'ordre de l'entendement, le troisième groupe d'éléments, la notion d'objet occupe l'avant-plan. L'objet d'un concept est le produit d'une fonction de liaison appliquée au divers de l'intuition. Lorsque ces fonctions s'appliquent au divers conceptuel, elles se déploient dans l'ordre logique, et lorsqu'elles s'appliquent au divers intuitif, elles se déploient dans l'ordre transcendantal. Dans le premier cas, elles produisent l'unité d'une attribution, et dans le second, l'unité d'un objet. Le caractère dynamique de ces fonctions de liaison relève d'une source commune, l'unité originellement synthétique de l'aperception. Enfin, l'application des catégories au divers de l'intuition est conditionnée par la série de règles relevant de la faculté de juger et constituant le quatrième groupe d'éléments, les principes.

Selon notre interprétation, l'Analytique des concepts et l'Analytique des principes ont toutes les deux pour fin ultime l'explicitation du processus de détermination au terme duquel un objet est donné pour un concept. Encore ici, il s'agit pour Kant de surmonter l'obstacle posé par le conflit entre le multiple d'une intuition (l'élément matériel) et l'unité d'un concept (l'élément formel). L'objet est précisément l'unité d'une multiplicité. Son unité n'est jamais intuitionnée comme telle, mais toujours réalisée au sein d'une représentation portant la double marque de l'entendement et de la sensibilité, ce qui est le propre de l'imagination. Le travail épistémologique réalisé par Kant dans l'Analytique témoigne d'un constant souci de réconcilier l'un et le multiple tout en maintenant bien distincts les deux ordres, irrémédiablement disjoints. Le défi consiste non pas à les *fondre* l'un

dans l'autre, ce qui aurait pour conséquence immédiate de mettre en échec toute tentative d'expliquer la possibilité de la connaissance *a priori*, mais plutôt à montrer comment ils *s'articulent* l'un avec l'autre. Ce point d'articulation se trouve dans le concept d'objet lui-même. On pourrait résumer ainsi la question à laquelle l'Analytique apporte une réponse: *comment l'entendement se donne-t-il un objet à connaître?*

#### §14 Les catégories de totalité et de communauté

##### a) la catégorie de totalité

Étant donné notre perspective sur le texte de la première Critique, nous devons prendre position face au débat concernant la *position* de la catégorie de totalité dans la table des catégories de la quantité<sup>145</sup>. Ce débat représente un intérêt particulier pour notre étude puisqu'il oppose deux perspectives attribuant à la notion de totalité des interprétations différentes. Le problème a trait à la symétrie entre l'ordre des fonctions logiques de la quantité et les catégories de la quantité. Y a-t-il ou non une correspondance symétrique entre les éléments des deux nomenclatures sous la rubrique de la quantité? Dans les deux éditions de la *Critique de la raison pure*, on retrouve la présentation suivante:

---

<sup>145</sup> À ce sujet, on consultera les deux articles très informés suivants: M. Frede et L. Krüger, «Über die Zuordnung der Quantitäten des Urteils und der Kategorien der Grösse bei Kant», *Kant-Studien* 61 (1970): 28-49; M. Thompson, «Unity, Plurality, and Totality as Kantian Categories», *The Monist* 72 (1989): 168-189.

Quantité			
Fonctions logiques du jugement <sup>146</sup>		Catégories <sup>147</sup>	
[Allgemein]	Universel	Unité	[Einheit]
[Besondere]	Particulier	Pluralité	[Vielheit]
[Einzelne]	Singulier	Totalité	[Allheit]

Si les fonctions logiques du jugement et les catégories sont dans un rapport symétrique, alors on obtient les couples conceptuels: universel-unité, particulier-pluralité, singulier-totalité. Désignons cette interprétation par *ordre B*<sup>148</sup>. Dans cette interprétation, les couples universel-unité et singulier-totalité apparaissent comme problématiques. En effet, comment comprendre que l'universel soit l'un<sup>149</sup> et le singulier le tout? Ce problème semble trouver une solution dans l'inversion de l'une des deux nomenclatures, ce qui donnerait les couples: universel-totalité, particulier-pluralité et singulier-unité. Nous désignerons cette interprétation par *ordre A*. Le caractère résolvatoire de l'ordre A est à ce point attrayant qu'il a conduit plusieurs commentateurs à affirmer que Kant aurait —par mégarde?— inversé l'ordre des catégories de la quantité<sup>150</sup>. Notre interprétation de la notion de totalité

<sup>146</sup> A70/B95, Ak III 87.

<sup>147</sup> A80/B106, Ak III 93.

<sup>148</sup> Nous suivons les désignations de M. Frede et L. Krüger.

<sup>149</sup> L'intuition de Hegel pourrait bien entendu servir à expliciter ce point, mais ne nous renseignerait en rien sur la manière dont Kant, lui, concevait ce rapport (G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J.-P. Lefebvre (Paris: Aubier, 1991): chapitre 1).

<sup>150</sup> K. Fischer, *A Commentary on Kant's Critick of the Pure Reason*, trad. J. Pentland Mahaffy (Bristol: Thoemmes Press, c1866, 1993): «The Categories are, accordingly, fully determined.\* The form of the singular, particular, and universal judgment gives us the Categories of quantity: *Unity, Plurality, Totality*» (72), et dans la note \*: «Let me add here, that Kant inverts the order of the Categories of quantity, the reversal of either, as regards to the corresponding judgments, appearing somewhat unnatural» (73); J. Watson, *The Philosophy of Kant Explained* (New York: Garland Publishing, c1908, 1976): «(a) In such a judgment as “Man is mortal”, the quantity is said to be

nous conduit à penser qu'il y a un rapport symétrique entre les fonctions logiques et les catégories, et qu'en conséquence l'ordre *B* (textuel) doit être préféré à l'ordre *A*<sup>151</sup>.

---

universal [...]. The category corresponding to this subsumption of all individuals under one conception must be *totality*. [...] (c) In the *singular* judgment, such as "Socrates is a man", we are not dealing with a general or abstract conception, but rather with an individual. [...] Hence the function of thought implied is this form of judgment is *unity*. Taking the categories in the reverse order —probably with a view to his subsequent remark that the third category in each class owes its origin to a union of the second with the first— Kant enumerates the categories of quantity as *unity*, *plurality* and *totality*» (128-129); J. Bennett, *Kant's Analytic* (Cambridge: Cambridge University Press, 1974): «The three quantity-features are those possessed by the judgments that *My dog is stupid*, that *Some dogs are stupid* and that *All dogs are stupid*. In Kant's list the order of the three features is reversed, but this is a slip» (77); H. E. Allison, *Kant's Transcendental Idealism: an Interpretation and Defense* (New Haven: Yale University Press, 1983): «A minor problem is raised by Kant's correlations of the universal judgment with the category of unity and the singular judgment with the category of totality. It seems obvious that these correlations should be reversed» (350, note 33); d'autres commentateurs relèvent la difficulté sans toutefois mettre en question l'exactitude du texte: N. Kemp Smith, *A Commentary to Kant's Critique of Pure Reason*, 2e éd. (New York: Humanities Press, c1923, 1962): «Kant derives the category of unity from the universal, and that of totality (*Allheit*) from the singular. These derivations are extremely artificial. In *Reflexionen*, ii. 563, Kant takes the more natural line of identifying totality with the universal, and unity with the singular. Probably the reasons of Kant's change of view is the necessity of obtaining totality by combining unity with multiplicity. That can only be done if universality is thus equated with unity» (196); T. K. Swing, *Kant's Transcendental Logic* (New Haven: Yale University Press, 1969): «To place the singular judgment as the third judgment gives Kant one more advantage. We have seen that the singular judgment, being unquantified, can be read either as a universal or as a particular judgment. This can reinforce the impression that the singular judgment is the combination of the universal and the particular judgments, just as the concept of totality is the combination of the concepts of unity and plurality. Let me repeat that this is only a conjecture. The only thing about which we can be certain is that Kant derives quantitative categories from quantitative judgments.» (20-21).

<sup>151</sup> Les quelques passages recensés par M. Frede et L. Krüger où l'on retrouve l'ordre *A* ne nous semblent pas suffisants à eux seuls pour justifier une inversion dans le texte de la première Critique. Par exemple: le passage de la *Metaphysikreflexion* 4700 (Ak XVII 679) est clair, mais antérieur à la première Critique: «in einem Urtheil drückt der singuläre satz die einheit [sic], der particulare die Vielheit und der universale die *omnitudinem* aus»; la note en bas de page du §20 des *Prolégomènes* est postérieure,

Nous avancerons deux arguments en faveur de l'ordre *B*. Le premier argument repose sur l'analyse logique de la *proposition singulière*. Le problème posé par la proposition singulière réside dans sa quantité: du point de vue de la quantité, une proposition comme *Socrate est un homme* est-elle particulière ou universelle<sup>152</sup>? Dans les deux cas, on va à l'encontre d'une intuition forte. La première intuition fait que l'on se représente la proposition singulière comme ayant une quantité particulière. La seconde intuition concerne la notion informelle d'inférence valide. On peut illustrer le problème dans le contexte de la logique aristotélicienne à l'aide des deux syllogismes suivants:

<i>Syllogisme 1</i>	<i>Syllogisme 2</i>
Tous les hommes sont mortels.	Socrate a bu la ciguë.
Socrate est un homme.	Socrate était le maître de Platon.
<hr style="width: 50%; margin-left: 0;"/>	<hr style="width: 50%; margin-left: 0;"/>
∴ Socrate est mortel.	∴ Il y a un maître de Platon qui a bu la ciguë.

Notons que les deux syllogismes sont intuitivement valides. Maintenant, regardons ce qui se produit lorsque l'on fait varier l'interprétation de la quantité des propositions singulières. Si l'on quantifie universellement les

---

mais ambiguë car elle peut donner lieu à deux interprétations opposées, comme en témoignent l'interprétation de M. Frede et de L. Krüger favorisant l'ordre *A* et l'interprétation de M. Thompson favorisant l'ordre *B*. Concernant les origines possibles de la nomenclature des fonctions logiques du jugement utilisée par Kant, voir: H. J. de Vleeschauwer, *La déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant*, vol. 1 (Paris: Librairie Ernest Leroux, 1934): 244 ss.

<sup>152</sup>Ce problème a reçu en logique classique (post-frégéenne) un certain nombre de solutions intéressantes, dont l'exposition dépasserait largement le cadre de cette étude. Qu'il nous suffise de mentionner que, loin de faire l'unanimité parmi les logiciens, les théories sur les noms propres, les descriptions définies (quantification définie) et les désignateurs rigides sont de nos jours encore au nombre des polémiques.

singulières, les deux syllogismes sont alors formellement valides<sup>153</sup>. Par contre, en quantifiant particulièrement les singulières, en accord avec l'ordre A, le syllogisme 2 devient invalide<sup>154</sup>. Ce qui est indicatif, c'est qu'intuitivement le syllogisme 2 est valide et que si ce n'était pas le cas la notion de validité serait elle-même grandement compromise<sup>155</sup>. Afin de préserver la validité du syllogisme 2, il faut donc quantifier universellement la proposition singulière, ce qui constitue un contre-argument face à l'interprétation favorisant l'ordre A. En fait, la proposition singulière désigne une classe qui ne contient qu'un objet; son domaine est un *singleton*. Aussi, peut-on dire que la proposition singulière désigne *universellement* l'objet *unique* de son domaine, et cela rejoint exactement le sens de la catégorie de totalité pour Kant. Lorsque l'on quantifie sur Socrate, on réfère à Socrate dans sa *totalité*, c'est-à-dire à l'*unité de la multiplicité* des attributions qui le caractérisent: homme, Grec, mort en ~399, maître de Platon, etc. Nous ne saurions trop insister sur le fait que la proposition singulière porte les marques de l'universel *et* du particulier, et qu'à ce titre, comme le souligne

---

<sup>153</sup> Syllogisme 1: figure 1 (*sub-prae*) mode AAA (*Barbara*); syllogisme 2 (syllogisme dit d'*exposition*): figure 3 (*sub-sub*) mode AAI (*Darapti*). La conclusion dans le syllogisme 2 doit être particulière, sans quoi le petit terme (sujet de la conclusion) recevrait trop d'extension; la nécessité d'une telle analyse est bien explicitée dans la théorie des descriptions définies de Russell, qui rend *l'actuel roi de France est chauve* par  $\mathcal{S} ("x (RFx \_ x=b) \check{Y} (Cb))$ , où le quantificateur universel tombe sous la portée du quantificateur existentiel (A. N. Whitehead et B. Russell, *Principia Mathematica*, 2e éd. (Cambridge: Cambridge University Press, c1927, 1967): \*14; voir aussi B. Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy* (London: Routledge, c1919, 1993): chapitre 16).

<sup>154</sup> En interprétant les prémisses comme deux particulières affirmatives, le syllogisme 2 (figure 3, mode III) ne respecte pas deux des règles garantissant la validité: le moyen terme n'est pas pris universellement au moins une fois, et deux prémisses particulières n'entraînent aucune conclusion.

<sup>155</sup> Cela signifierait l'échec de la substitution des identiques dans les contextes extensionnels.

Kant, elle méritait une *besondere Stelle* dans la table des fonctions logiques du jugement<sup>156</sup>. Cette «place particulière», c'est celle du terme récapitulatif de la triade.

Le second argument s'appuie sur le caractère *qualitatif* du troisième élément de chaque triade de la table des catégories. Kant précise:

«il y a partout un même nombre de catégories de chaque classe, à savoir trois, ce qui demande également réflexion, puisque autrement toute division *a priori* par concepts doit être une dichotomie. À cela s'ajoute encore que la troisième catégorie résulte toujours de la liaison de la seconde classe avec la première»<sup>157</sup>.

Même si Kant n'indique pas explicitement que les triades des fonctions logiques du jugement obéissent à la même règle, on peut cependant affirmer qu'au moins la triade de la quantité y obéit, en vertu de ce qui a été montré précédemment. Le troisième terme *réalise* une liaison entre deux classes distinctes et à cet égard on peut affirmer qu'il procède d'un *saut qualitatif*. Le caractère qualitatif du troisième terme consiste précisément dans cette *liaison (Verbindung)*, qui s'exprime dans une articulation originale de deux ordres distincts<sup>158</sup>. La définition de la totalité puise ici tout son sens en tant que «unité d'une pluralité»<sup>159</sup>. Si le tout est l'unité d'une pluralité, alors il doit être le troisième terme de la triade, car il articule, récapitule, réconcilie, en un mot, sursume les deux autres éléments. Cette liaison entre un ordre d'unité et un ordre de multiplicité a la même teneur que celle réalisée dans la proposition singulière face à l'unité d'un sujet logique défini et la pluralité de ses attributions. Dans cette perspective, la catégorie de totalité ne peut relever que la fonction logique produisant la proposition singulière.

---

<sup>156</sup> B96 ss, Ak III 87 ss.

<sup>157</sup> B110, Ak III 96.

<sup>158</sup> Cela n'est pas sans rappeler la *Aufhebung* hégélienne.

<sup>159</sup> B111, Ak III 96.

Ces remarques sur la correspondance symétrique entre la quantité des fonctions logiques du jugement et les catégories de la quantité permettent d'éclairer le saut qualitatif opéré dans la notion sursumante, sans pour autant nous donner un critère suffisant pour distinguer la notion d'ensemble de la notion de tout. La représentation de l'*unité d'une pluralité* n'implique en elle-même aucun *ordre* au sein de la pluralité, comme nous l'avons déjà vu. Cette représentation constitue le terme d'un processus d'unification du divers, c'est-à-dire d'un divers ne faisant qu'un. Rien n'est dit à propos de la teneur de cette unité, responsable d'un type d'ordre particulier. Par contre, l'examen de la catégorie de communauté nous fournira indirectement une indication supplémentaire sur le type d'ordre imposé par la relation holiste<sup>160</sup>.

#### b) la catégorie de communauté

Kant note que le parallélisme entre la catégorie de communauté (*Gemeinschaft*) et le jugement disjonctif «n'est pas aussi évident que dans les autres»<sup>161</sup>. Du point de vue des fonctions logiques, il est clair que le jugement disjonctif est un composé catégorico-hypothétique. Mais du point

---

<sup>160</sup> Il est particulièrement instructif de constater que Kant envisageait au moins une exception à la possibilité de la représentation de l'unité d'une pluralité: «ainsi le concept d'un *nombre* (qui appartient à la catégorie de la totalité) n'est-il pas toujours possible là où sont les concepts de la multitude et de l'unité (par exemple dans la représentation de l'infini) [...]» (B111, Ak III 96). La distinction entre deux notions de totalité, l'une ostensive l'autre heuristique, autorisait pourtant la représentation d'un nombre infini (totalité heuristique), comme nous le verrons plus loin. Ce que Kant refusait de voir comme une simple extension de sa théorie, Cantor en fera l'objet d'une nouvelle arithmétique, à savoir les cardinaux transfinis. On rejoint par là toute la problématique concernant la légitimité de la représentation d'un infini actuel en mathématiques.

<sup>161</sup> B112, Ak III 96.

de vue des catégories, le composé des relations d'inhérence (substance/accident) et de conséquence (cause/effet) se donne plus difficilement à penser. La propriété distinctive du rapport entre les éléments d'une communauté est la *bilatéralité*. Alors que les deux relations catégoriales d'inhérence et de conséquence sont marquées par une certaine unilatéralité, dans la mesure où chacune d'elles possède un pôle, soit la substance soit la cause, et que l'inversion de la polarité entraînerait une contradiction, la relation communautaire au contraire autorise l'inversion de la polarité et fait en sorte que chaque élément peut occuper tour à tour les deux termes de la relation. On pourrait dire encore que la relation communautaire est commutative, ce qui n'est pas le cas de la relation d'inhérence ou de la relation de conséquence. Quelle est la teneur de ce rapport entre les éléments d'une communauté? Ce rapport exprime une *exclusion mutuelle* des éléments les uns par rapport aux autres. Dans la perspective d'une communauté, les substances sont envisagées dans un rapport de *causalité de détermination* les unes par rapport aux autres<sup>162</sup>, en cela consiste leur action réciproque. Cependant, il ne faut pas voir là le processus transcendantal de détermination de toute chose, celui qui fixe la *matière transcendante* d'une chose<sup>163</sup>, mais plutôt une détermination plus superficielle que l'on doit comprendre comme un simple rapport d'exclusion. Les substances se déterminent les unes les autres au sens où l'affirmation de l'une s'appuie sur l'exclusion (ou la négation) de toutes les autres. Ce que Kant met en lumière avec la catégorie de communauté, c'est exclusivement le *rapport entre les éléments eux-mêmes*, rapport d'exclusion réciproque, et

---

<sup>162</sup> B111 (Ak 96): «la *communauté* est la causalité d'une substance dans la détermination des autres».

<sup>163</sup> B599 ss, Ak III 385 ss.

non le *processus* de détermination d'une chose en général comme tel. Cette distinction est importante car le rapport entre les éléments d'une communauté n'est pas de nature holiste, alors que le processus de détermination d'une chose en général, lui, comporte une relation holiste, comme nous le verrons plus loin<sup>164</sup>.

Le lien entre l'ordre catégorial et l'ordre judiciaire se présente maintenant un peu plus clairement. Les éléments d'une communauté s'excluent de la même manière que les termes d'un jugement disjonctif se disjoignent. De ce point de vue, le rapport de détermination-exclusion s'exprime adéquatement dans la disjonction<sup>165</sup>, c'est-à-dire dans le fait que chaque substance soit *dis-jointe* des autres<sup>166</sup>. Par exemple, soit la proposition disjonctive suivante: *Pierre est à Londres ou à Paris*. On peut mettre en relief l'unité exprimée par le jugement disjonctif à l'aide des deux conclusions possibles d'un syllogisme (disjonctif) ayant pour majeure la proposition disjonctive précédente:

Pierre est à Londres ou à Paris. <u>Pierre est à Londres.</u> $\therefore$ Pierre n'est pas à Paris.	Pierre est à Londres ou à Paris. <u>Pierre n'est pas à Londres.</u> $\therefore$ Pierre est à Paris.
--	--

Dans ces deux syllogismes, la composition du catégorique (relation d'inhérence) et de l'hypothétique (relation de conséquence) devient manifeste. Le développement analytique de la proposition disjonctive donne

---

<sup>164</sup> Ce point fera l'objet de notre §22.

<sup>165</sup> Le fait que dans le *modus Ponendo Tollens*, la disjonction soit interprétée exclusivement et que dans le *modus Tollendo Ponens*, la disjonction soit interprétée inclusivement n'a aucune incidence sur notre analyse.

<sup>166</sup> On dit de deux ensembles qu'ils sont disjoints lorsque leur intersection est égale à l'ensemble vide.

lieu à *deux propositions catégoriques*, qui sont dans un *rapport hypothétique*. Aussi, dire que *Pierre est à Londres ou à Paris*, c'est dire:

*si Pierre est à Londres, alors Pierre n'est pas à Paris*

*et*

*si Pierre n'est pas à Londres, alors Pierre est à Paris.*

Dans la perspective de la communauté, les rapports d'inhérence pourraient être assimilés aux jugements catégoriques, *Pierre est à Londres* et *Pierre est à Paris*, et le rapport de conséquence à la relation d'exclusion mutuelle entre les jugements catégoriques, les deux ne pouvant être vrais simultanément.

Cette analyse de la catégorie de communauté permet d'éclairer deux points relativement à notre étude. D'abord, le terme de *Ganze* dans tout le passage de la troisième remarque<sup>167</sup> est employé au sens d'*ensemble*. La totalité impliquée dans la représentation de la communauté n'est pas plus que la somme de ses parties et elle ne fonde pas non plus la possibilité de ses parties. Ce fait est particulièrement important au plan théorique car si la totalité en question était davantage qu'un simple ensemble, il n'y aura pas de possibilité de *calcul* ou d'*inférence*<sup>168</sup>. La possibilité d'inférence d'un état de choses sur la base d'une affirmation ou d'une négation à l'égard d'un autre état de choses repose essentiellement sur l'identité entre le reste de la communauté, envisagée dans son ensemble, et la conjonction des autres états

---

<sup>167</sup> B111 ss, Ak III 96 ss.

<sup>168</sup> En effet, la notion de validité en logique classique repose essentiellement sur l'extensionnalité de la relation d'implication matérielle, qui, elle-même, est exprimable à l'aide de la relation ensembliste. Puisque, selon notre cadre conceptuel, la relation holiste n'est pas réductible à la relation ensembliste, l'introduction d'un connecteur «holiste» dans la logique du premier ordre aurait pour effet direct de perturber l'extensionnalité du système et de rendre inopérants les outils de calcul usuels.

de choses. Le second point consiste dans la caractérisation fournie par Kant au sujet du type d'unité établie entre les éléments d'une communauté:

«[...] dans tous les jugements disjonctifs, la sphère (l'ensemble de tout ce qui est contenu sous un tel jugement) est représenté comme un tout divisé en parties (les concepts subordonnés), et que, puisque l'une ne peut être contenue dans l'autre, elles sont pensées comme *coordonnées* [coordinat] entre elles, non *subordonnées* [subordinat], si bien qu'elles ne se déterminent pas *dans un seul sens*, comme dans une *série*, mais *réciiproquement*, comme dans un *agrégat* (si un membre de la division est posé, tous les autres sont exclus, et inversement)»<sup>169</sup>.

L'unité des éléments de la communauté est *coordination*. Cette opposition coordination/subordination a déjà été utilisée par Kant pour distinguer deux ordres d'unité, en particulier dans la *Dissertation*<sup>170</sup>. La communauté coordonne ses éléments, si bien que l'affirmation de l'un conduit à la négation des autres. Cette *co-ordination* indique encore qu'aucun d'entre eux, du strict point de vue de la communauté, n'a de privilège par rapport aux autres; en un mot, il n'y a pas d'ordinalité au sein d'une telle représentation. Ainsi, la coordination est le propre d'un ensemble envisagé comme une simple collection d'éléments<sup>171</sup>. Ce n'est pas un hasard si l'on peut exprimer ce rapport de coordination au moyen de la conjonction qui, elle-même, est la relation duale de la disjonction, cette dernière caractérisant à son tour la fonction logique responsable de la catégorie de la communauté. Par conséquent, nous sommes ici en face d'un type d'unité que l'on pourrait qualifier de minimal et, à ce titre, trop pauvre sémantiquement pour exprimer la relation holiste qui, elle, établit un rapport de *subordination* entre des éléments, comme le stipule la propriété (P2).

---

<sup>169</sup> B112, Ak III 96 ss.

<sup>170</sup> Voir notre §8.

<sup>171</sup> L'ensemble {a, b, c} est équivalent à l'ensemble {c, b, a}; les deux ensembles ont la même cardinalité (ou puissance).

### §15 L'unité originellement synthétique de l'aperception

Alors que la question de savoir quelle était la relation-candidate dans l'Esthétique transcendantale recevait une réponse presque immédiate, dans l'Analytique transcendantale il en va tout autrement. L'Analytique présente un réseau de concepts particulièrement riche où les points d'appui et les lignes de tension entre les différentes notions rendent cet enchevêtrement dense et difficile à pénétrer. Comment y repérer une relation-candidate? Afin de nous faciliter la tâche, il nous faut pour ainsi dire procéder à rebours, en commençant par repérer un résultat important de l'Analytique pour ensuite vérifier s'il s'appuie sur un recours à une relation holiste. Quel est le résultat capital de l'Analytique? Nous avons déjà donné une réponse succincte à cette question dans notre §13. Il s'agit pour Kant de déterminer le processus au terme duquel l'entendement se donne un objet à connaître afin de marquer avec précision les limites de la connaissance objective. À cet égard, un des points culminants de l'Analytique des concepts est sans aucun doute le §16 ayant trait à *l'unité originellement synthétique de l'aperception*<sup>172</sup>. Il convient donc de l'examiner en premier lieu.

Après avoir produit une déduction métaphysique des catégories, Kant fournit une déduction transcendantale dans laquelle sera mise en évidence la source commune à toutes les fonctions de liaison, qu'elles soient logiques ou transcendantales: le *Ich denke* ou la *Selbstbewußtsein*. Cette unité synthétique est précisément ce qui se réalise dans la formation des

---

<sup>172</sup> B131, Ak III 108.

propositions (au plan logique) et dans la formation des objets (au plan transcendantal). Kant écrit:

«l'unité synthétique du divers des intuitions, en tant que donnée *a priori*, est donc le principe de l'identité de l'aperception elle-même, qui précède *a priori* toute *ma* pensée déterminée. Mais la liaison n'est pas dans les objets, et ne peut pas leur être en quelque sorte empruntée par la perception et reçue ainsi d'abord dans l'entendement, mais elle est uniquement une opération de l'entendement, qui n'est lui-même autre chose que la faculté de lier *a priori*, et de mettre le divers de représentations données sous l'unité de l'aperception, principe qui est le plus élevé dans toute la connaissance humaine»<sup>173</sup>.

Ainsi, l'unité de l'aperception est ce qui ultimement permet de rendre compte de la possibilité de toute connaissance dite objective.

Posons par hypothèse que ce résultat s'appuie sur une relation holiste. On aurait alors une relation entre deux ordres, l'un d'une représentation d'unité (ordre  $\omega$ ), l'autre d'une multiplicité de représentations (ordre  $\alpha$ ). L'ordre  $\alpha$  ne pose pas de problème puisque effectivement on retrouve une multiplicité de représentations: sujets et prédicats, au plan logique, représentations intuitives (ou phénoménales indéterminées), au plan transcendantal. Par contre, on se butte à une difficulté insurmontable avec l'ordre  $\omega$ . En effet, la relation holiste requiert qu'aux deux termes on ait des *représentations*. Or, l'unité dont il est question dans le §16, à savoir *die Einheit der Apperception*, n'est pas celle d'une représentation mais plutôt d'une *opération (Verrichtung)*<sup>174</sup>. Cette opération ne saurait faire office de correspondant à l'ordre  $\omega$ <sup>175</sup>. La conséquence immédiate est qu'en dépit de

---

<sup>173</sup> B134, Ak III 110.

<sup>174</sup> Ak III 110 (B134): «[die Verbindung] ist allein eine Verrichtung des Verstandes, der selbst nichts weiter ist als das Vermögen, *a priori* zu verbinden und das Mannigfaltige gegebener Vorstellungen unter Einheit der Apperception zu bringen [...]».

<sup>175</sup> L'incompatibilité devient évidente lorsque l'on représente symboliquement la relation holiste et l'opération de liaison, dont il est question dans le §16. La relation holiste aurait pour prototype  $f(w, a)$ , et l'opération de liaison  $y(b, g)$ , où  $f$  et  $y$  représentent des

l'importance capitale du §16, le résultat qu'il constitue n'est pas établi sur la base d'une relation holiste.

On pourrait envisager une autre alternative afin de récupérer le §16. Au lieu d'insister sur le *denke* du *Ich denke*, on pourrait mettre l'emphase sur le *Ich*. Après tout, le sujet a bien une représentation de lui-même, même si cette dernière n'est rendue possible que par l'unité synthétique de l'aperception et que l'unité analytique de la conscience du *Je* n'est qu'une unité dérivée de l'unité originairement synthétique de l'aperception<sup>176</sup>. Kant écrit:

«c'est donc seulement du fait que je puis lier un divers de représentations données *dans une conscience* qu'il m'est possible de me représenter l'*identité de la conscience dans ces représentations* mêmes, c'est-à-dire que l'unité *analytique* de l'aperception n'est possible que sous la supposition de quelque unité *synthétique*. Cette pensée, que telles représentations données dans l'intuition *m'appartiennent* toutes, revient à dire que je les unis dans une conscience de soi, ou que je puis du moins les y unir»<sup>177</sup>.

Cette représentation pourrait être le terme de l'ordre  $\omega$  dans une relation holiste. Cependant, deux arguments nous permettront d'exclure la possibilité que Kant ait voulu établir quelque résultat que ce soit à l'aide d'une relation holiste ayant pour terme de l'ordre  $\omega$  le *Ich* du *Ich denke*.

---

fonctions et *a*, *b*, *g* et *w* des variables typées de représentation. En prenant pour argument de type  $\omega$  l'opération de liaison, on obtiendrait la fonction  $f(y)(b, g, a)$ , ce qui ne correspond manifestement pas au prototype de la relation holiste.

<sup>176</sup> Soulignons ici que H. Robinson défend que l'établissement de l'unité de la conscience, rendue nécessaire dans la déduction-B, s'appuie sur la représentation d'un «whole», qui est en définitive celui du monde («The Transcendental Deduction From A to B: Combination in the Threefold Synthesis and the Representation of a Whole», *The Southern Journal of Philosophy* 25/Supplément (1986): 45-61). De notre point de vue, l'argumentation de l'auteur nous semble relever d'une confusion entre les deux ordres d'unité présents dans la *Critique de la raison pure*, que nous distinguerons plus loin dans le §24.

<sup>177</sup> B133 ss, Ak III 109 ss.

Le premier argument se ramène à ceci: si l'alternative envisagée était correcte, alors la représentation du *Je* devrait contenir *a priori* tout le divers des liaisons possibles. Or, cela serait le propre d'une *intuition intellectuelle*, possibilité que refuse Kant<sup>178</sup>. Le *Je* ne saurait être la représentation d'un tout car il ne contient aucun divers *a priori*<sup>179</sup>. Le *Je*, en tant que représentation, est plutôt le produit d'un *acte* éprouvé dans son pouvoir unifiant. Le second argument réside dans le simple rappel que la représentation d'un *Je* comme *substrat transcendant* à l'expérience est un *paralogisme*, selon l'analyse qu'en fait Kant dans la Dialectique transcendantale<sup>180</sup>. *A fortiori*, cette représentation ne contribue en rien à l'objectivité de la connaissance, thème principal de l'Analytique. Ces deux

---

<sup>178</sup> B135 (Ak III 110): «un entendement dans lequel tout le divers serait donné en même temps par la conscience de soi *intuitionnerait* [würde anschauen]; le nôtre ne peut que *penser* [denken] et doit chercher l'intuition dans les sens»; selon les termes de Kant, l'entendement humain est un entendement dérivé (*intuitus derivatus*) et non un entendement originaire (*intuitus originarius*) (B72, Ak III 72); par ailleurs, un entendement intuitif n'aurait aucun besoin d'une unité synthétique originaire (B138 ss, Ak III 112 ss). Dans le contexte de l'idéalisme absolu, selon lequel une intuition intellectuelle (créatrice) est possible, notons au passage cet instructif recours de Fichte à la notion de tout pour rendre compte du point de départ de l'idéalisme et de l'objet de la nouvelle science: «c'est pourquoi, suivant sa thèse [à l'idéalisme], seul le tout [Ganze] peut être présent à la conscience et ce tout est l'expérience. L'idéalisme veut connaître ce tout de plus près; il lui faut donc l'analyser et il ne doit pas procéder en tâtonnant, mais suivant les règles déterminées de la composition, de telle sorte qu'il voit s'engendrer le tout sous ses yeux. [...] Le tout est donné à l'idéaliste au point de vue de la conscience nécessaire: il le trouve, comme il se trouve lui-même» (*Première introduction à la doctrine de la science*, dans *Œuvres choisies de philosophie première: doctrine de la science (1794-1797)*, trad. A. Philonenko, 3e éd. (Paris: Vrin, 1990): 263).

<sup>179</sup> B138 (Ak III 112): «*je suis* ne fournit encore aucun divers».

<sup>180</sup> B399 ss, Ak III 262 ss; B403 (Ak III 265): «de là, quatre paralogismes d'une doctrine transcendantale de l'âme, que l'on prend faussement pour science de la raison pure traitant de la nature de notre être pensant. Comme fondement, nous ne pouvons rien lui donner d'autre que la représentation simple et par elle-même totalement vide de contenu: *Je*, dont on ne peut même pas dire qu'elle soit un concept, mais qui est une simple conscience accompagnant tous les concepts».

arguments nous autorisent ainsi à exclure la possibilité que les résultats épistémologiques relatifs à l'unité synthétique de l'aperception soient établis au moyen d'un recours à une relation holiste<sup>181</sup>. Il nous faut donc chercher un autre résultat, d'importance au moins égale à celle du §16, afin de vérifier nos hypothèses H1 et H2.

## §16 La représentation de la possibilité de l'expérience

Étant donné la position centrale de la notion d'objet au sein de l'Analytique<sup>182</sup>, nous la prendrons à nouveau comme point de départ afin de

---

<sup>181</sup> La terminologie employée par K. Baldner pour caractériser l'unité synthétique de l'aperception est à plus d'un égard problématique: «I think that Kant hit on something fundamental here concerning the nature of consciousness (of objects): that it is essentially *holistic*. What this means is that representations of objects 'would be nothing to us' apart from their relations to other representations. Individual representations can come to consciousness (or can contribute to a conscious experience of some object) only by way of necessary, *internal* relations to other representations» («Subjectivity and the Unity of the World», *The Philosophical Quarterly* 46 (1996): 337). Notre conclusion à l'égard de la conscience de soi va à l'encontre de celle de K. Baldner, qui voit dans l'Analytique une confirmation de la thèse que: «consciousness [...] is essentially unitary and holistic» (337). Cette association qu'il établit entre conscience, chez Kant, et holisme repose à notre avis sur une ambiguïté fondamentale due à l'absence d'une caractérisation suffisamment précise du cadre holiste. Le *whole* de K. Baldner peut s'appliquer tant à un ensemble qu'à un tout, au sens où nous avons défini ces notions: «[...] consciousness is essentially a 'whole', where the individual representations or 'parts' can contribute to consciousness only by way of necessary connections to one another» (337). Toutefois, la véritable difficulté avec l'usage de K. Baldner n'est pas tant l'ambiguïté qu'il recèle que la conclusion à laquelle on pourrait parvenir sur la base de cette notion équivoque de *whole*, car en affirmant que la conscience de soi présente un caractère holiste, on pourrait considérer le *Je* comme contenant un divers *a priori*, ce qui entrerait directement en contradiction avec le texte de la première Critique.

<sup>182</sup> B346 (Ak III 232): «le concept le plus élevé, par où on a coutume de commencer une philosophie transcendante, est ordinairement la division en possible et impossible. Mais comme toute division suppose un concept divisé, il faut qu'un concept plus élevé

repérer un résultat épistémologique majeur susceptible d'être un terme d'une relation holiste. On l'a vu, le §16 de l'Esthétique met en relief le caractère dynamique du processus de formation d'un objet. Kant fournit une définition particulièrement précise de la notion d'objet: «l'*objet* est ce dont le concept réunit le divers d'une intuition donnée»<sup>183</sup>. L'unité synthétique de l'aperception se déploie complètement dans ce *vereinigen*. Poursuivant sa démarche transcendantale, Kant généralise davantage et ajoute que:

«si une connaissance doit avoir une réalité objective, c'est-à-dire se rapporter à un objet et avoir en lui signification et sens, il faut que l'objet puisse être donné de quelque façon. Sans cela, les concepts sont vides, on a sans doute pensé par leur moyen, mais on n'a en fait rien connu par cette pensée; on a simplement joué avec des représentations. Donner un objet, si cela ne doit pas être à nouveau entendu de façon seulement médiate, mais être immédiatement présenté dans l'intuition, n'est pas autre chose qu'en rapporter [beziehen] la représentation à l'expérience (qu'elle soit réelle ou bien possible)»<sup>184</sup>.

Voilà un enchaînement qui nous conduit à un autre résultat important de l'Analytique, à savoir le rapport nécessaire de toute représentation objective à la *possibilité de l'expérience*. C'est précisément cette notion qui règle le développement de la déduction transcendantale des catégories<sup>185</sup>. Avec cette notion transcendantale de possibilité de l'expérience, nous avons le terme de l'ordre  $\omega$  d'une relation holiste, si bien que la relation-candidate que nous cherchions n'est autre que *la relation entre l'unité de la représentation de*

---

encore soit indiqué, et ce concept est celui d'un objet en général (pris de manière problématique, et sans décider s'il est quelque chose ou rien)».

<sup>183</sup> Ak III 111 (B137): «*Object* aber ist das, in dessen Begriff das Mannigfaltige einer gegebenen Anschauung vereinigt ist».

<sup>184</sup> B194, Ak III 144.

<sup>185</sup> B126 (Ak III 105): «la déduction transcendantale de tous les concepts *a priori* a donc un principe sur lequel doit se régler toute la recherche, c'est celui-ci: ils doivent être reconnus comme conditions *a priori* de la possibilité de l'expérience (soit de l'intuition qui s'y trouve, soit de la pensée)».

*l'expérience en général (possible) et la multiplicité des représentations des expériences particulières (réelles).*

Afin de procéder à l'identification de la relation holiste, il nous faut répondre en premier lieu à la question (Q1): est-ce que la représentation de type  $\omega$  comprend davantage que la somme des représentations de type  $\alpha$ ? Pour ce faire, nous montrerons d'abord que la représentation  $\omega$  comprend toutes les représentations  $\alpha$  possibles, et ensuite qu'elle représente en plus l'infinité de ces possibles sous le mode d'une actualité. Commençons par souligner que les catégories, les schèmes, les principes sont entièrement ordonnés à la possibilité de l'expérience<sup>186</sup>. En fait, la notion de possibilité de l'expérience dénote une totalité déterminée conjointement par les catégories, les schèmes et les principes. Elle contient toutes les conditions formelles concourant à la détermination d'un objet, terme de la synthèse d'une intuition et d'un concept. En dernière analyse, les principes qui régissent l'application des

---

<sup>186</sup> B147, Ak III 117: «par conséquent, les catégories ne nous fournissent au moyen de l'intuition aucune connaissance des choses, si ce n'est par leur application possible à l'intuition empirique, c'est-à-dire qu'elles ne servent qu'à la possibilité de la connaissance empirique. Or, cette connaissance s'appelle expérience. Par conséquent, les catégories n'ont d'usage pour la connaissance des choses qu'autant que ces dernières sont regardées comme des objets d'expérience possible»; B185, Ak III 138: «il résulte clairement de ce qui précède que le schématisme de l'entendement, par le moyen de la synthèse transcendantale de l'imagination, ne tend à rien d'autre qu'à l'unité de tout le divers de l'intuition dans le sens intérieur, et ainsi indirectement à l'unité de l'aperception, comme fonction qui correspond au sens intérieur (à une réceptivité). Les schèmes des concepts purs de l'entendement sont donc les vraies et seules conditions qui permettent de procurer à ces concepts une relation à des objets, par suite une *signification*»; B294, Ak III 201: «la dernière conséquence de toute cette section est donc que tous les principes de l'entendement pur ne sont rien de plus que des principes *a priori* de la possibilité de l'expérience, et c'est uniquement à celle-ci que se rapportent toutes les propositions synthétiques *a priori*, et leur possibilité même repose entièrement sur cette relation».

catégories au divers de l'intuition, au moyen du schématisme, expriment les conditions formelles de toute expérience:

«les principes de l'entendement pur, qu'ils soient constitutifs *a priori* (comme les principes mathématiques) ou simplement régulateurs (comme les principes dynamiques), ne contiennent rien, en quelque sorte, que le pur schème pour l'expérience possible»<sup>187</sup>.

Et puisque l'expérience se situe toujours à la conjonction des ordres conceptuel et intuitif, les deux notions de possibilité de l'expérience et de possibilité d'un objet d'expérience renvoient au même domaine<sup>188</sup>. Toute expérience est expérience d'un *objet*. Kant affirme de la représentation de la possibilité de l'expérience qu'elle est:

«une connaissance où tous les objets doivent finalement pouvoir nous être donnés, si leur représentation doit avoir pour nous une réalité objective»<sup>189</sup>.

Ce domaine de la totalité des phénomènes objectifs constitue, dans la perspective de Kant, une *nature*<sup>190</sup>. Toutes les règles qui conditionnent *a priori* la formation des objets, c'est-à-dire de l'expérience proprement dite, fondent cette représentation ultime d'une totalité *ordonnée* de phénomènes.

Kant souligne:

«toutes ensemble [les règles], elles disent donc que tous les phénomènes résident dans une nature et doivent y résider, parce que sans cette unité *a priori* aucune unité de l'expérience, et par conséquent, aussi, aucune détermination des objets de l'expérience, ne serait possible»<sup>191</sup>.

---

<sup>187</sup> B295 ss, Ak III 203.

<sup>188</sup> B197 (Ak III 147): «les conditions de la *possibilité de l'expérience* sont en même temps conditions de la *possibilité des objets de l'expérience*».

<sup>189</sup> B264, Ak III 184; aussi B296, Ak III 203.

<sup>190</sup> B263 (Ak III 184): «par nature (dans le sens empirique), nous entendons l'enchaînement des phénomènes, quant à leur existence, d'après des règles nécessaires, c'est-à-dire d'après des lois».

<sup>191</sup> B263, Ak III 184.

La représentation de la possibilité de l'expérience contient donc en elle-même *a priori* toutes les configurations possibles du divers intuitif, c'est-à-dire qu'en elle se retrouve *a priori* tout le *divers formel objectif*.

Bien que la notion de possibilité de l'expérience contienne *a priori* la forme de chaque expérience particulière, elle ne se réduit pas pour autant à la somme des expériences particulières possibles. Comment le montrer? Encore ici, le caractère infini des expériences particulières suffit à marquer la distance qui sépare la représentation de type  $\omega$  de la somme des représentations de type  $\alpha$ . Aucune conjonction d'expériences ne saurait combler cette distance entre le fini et l'infini. L'infinité des expériences particulières possibles est envisagée dans son actualité de manière à constituer un pseudo-objet pour la représentation de la totalité de l'expérience possible. Ce pseudo-objet est issu d'un saut qualitatif, un saut hors des limites de l'expérience, ce qui fait de la représentation de la possibilité de l'expérience une représentation non seulement *transcendantale*, en ce qu'elle indique les conditions formelles que doit satisfaire toute connaissance objective, mais aussi *transcendante*. Ainsi, la possibilité de l'expérience contient davantage que la somme des expériences particulières puisqu'elle représente le passage à une limite de droit et de fait inatteignable.

Est-ce que la possibilité des représentations de type  $\alpha$  dépend de la représentation de type  $\omega$  (Q2)? Plusieurs concepts complémentaires s'offrent à nous pour l'exemplification de ce rapport de dépendance  $\omega/\alpha$ . Dans un passage remarquable par sa concision et sa valeur récapitulative, Kant éclaire la relation entre la *vérité transcendantale* et la *vérité empirique*:

«or, c'est dans l'ensemble [Ganze] de toute expérience possible que résident toutes nos connaissances, et c'est dans la relation universelle à

cette expérience que consiste la vérité transcendantale, qui précède toute vérité empirique et la rend possible»<sup>192</sup>.

Le rapport de dépendance de l'ordre empirique à l'égard de l'ordre transcendantal est ici parfaitement exprimé: sans la vérité transcendantale, la vérité empirique ne serait pas possible. La vérité empirique *instancie*, matérialise, une vérité transcendantale<sup>193</sup>. Ce rapport se conçoit encore de plusieurs manières. En effet, on peut affirmer que la possibilité de l'expérience donne une *réalité objective* à toute connaissance *a priori*<sup>194</sup>, ou encore que l'*objet empirique* n'est qu'une réalisation d'un *objet pur*:

«l'expérience a donc pour fondement des principes de sa forme *a priori*, c'est-à-dire des règles générales de l'unité dans la synthèse des phénomènes; et la réalité objective de ces règles, comme conditions nécessaires, peut toujours être montrée dans l'expérience, et même dans sa possibilité. Mais, en dehors de ce rapport, des propositions synthétiques *a priori* sont tout à fait impossibles, puisqu'elles n'ont pas de troisième terme, c'est-à-dire d'objet [pur], où l'unité synthétique de leurs concepts puisse présenter sa réalité objective»<sup>195</sup>.

Il n'est pas étonnant qu'immédiatement à la suite de cette remarque Kant montre comment le rapport de dépendance en question s'applique dans le cas particulier de la notion d'espace, puisque, comme nous l'avons établi, l'espace est également le terme de type  $\omega$  d'une relation holiste.

---

<sup>192</sup> B185, Ak III 139.

<sup>193</sup> Comme le souligne Kant: «l'expérience donne le cas qui est soumis à la règle» (B198, (Ak III 146)).

<sup>194</sup> B195, Ak III 144; B264, Ak III 185.

<sup>195</sup> B196, Ak III 145; dans les deux éditions de l'*Akademie*, Ak III 145:8 (B196) et Ak IV 110:11 (A157), on ne retrouve pas *reinen Gegenstand*, mais *keinen Gegenstand*. La justification de la substitution de *reinen* à *keinen* semble remonter à Friedrich Grillo, «Druckfehlerverzeichnis in den Schriften des Herrn I. Kant» (1795). Toutefois, l'édition de R. Schmidt (*Kritik der reinen Vernunft* (Hamburg: F. Meiner, 1990): 212) comporte *reinen Gegenstand*. Dans l'édition de l'*Akademie*, l'expression n'apparaît qu'une seule fois: «der Begriff reiner, bloß intelligibeler Gegenstände» (Ak III 214:23 (B315)).

Par ailleurs, on peut encore affirmer que ce qui donne *sens* et *signification* aux diverses connaissances *a priori*, c'est leur rapport à la possibilité de l'expérience. Kant écrit:

«tous les concepts, et avec eux tous les principes, tout *a priori* qu'ils puissent être, se rapportent cependant à des intuitions empiriques, c'est-à-dire à des données pour l'expérience possible. Sans cela, ils n'ont aucune validité objective, mais ils sont un simple jeu, que ce soit de l'imagination ou de l'entendement, avec leurs représentations respectives. [...] Aussi exige-t-on de *rendre sensible* [sinnlich zu machen] un concept abstrait, c'est-à-dire de présenter dans l'intuition un objet qui lui corresponde, parce que sans cela ce concept resterait (comme on dit) privé de *sens*, c'est-à-dire sans signification»<sup>196</sup>.

Une représentation peut recevoir une signification à la condition qu'elle satisfasse les contraintes de la formation d'un objet, en tant qu'unité conceptuelle d'un divers intuitif. Le cas échant, cette représentation sera susceptible d'une valeur de vérité. On voit ici que la position de Kant ne se laisse pas réduire à un pur réalisme sémantique.

Dans cette notion de possibilité de l'expérience, s'articule tout le rapport intime entre l'entendement et la sensibilité. Le domaine formel qui leur est commun marque définitivement les limites de l'expérience (objective) humaine. Kant souligne:

«l'analytique transcendantale a donc cet important résultat de montrer que l'entendement ne peut faire davantage *a priori* que d'anticiper la forme d'une expérience possible en général, et que, puisque ce qui n'est pas phénomène ne peut être un objet de l'expérience, l'entendement ne peut jamais dépasser les bornes de la sensibilité, à l'intérieur desquelles seulement des objets nous sont donnés»<sup>197</sup>.

L'entendement subit donc une double contrainte de la part de la sensibilité. Pour être susceptible d'un objet, tout concept doit être en rapport à une

---

<sup>196</sup> B298 ss, Ak III 204 ss; aussi B148 ss, Ak III 118 ss.

<sup>197</sup> B303, Ak III 207.

intuition, et par là le domaine dans lequel un objet peut être présenté se ramène à celui de la sensibilité. De ce point de vue, la sensibilité «réalise l'entendement en même temps qu'elle le restreint»<sup>198</sup>. Ainsi, chaque expérience particulière n'est-elle qu'une partie d'un tout en qui elle trouve le fondement de sa possibilité, de sa réalité objective, de son sens et de sa signification, autant de rapports de fondement qui expriment la contrainte (C2) de la relation holiste.

### §17 L'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience

Le recours à la relation holiste permet d'établir le caractère idéal de la représentation de la possibilité de l'expérience. En tant que représentation de l'infinité des objets *formellement* possibles, son objet comme tel ne saurait se présenter dans l'expérience. Bien que Kant n'ait pas mis explicitement en valeur l'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience, il n'en demeure pas moins que les développements de l'Analytique reposent sur ce résultat. En effet, ce résultat épistémologique majeur, qui s'appuie lui-même sur les résultats de l'Esthétique transcendantale, permet d'apporter une solution au problème propre de la raison pure: *comment les jugements synthétiques a priori sont-ils possibles*<sup>199</sup>? L'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience assure un fondement aux jugements synthétiques *a priori*<sup>200</sup>. Kant écrit:

---

<sup>198</sup> B187, Ak III 139.

<sup>199</sup> B19, Ak III 39.

<sup>200</sup> B196, Ak III 145.

«le principe suprême de tous les jugements synthétiques est donc que tout objet est soumis aux conditions nécessaires de l'unité synthétique du divers de l'intuition dans une expérience possible»<sup>201</sup>.

Ainsi, la possibilité de la conception d'un objet d'expérience *a priori* trouve-t-elle sa justification dans l'apriorité d'une représentation contenant tout objet possible. On voit ici comment les résultats de l'Analytique et de l'Esthétique s'articulent pour fonder la mathématique et la physique comme sciences. Le domaine de la totalité des liaisons catégoriales possibles s'adjoint au domaine de la totalité du divers intuitif fourni par le temps pour ne former qu'un seul et même domaine, celui de l'expérience. L'apriorité du temps et l'apriorité des liaisons catégoriales se conjuguent dans l'apriorité de l'expérience. L'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience est en conséquence l'idéalité d'une représentation enrichie, du moins au sens où la possibilité de l'expérience désigne le domaine conjoint de l'entendement et de la sensibilité. L'expérience manifeste en cela ses deux aspects; son aspect formel, avec la totalité des liaisons catégoriales possibles, et son aspect matériel, avec la totalité du divers temporel<sup>202</sup>, qui lui-même peut être à son tour considéré comme l'élément formel face à la matière fournie par l'intuition empirique.

Le temps est la matière de tout objet d'expérience, ce sur quoi porte toute détermination objective, comme Kant le précise:

«tout accroissement de la connaissance empirique, et tout progrès de la perception, n'est rien qu'un élargissement de la détermination du sens interne, c'est-à-dire une progression dans le temps, quels que soient d'ailleurs les objets, phénomènes ou intuitions pures. Cette progression dans le temps détermine tout, et n'est en soi déterminée pas rien d'autre:

---

<sup>201</sup> B197, Ak III 145.

<sup>202</sup> Nous utilisons ici le temps de manière inclusive par rapport à l'espace, comme l'indique notre schéma du §13.

c'est-à-dire que ses parties ne sont que dans le temps, et par la synthèse du temps, mais elles ne sont pas données avant elle»<sup>203</sup>.

L'idéalité de la représentation du temps comme représentation d'un tout dans l'ordre de la sensibilité appelait déjà l'idéalité d'une représentation d'un tout dans l'ordre de l'entendement. Il faut noter que Kant n'insiste pas beaucoup sur cette totalité d'ordre conceptuel, que nous avons désignée comme la totalité des liaisons catégoriales, et qui représente seulement un des deux volets (l'aspect formel) de la représentation de l'expérience possible. Il y fait néanmoins référence dans ce passage au sujet de la *table des catégories*:

«car que cette table soit, dans la partie théorique de la philosophie, singulièrement utile et même indispensable pour tracer complètement le plan *du tout* [Ganze] *que forme une science*, en tant qu'elle repose sur des concepts *a priori*, et pour la *diviser* mathématiquement *d'après des principes déterminés*, c'est ce qui ressort déjà de soi-même, du fait que la table en question contient de façon complète tous les concepts élémentaires de l'entendement, et même la forme d'un système de ces concepts de l'entendement humain»<sup>204</sup>.

Alors que la représentation de toutes les liaisons catégoriales possibles (ordre conceptuel) nous donne le *plan* de la science, la représentation de tous les objets d'expérience possibles (ordres conceptuel et intuitif) nous donne la *science* elle-même, entendue comme le domaine de toute connaissance objective possible. Le travail épistémologique réalisé dans l'Esthétique et dans l'Analytique a conduit à une délimitation précise du domaine de l'objectivité. Et lorsque l'on se représente la science non dans son

---

<sup>203</sup> B255, Ak III 179; à ce propos, ce qu'affirme Kant au sujet des trois analogies de l'expérience est éclairant: «telles sont donc les trois analogies de l'expérience. Elles ne sont autre chose que des principes de la détermination de l'existence des phénomènes dans le temps, d'après ses trois modes: le rapport au temps lui-même comme à une grandeur (la grandeur de l'existence, c'est-à-dire de la durée), le rapport dans le temps, comme dans une série (la succession), et enfin le rapport dans le temps, comme dans l'ensemble [Inbegriff] de toutes les existences (la simultanéité)» (B262, Ak III 183); aussi B177 ss, Ak III 134.

<sup>204</sup> B109, Ak III 95.

application, mais dans sa possibilité, cette notion dénote alors la totalité des connaissances objectives possibles et présente par là un caractère de complétude en dépit de l'infinité du domaine de la possibilité de l'expérience. La science représente ainsi un infini en acte<sup>205</sup>. Et en vertu de l'identité entre la représentation de la possibilité de l'expérience et celle de la science, les deux partagent la même propriété, en l'occurrence l'idéalité. Kant reconnaît clairement la nécessité du recours à une relation holiste pour établir l'idéalité de la science, idéalité qui seule permet de rendre compte de la possibilité des jugements synthétiques *a priori*:

«or, ce caractère complet [Vollständigkeit] d'une science ne peut être admis avec assurance sur la supputation d'un agrégat [Aggregat] établi simplement à coup d'essais; elle n'est par suite possible qu'au moyen d'une *idée du tout* [Ganze] de la connaissance *a priori* de l'entendement et par la division ainsi déterminée des concepts qui la constituent, donc par leur *cohésion en un système*»<sup>206</sup>.

Il était donc requis d'établir non seulement l'idéalité de la représentation du temps mais aussi l'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience afin de jeter les bases du discours objectif.

Nous avons déjà insisté sur le fait que l'usage de la relation holiste commande une distinction entre deux statuts épistémologiques. Sitôt qu'une relation holiste, satisfaisant les contraintes (C1) et (C2), est établie entre deux ordres de représentations, un ordre d'unité (type  $\omega$ ) et un ordre de multiplicité (type  $\alpha$ ), la représentation de type  $\omega$  se voit *de facto* hissée au rang d'une métareprésentation, à savoir *une* représentation (pôle d'unité) de représentations (pôle de multiplicité). On rejoint ici le sens de l'idéalité selon

---

<sup>205</sup> Nous verrons que la notion de science, en tant que *totalité des connaissances objectives* et en tant que *système*, est une notion heuristique (§26).

<sup>206</sup> B89, Ak III 83; nous aborderons les notions de système et d'unité systématique dans notre §24.

lequel une représentation est dite idéale lorsqu'elle ne renvoie pas au-delà de son ordre. L'objet d'une métareprésentation est encore une représentation, et ce n'est qu'indirectement qu'elle est en rapport avec un objet d'expérience. Il faut voir ici que cela n'est pas un simple artifice mais au contraire un constituant de la relation holiste, telle que nous l'avons définie dans notre cadre conceptuel. Cette projection dans un méta-ordre fait partie de la mécanique de la relation. Peu importe la représentation choisie pour occuper la position du terme  $\omega$  dans la relation, elle se voit aussitôt reléguée à un statut de représentation de représentations de type  $\alpha$ . L'éclaircissement de cette mécanique holiste a permis d'éclairer un point important de l'Analytique. Alors que dans l'Esthétique et, comme nous le verrons plus loin, dans la Dialectique, l'idéalité (ou le caractère métareprésentationnel) des représentations de type  $\omega$  capitales est explicitement établie par Kant, l'idéalité (ou le caractère métareprésentationnel) de la représentation de la possibilité de l'expérience, elle, demeure plutôt inhibée dans l'Analytique. Notre examen de la relation holiste a permis de mettre ce résultat en lumière.

## Chapitre 6

### La Dialectique transcendantale

#### §18 Les idées transcendantales

La Dialectique transcendantale présente une richesse particulièrement intéressante du point de vue de notre étude. Alors que dans l'Analytique le statut de la relation holiste était plutôt inhibé, dans le réseau conceptuel de la Dialectique la notion de totalité occupe une place importante et la relation holiste y trouve des applications nombreuses. En effet, toutes les idées transcendantales sont des représentations de type  $\omega$ . Nous devons donc faire un choix parmi les diverses relations-candidates afin de mettre en relief celle qui permet d'établir le résultat épistémologique ayant le plus d'importance et le plus de généralité. Nous procéderons encore selon le même plan: confirmation de l'hypothèse (H1) et ensuite de l'hypothèse (H2). Dans un premier temps, nous devons établir que l'idée de la raison constitue effectivement le terme de type  $\omega$  d'une relation holiste, c'est-à-dire qu'elle satisfait les contraintes (C1) et (C2). Ce résultat, puisqu'il porte sur la notion d'idée en général, sera valable pour toute idée de la raison. Ainsi, la relation holiste que nous identifions tout d'abord sera en elle-même générale et susceptible d'une infinité d'applications. Dans le §22, nous isolerons une idée en particulier et formulerons de manière plus précise la relation-

candidate qui nous intéresse. En guise de formulation préliminaire, nous dirons que la relation-candidate est *la relation entre l'unité de la représentation d'un objet idéal (une idée) et la multiplicité des représentations des objets d'expérience possible (des concepts objectifs)*.

Avant d'amorcer la confirmation de l'hypothèse (H1), nous devons distinguer sommairement les concepts de la raison des concepts de l'entendement. Au moins deux différences méritent une attention particulière. La première a trait à la genèse de la représentation. La plupart des concepts de l'entendement sont *produits* par l'entendement lui-même<sup>207</sup>, alors que la raison *ne produit pas* ses concepts<sup>208</sup>. Pour établir un rapport d'analogie entre les concepts de la raison et ceux de l'entendement, il faut restreindre la classe des concepts de l'entendement aux concepts *a priori* en dehors de leur rapport à une intuition. De ce point de vue, ni la raison ni l'entendement ne produisent leurs concepts purs. Cependant, l'entendement, comme spontanéité, *peut* produire des concepts, chaque concept empirique étant le produit de cette spontanéité, alors que la raison *ne le peut strictement pas*. Kant écrit:

«la raison ne produit [erzeuge] proprement aucun concept, mais [...] elle *affranchit* seulement *le concept de l'entendement* des restrictions inévitables d'une expérience possible»<sup>209</sup>.

Les idées de la raison sont des *extensions* des concepts produits par l'entendement et leur multiplicité n'est pas irréductible mais découle au contraire d'une même représentation idéale originaire. Toutes les idées ne dérivent que d'une seule idée et l'on peut dire que la raison n'a qu'une idée,

---

<sup>207</sup> B75 (Ak III 75): «[...] le pouvoir de produire [hervorzubringen] soi-même des représentations, ou la *spontanéité* de la connaissance, est l'*entendement*».

<sup>208</sup> On retrouve également cette distinction dans la *Dissertation* (voir notre §8).

<sup>209</sup> B435, Ak III 283.

ou qu'une seule forme pure, celle d'un *substratum transcendental*, qu'elle matérialise dans différents contextes conceptuels<sup>210</sup>. Ces multiples instances se situent dans le prolongement des concepts objectifs en tant qu'elles représentent chacune problématiquement un objet d'expérience possible *comme* inconditionné ou complètement déterminé<sup>211</sup>. Ce faisant, les idées de la raison introduisent les concepts de l'entendement dans un nouvel ordre d'unité. Kant ajoute:

«elle [la raison] ne *crée* donc pas de concepts (d'objets), mais elle les *ordonne* seulement et leur donne cette unité qu'ils peuvent avoir dans leur plus grande extension possible»<sup>212</sup>.

Cette unité de la raison est d'un tout autre ordre que l'unité *produite* par l'entendement et le domaine de la fonction d'unité catégoriale permettant de déterminer un objet pour un concept ne peut être étendu au domaine de la raison car ce dernier, en tant qu'extension, dépasse les limites du premier<sup>213</sup>.

Cela nous conduit à une autre propriété de la notion d'idée: l'idée n'a pas d'objet, au sens d'objet empirique<sup>214</sup>. Étant donné qu'une idée représente l'extension d'un concept d'objet au-delà du domaine empirique, l'objet *étendu* (ou idéal) ne peut jamais être présenté dans l'expérience: «comme concept d'un maximum, elle [l'idée] ne peut jamais être donnée *in concreto* d'une manière adéquate»<sup>215</sup>. Chaque idée représente un maximum de détermination, un *objet-prototype*, pour un objet donné, un *objet-copie*.

---

<sup>210</sup> Nous reviendrons sur ce point plus en détails dans le §22.

<sup>211</sup> B436 (Ak III 283): «les idées transcendantales ne seront proprement rien d'autre que des catégories étendues à l'inconditionné».

<sup>212</sup> B671, Ak III 427.

<sup>213</sup> La distinction entre ces deux ordres d'unité fera l'objet de notre §28.

<sup>214</sup> B383 (Ak III 254): «j'entends par idée un concept nécessaire de la raison auquel aucun objet qui lui corresponde ne peut être donné dans les sens».

<sup>215</sup> B384, Ak III 254.

Le pseudo-objet de l'idée est si «hyperboliquement grand»<sup>216</sup> que nulle expérience ne saurait l'instancier. En rendant possible l'extension des concepts objectifs, la raison a effectivement un rapport avec un objet mais un rapport indirect, à savoir un rapport médiatisé par l'entendement<sup>217</sup>. Et, comme Kant le souligne, le véritable objet de l'idée transcendante réside dans l'usage de l'entendement lui-même: «la raison n'a donc proprement pour objet que l'entendement et son emploi conforme à une fin»<sup>218</sup>.

Vérifions maintenant que la notion d'idée transcendante satisfait bien les conditions caractérisant la relation holiste. La condition (C1) stipule que le tout est plus grand que la somme de ses parties. Notons d'abord que l'idée désigne une totalité, que Kant définit comme une «totalité absolue dans la synthèse des conditions»<sup>219</sup>. L'aspect qualitatif propre à la totalité se révèle dans la comparaison des propriétés de la représentation de type  $\omega$  et des propriétés des représentations de type  $\alpha$ . Quelle est la teneur des parties formant cette totalité? Kant écrit:

«il [le concept de la raison] concerne une connaissance dont toute connaissance empirique ne constitue qu'une partie (peut-être le tout [Ganze] de l'expérience possible ou de sa synthèse empirique) et à laquelle jamais aucune expérience effective ne parvient complètement, bien qu'elle en fasse toujours partie»<sup>220</sup>.

La totalité désignée par l'idée transcendante inclut tous les concepts objectifs en tant que parties. La représentation de la totalité ne se réduit cependant pas à l'un d'eux car si cela était le cas, elle devrait alors être une

---

<sup>216</sup> B649, Ak III 414.

<sup>217</sup> B392 (Ak III 258): «la raison pure ne se rapporte jamais directement aux objets, mais seulement aux concepts de l'entendement qui portent sur ces objets»; aussi B382 ss, Ak III 253.

<sup>218</sup> B671 ss, Ak III 427; aussi B359, Ak III 239; B378, Ak III 250.

<sup>219</sup> Ak III 253 (B382) : «die absolute Totalität in der Synthesis der Bedingungen».

<sup>220</sup> B367, Ak III 244.

partie d'elle-même, et par conséquent objective, ce qui est contradictoire. Dans cette perspective, la propriété pour une représentation d'*avoir un objet* permet de distinguer entre le tout et les parties, entre l'ordre  $\omega$  et l'ordre  $\alpha$ . Les ordres  $\omega$  et  $\alpha$  sont *hétérogènes* l'un par rapport à l'autre, le premier étant non objectif (subjectif) et le second objectif, si bien qu'il n'est pas possible qu'une représentation de type  $\omega$  soit un membre de la série des conditions empiriques, qui sont, elles, *homogènes* les unes par rapport aux autres<sup>221</sup>. Par ailleurs, la somme infinie des représentations dans l'ordre  $\alpha$  ne peut suffire à produire la représentation d'unité dans l'ordre  $\omega$ : «le pas qui conduit à l'absolue totalité [Totalität] est absolument impossible par la voie empirique», souligne Kant<sup>222</sup>. Les deux ordres en cause sont à ce point distants et irréductibles que nulle expérience, aussi englobante soit-elle, ne saurait jeter de pont entre eux. Et c'est précisément la non-reconnaissance ou la reconnaissance de cette hétérogénéité entre le tout absolu et ses parties, entre l'ordre intelligible et l'ordre sensible, qui permet respectivement soit d'alimenter les antinomies mathématiques soit de réconcilier les antinomies dynamiques<sup>223</sup>.

La totalité absolue est plus grande que la somme de ses parties parce qu'elle les transcende<sup>224</sup>, non seulement au sens où elle dépasse les limites de l'expérience, qui conditionnent chaque concept objectif, mais encore au

---

<sup>221</sup> B367 (Ak III 244): «renfermant l'inconditionné, ils [les concepts de la raison] concernent quelque chose sous quoi rentre toute expérience, mais qui en elle-même n'est jamais un objet de l'expérience, [...] qui ne constitue jamais un membre de la synthèse empirique».

<sup>222</sup> B656, Ak III 418.

<sup>223</sup> B556 ss, Ak III 360 ss; selon P. Kerszberg, ce qui se joue dans les antinomies, en particulier les deux premières, est précisément ce qui donne la clé d'interprétation de toute la première Critique (*Critique and Totality* (New York: State University of New York Press, 1997): chapitre 4).

<sup>224</sup> B352 ss, Ak III 235 ss; B383 ss, Ak III 253 ss.

sens où à l'intérieur de cette représentation l'infinité des parties possibles est envisagée dans son actualité. L'actualité propre à la totalité absolue se révèle clairement à partir de l'exigence de la raison à l'égard d'une *synthèse absolument complète*<sup>225</sup>. Kant précise:

«le concept de la totalité n'est pas autre chose, en ce cas, que la représentation de la synthèse de ses parties; [...] nous ne pouvons le [concept de totalité] saisir (du moins en idée) qu'au moyen de la synthèse des parties poussées jusqu'à l'accomplissement de l'infini»<sup>226</sup>.

L'expression «Die Vollendung des Unendlichen» indique clairement que la représentation idéale de la totalité absolue a pour objet un *infini en acte*. Cette représentation actualise l'infinité d'*un acte*, celui consistant à régresser ou à progresser dans la série des conditions. La totalité absolue représente, de manière réalisée, l'infinité des actes de l'entendement<sup>227</sup>. Même si l'infini ne saurait être un objet d'expérience en vertu de ce que tout objet porte la marque d'un temps fini, la représentation de l'infini comme telle n'est pas complètement disqualifiée au plan épistémologique. Comme nous le verrons plus loin, la représentation d'une totalité absolue a une utilité tout à fait capitale. Néanmoins, la représentation d'un quantum infini demeure contradictoire<sup>228</sup> et l'usage de telles représentations donne lieu à des conflits

---

<sup>225</sup> B460 (Ak III 300): «le concept de la totalité elle-même est [...] la représentation d'une synthèse complètement achevée des parties»; aussi B444, Ak III 287.

<sup>226</sup> Ak III 294 (B456, note \*\*): «wir diesen [der Begriff der Totalität] nur durch die Synthesis der Theile *bis zur Vollendung des Unendlichen* wenigstens in der Idee fassen können» (nos italiques).

<sup>227</sup> B383 (Ak III 253): «ainsi la raison ne se rapporte qu'à l'usage de l'entendement [...] pour lui prescrire de se diriger vers une certaine unité dont l'entendement n'a aucun concept et qui tend à embrasser en un *tout absolu* [Ganze] tous les actes de l'entendement [alle Verstandeshandlungen], par rapport à chaque objet».

<sup>228</sup> B458 (Ak III 296): «une grandeur est *infinie* quand il ne peut y en avoir de plus grande au-dessus d'elle (c'est-à-dire qu'au-delà d'elle aucune grandeur supérieure n'est possible). Or, il n'y a pas de nombre qui soit le plus grand possible, puisqu'on peut toujours encore y ajouter une ou plusieurs unités. Donc une grandeur infinie

insolubles, comme en témoignent les antinomies mathématiques. Aussi, on ne peut déterminer la magnitude d'un tout idéal *infini*, car la seule mesure disponible provient du tout catégorial fini (le nombre)<sup>229</sup>. Le monde, en tant qu'idée transcendantale n'a pas de grandeur<sup>230</sup>, puisque s'il en avait une elle serait nécessairement finie. Ici se manifeste le finitisme de Kant<sup>231</sup>. Le prédicat d'infinité ne nous renseigne pas sur le quantum d'un *objet* d'expérience possible (ordre spéculatif), mais plutôt sur le quantum d'une *action* à réaliser (ordre pratique). Kant écrit: «le vrai concept (transcendantal) de l'infinité, c'est que la synthèse successive de l'unité dans la mesure d'un quantum ne peut jamais être achevée»<sup>232</sup>. De ce point de vue, nous ne sommes pas autorisé à déterminer le *nombre* des parties d'un tout, bien que nous soyons tenté de dire qu'il est infini<sup>233</sup>. Seul le processus de division peut être dit infini car *infiniment réitérable*, et dans la représentation d'une totalité absolue, ou dans une idée transcendantale, ce processus

---

donnée [eine unendliche gegebene Größe] est impossible». Dans la perspective de Kant, les cardinaux finis et les cardinaux transfinis ne pourraient partager un même statut, les premiers étant ostensifs alors que les seconds simplement heuristiques. Nous développerons cette opposition dans le §26.

<sup>229</sup> B533, Ak III 347; B548, Ak III 355; le tout catégorial est ce que Kant appelle «le tout donné dans une intuition»: «ein Ganzes, daß in der Anschauung gegeben ist» (Ak III 357 (B551)). Il ne faut pas comprendre ici que le tout est *donné comme tout* dans l'intuition, mais plutôt qu'il est donné comme objet conceptuel par la synthèse de l'entendement à même le divers sensible. L'impossibilité d'une intuition d'un tout sera explicitée dans le chapitre 8.

<sup>230</sup> B533, Ak III 347; B548, Ak III 355.

<sup>231</sup> Nous prenons le terme dans une acception assez large, étant donné que Kant n'a pu prendre part au débat de tendance plus logique, et post-frégéen, mettant en jeu par exemple l'interprétation à donner au quantificateur universel et à la variable libre dans le contexte de la logique du premier ordre.

<sup>232</sup> B460, Ak III 298; aussi, au sujet du monde: «le concept de la grandeur du monde n'est donné que par la régression, et non dans une intuition collective antérieure à cette régression» (B550, Ak III 357).

<sup>233</sup> B533, Ak III 347: «la multitude des parties dans un phénomène donné n'est en soi ni infinie, ni finie»; B552, Ak 357 ss.

infiniment réitérable est envisagé comme complètement achevé, complètement actualisé. L'analyse de Kant rencontre parfaitement l'intuition de Russell selon laquelle ce qui caractérise la notion de totalité est la perspective d'actualité (proposition, relation *en usage*) à partir de laquelle toutes les parties sont envisagées. La distance qui sépare le tout de la somme de ses parties est analogue à celle entre l'infini et le fini. L'hétérogénéité de l'idée transcendante trouve en cela sa justification.

Pour établir maintenant que l'idée transcendante, en tant que représentation de type  $\omega$ , fonde la possibilité des représentations de type  $\alpha$ , la condition (C2) de la relation holiste, nous aurons recours à une analyse de la notion d'*inconditionné*. Au sujet du rapport entre la raison et l'inconditionné, Kant écrit:

«le principe propre de la raison en général dans son usage logique est de trouver, pour la connaissance conditionnée de l'entendement, l'inconditionné [Unbedingte] qui doit en achever l'unité»<sup>234</sup>.

L'intérêt que présente la notion même d'inconditionné réside dans sa connotation logique, qui permet de mettre en relief la *nécessité logique* d'une telle représentation. Cette nécessité logique pointe au-delà d'elle-même car elle reflète fondamentalement une nécessité transcendante. On rencontre à nouveau le *Leitfaden* dont Kant fait usage pour *dé-couvrir* les fonctions transcendantes à partir des fonctions logiques. Les fonctions logiques *intra*-propositionnelles entre un sujet et son prédicat expriment les fonctions transcendantes que sont les *catégories* et qui permettent de déterminer un *objet* pour un concept<sup>235</sup>. Les fonctions logiques *inter*-propositionnelles entre une condition suffisante et une condition nécessaire (rapport d'inférence)

---

<sup>234</sup> B364, Ak III 242; aussi B382 ss, Ak III 253 ss.

<sup>235</sup> B91 ss, Ak III 84 ss.

expriment les fonctions transcendantales que sont les *idées* et qui permettent de déterminer *intégralement* un objet pour un concept.

La représentation de l'inconditionné est véritablement la seule qui soit en mesure de satisfaire à l'exigence du principe directeur de la raison pure. Kant caractérise ainsi ce principe:

«si le conditionné est donné, est donnée aussi (c'est-à-dire contenue dans l'objet et dans sa liaison) la série entière des conditions subordonnées, laquelle est par conséquent elle-même inconditionnée»<sup>236</sup>.

Chaque conditionné (ou phénomène) est envisagé dans son lien logique à des conditions. Ce qui est inconditionné, ce n'est pas un terme particulier de la série<sup>237</sup>, mais *la série entière des conditions subordonnées* et l'idée de la raison a pour objet cette totalité de conditions pour un conditionné quelconque<sup>238</sup>. Inconditionné et totalité absolue sont des termes convertibles<sup>239</sup>. Le caractère *in*-conditionné d'une série de conditions repose sur l'affranchissement de cette nouvelle unité, la série en tant que telle, face à l'exigence logique d'une condition nécessaire pour toute condition suffisante et la série considérée comme un tout est d'une certaine manière soustraite à l'enchaînement des phénomènes. Ce nouveau rapport instaurant un inconditionné comprend davantage que le lien logique d'implication; alors que le rapport liant le conditionné à ses conditions est *analytique*<sup>240</sup>, le

---

<sup>236</sup> B364, Ak III 243; aussi B525, Ak III 342.

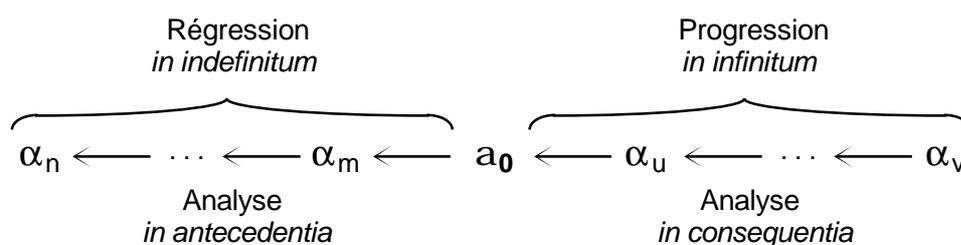
<sup>237</sup> B538 (Ak III 350): «l'absolument inconditionné ne se trouve pas tout dans l'expérience».

<sup>238</sup> B379, Ak III 251.

<sup>239</sup> B445, Ak III 288; P. Kerszberg fournit une analyse différente du rapport entre la notion d'inconditionné et celle de totalité (*Critique and Totality* (New York: State University of New York Press, 1997): 145 ss)

<sup>240</sup> B526, Ak III 343: «le concept du conditionné implique déjà que quelque chose est ainsi rapporté à une condition, et cette condition à son tour, si elle est elle-même conditionnée, à une autre plus éloignée, et ainsi pour tous les membres de la série.

rapport liant le conditionné à l'inconditionné est *synthétique*<sup>241</sup>, ce qui indique le caractère hétérogène des deux ordres articulés. Illustrons les concepts kantien à l'aide du schéma suivant:



Pour tout conditionné  $\alpha_0$ , il y a une *régression indéfinie* donnant la série des *conditions*  $\mathbf{a}_m + \dots + \mathbf{a}_n$  et une *progression infinie* donnant les série des *conséquences*  $\mathbf{a}_u + \dots + \mathbf{a}_v$ <sup>242</sup>. L'analyticité de la série entière  $\mathbf{a}_v + \dots + \mathbf{a}_n$  se manifeste dans les relations entre un conditionné et, d'une part, ses conditions et, d'autre part, ses conséquences. La relation « $\blacklozenge$ », qui *pointe* vers un inconditionné, est assimilable à la converse de la relation ensembliste ou de la relation logique d'implication matérielle. Par exemple, selon le schéma et la terminologie de Kant, si  $\alpha_u$  est une *conséquence* (condition suffisante) de  $\alpha_0$ , alors  $\alpha_u \Pi \alpha_0$  ou encore  $\alpha_u \blacklozenge \alpha_0$ . Par ailleurs, si  $\alpha_m$  est une *condition* (condition nécessaire) de  $\alpha_0$ , alors  $\alpha_0 \Pi \alpha_m$  ou encore  $\alpha_0 \blacklozenge \alpha_m$ . Aussi, dans les deux directions, régressive et progressive, la série conserve son homogénéité, c'est-à-dire que les rapports entre les représentations de type  $\alpha$  sont tous analytiques.

---

Cette proposition est donc analytique et elle n'a rien à craindre d'une critique transcendantale».

<sup>241</sup> B364, Ak III 243.

<sup>242</sup> B438 ss, Ak III 284 ss; B538 ss, Ak III 350 ss.

La généalogie d'une représentation de type  $\alpha$ , un conditionné quelconque, demeure toutefois asymétrique dans la mesure où l'analyse de sa postérité (*in consequentia*) peut-être poursuivie infiniment, alors que l'analyse des ancêtres (*in antecedentia*) est indéfinie et *doit* parvenir à un terme<sup>243</sup>. C'est précisément la raison de cette nécessité qui nous permettra de confirmer la condition (C2). Kant écrit:

«si le conditionné est donné, est donnée aussi la somme entière [die ganze Summe] des conditions, et par conséquent l'inconditionné absolu, qui seul rendait possible le conditionné»<sup>244</sup>.

Seul l'inconditionné, ou la condition absolue, en tant que la totalité des conditions pour un conditionné donné, *rend possible* ce conditionné. Le rapport entre l'inconditionné et le conditionné est donc bel et bien un rapport de fondement. Voilà pourquoi la régression ne peut être étendue à l'infini puisque, pour rendre compte d'un conditionné donné, elle doit s'appuyer sur *la représentation de la totalité des conditions rendant possible le conditionné*. Cette représentation est évidemment hétérogène par rapport à la série des phénomènes elle-même car elle présente non pas la liaison d'une condition phénoménale et d'un conditionné, mais plutôt d'une *totalité* de conditions phénoménales et d'un conditionné phénoménal<sup>245</sup>. Cette représentation d'un inconditionné résulte d'un saut qualitatif dans l'ordre de

---

<sup>243</sup> Notons, pour éviter toute confusion, que le rapport entre le conditionné et la condition, dans toute sa généralité, est analytique et qu'au contraire le rapport entre un concept *particulier* et sa condition peut être considéré comme synthétique, étant donné la plus grande intensionnalité de sa condition.

<sup>244</sup> B436, Ak III 283.

<sup>245</sup> B645 (Ak III 411 ss): «nous devons admettre l'absolument nécessaire *hors du monde*, puisqu'il doit uniquement servir de principe à la plus grande unité possible des phénomènes comme leur fondement suprême, et que nous ne pouvons jamais parvenir à cette unité *dans le monde*».

la représentation<sup>246</sup> et ce saut est requis pour la détermination du conditionné. Il ne s'agit pas d'une représentation *facultative*<sup>247</sup>. L'entendement est conduit à l'inconditionné par une nécessité logique, par la force du principe de raison suffisante<sup>248</sup>. L'existence du contingent ne reçoit de légitimité que sur la base de l'existence d'un ordre nécessaire, et l'on passe de la reconnaissance de l'un à la reconnaissance de l'autre par une sorte d'inférence transcendantale<sup>249</sup>. Ce mouvement discontinu, hétérogène, qui remonte du contingent au nécessaire constitue une «progression vers l'être originaire»<sup>250</sup>. Nous avons déjà mis en relief cette démarche dans l'opuscule sur l'unique fondement d'une preuve de l'existence de Dieu<sup>251</sup>.

Dans la série ascendante des conditions, rien n'exemplifie mieux la nécessité logique de la représentation d'un inconditionné qu'un enchaînement prosyllogistique<sup>252</sup>. À travers l'encapsulation des concepts en jeu dans le processus d'inférence, on peut apercevoir clairement l'enrichissement extensif du concept permettant les transitions d'une proposition à l'autre. Ce mouvement inférentiel constitue, du point de vue

---

<sup>246</sup> Cette hétérogénéité s'exprime encore dans la distinction établie par Kant entre l'extension complète d'une condition phénoménale (*universalitas*) et la synthèse des conditions phénoménales (*universitas*) (B379, Ak III 251).

<sup>247</sup> B388 (Ak III 256): «si donc une connaissance est regardée comme conditionnée, la raison est forcée [genötigt] de considérer la série des conditions en ligne ascendante comme achevée et donnée dans sa totalité».

<sup>248</sup> B397 (Ak III 261): «nous sommes conduits à de telles idées par un raisonnement nécessaire».

<sup>249</sup> B672 (Ak III 393): «s'il existe quelque chose, quoi que ce soit, il faut accorder aussi que quelque chose existe *nécessairement*».

<sup>250</sup> B612, Ak III 393.

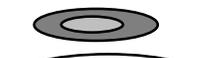
<sup>251</sup> Voir le §6.

<sup>252</sup> Une série de raisonnements enchaînant les conditions est *prosyllogistique* et une série descendant vers les conséquences est dite *épisylogistique* (B387 ss, Ak III 256).

spéculatif et formel, le propre de la raison et toute idée en représente la limite. Kant souligne:

«la raison considérée comme le pouvoir de donner une certaine forme logique à la connaissance est le pouvoir d'inférer, c'est-à-dire de juger médiatement<sup>253</sup> (en subsumant la condition d'un jugement possible sous la condition d'un jugement donné)»<sup>254</sup>.

Ce rapport d'inférence peut être étendu et devenir médiatisé par une troisième proposition, comme dans le cas du syllogisme. Selon l'analyse que Kant fait du syllogisme, la majeure donne la *règle*, la mineure donne un *cas* et la conclusion le *résultat* de l'application de la règle au cas<sup>255</sup>. Afin de mettre en lumière la nécessité logique de la représentation d'un inconditionné, ou d'une totalité absolue, illustrons à l'aide d'un schéma la régression dans l'enchaînement prosyllogistique. Prenons comme point de départ l'exemple de Kant, *Caius est mortel*<sup>256</sup>. Cette proposition peut être soit induite (par expérience) ou soit déduite. Considérons le cas de la déduction: *Caius est mortel* serait alors le conditionné. Comment trouver les conditions pour ce conditionné? Puisque la conclusion est le résultat de l'application d'une règle à un cas, le prédicat de la conclusion sera donné par la règle et le sujet de la conclusion par le cas, ce qui nous donne:

Condition	Tous les _____ sont mortels.	
Condition	Caius est un _____.	
Conditionné	Caius est mortel.	

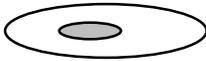
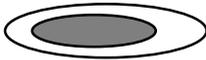
<sup>253</sup> La traduction de la Pléiade comporte «immédiatement», alors que dans le texte allemand on peut lire «mittelbar» (255:24).

<sup>254</sup> B386, Ak III 255; aussi: B357, Ak III 238; B360, Ak III 240; B378, Ak III 250.

<sup>255</sup> B386 ss, Ak III 255.

<sup>256</sup> B378, Ak III 251.

L'espace vide «\_\_\_\_\_», le moyen terme, peut être remplacé par n'importe quel objet conceptuel inclus dans l'extension de la classe «mortel» et incluant la classe «Caius». Par exemple, on pourrait substituer à l'espace vide les classes «homme», «Grec», «philosophe», etc. En prenant la règle comme conditionné, on obtient:

Condition	Tous les _____ sont mortels.	
Condition	Tous les hommes sont _____.	
Conditionné	Tous les hommes sont mortels.	
Condition	Tous les <u>hommes</u> sont mortels.	
Condition	Caius est un <u>homme</u> .	
Conditionné	Caius est mortel.	

Le moyen terme pourrait être «organisme vivant». On voit ici que le moyen terme (espace grisé), pris génériquement, *gagne toujours en extension* et que ce qui était une règle (espace vide et espace grisé) est à son tour être envisagé comme un cas subsumé sous une règle (espace vide et espace hachuré). Le moyen terme représente en quelque sorte un *lieu de transition* et la transitivité nous achemine vers des représentations de plus en plus englobantes. Pourquoi cette régression prosyllogistique doit-elle avoir un terme? Parce que le rapport de fondement découvre un ordre *a priori*, sans lequel la possibilité du fondé demeure inexplicable. Il ne peut pas ne pas y avoir de terme premier, car si cela était le cas, la possibilité du fondé serait toujours reportée plus loin dans la série des conditions sans jamais pouvoir être fondée *effectivement*. L'absence de ce terme initial serait un peu comme un syllogisme avec une mineure et une conclusion, mais sans majeure. L'efficience du rapport de fondement, et inversement, du rapport de conséquence, dépend entièrement de ce point d'origine, qui est en définitive

*le fondement des fondements*. L'enrichissement de la représentation d'un objet est déterminé par cette régression vers l'inconditionné, requise par la représentation d'une intégralité toujours plus grande:

«pour la compréhensibilité intégrale [vollständige Begreiflichkeit] de ce qui est donné dans le phénomène, nous avons besoin des fondements, mais non des conséquences»<sup>257</sup>.

La représentation d'un inconditionné rend possible la représentation d'un conditionné *dans son intégralité* en nous donnant en quelque sorte la marche à suivre pour *déterminer complètement* l'objet qui se présente dans l'intuition<sup>258</sup>.

La représentation d'un inconditionné assume donc un rôle de fondement à l'égard d'un conditionné donné. L'idée transcendantale réfère à cet inconditionné comme à la *totalité des conditions* fondant la possibilité d'un conditionné. Au sujet de sa conception de l'idée transcendantale, Kant précise:

«comme l'*inconditionné* seul rend possible la totalité [Totalität] des conditions, et que réciproquement la totalité des conditions est elle-même toujours inconditionnée, un concept pur de la raison peut être défini en général comme le concept de l'inconditionné, en tant qu'il contient un fondement de synthèse du conditionné»<sup>259</sup>.

Cela montre clairement que la relation entre l'unité de l'inconditionné, l'idée, et la multiplicité des conditions, les concepts objectifs, satisfait la condition (C2) et qu'en conséquence notre hypothèse (H1) se voit confirmée.

## §19 La représentation de l'idéal transcendantal

---

<sup>257</sup> B438, Ak III 284.

<sup>258</sup> Nous éclairerons ce point dans les paragraphes suivants.

<sup>259</sup> B379, Ak III 251.

Les résultats établis dans le paragraphe précédent s'appliquent à toutes les idées en général. Aussi toute idée transcendante satisfait-elle les deux conditions de la relation holiste. Mais toutes les idées ne jouissent pas exactement du même statut. En fait, il en est une qui possède un privilège sur toutes les autres et Kant la désigne comme un *idéal*. Il écrit:

«ce que j'appelle *idéal* paraît être encore plus éloigné de la réalité objective que l'idée, et par là j'entends l'idée non seulement *in concreto*, mais *in individuo*, c'est-à-dire en tant que chose singulière déterminable, ou absolument déterminée par l'idée seule»<sup>260</sup>.

De tous les objets relevant de l'ordre de l'idée, celui de l'idéal est le plus affranchi des conditions empiriques, ou encore, c'est celui le plus distant de l'ordre du fini<sup>261</sup>. Ce statut particulier de l'idéal ne s'explique pas par une espèce d'inégalité irréductible entre lui et l'ensemble des idées. L'idéal est plutôt la source commune à toutes les idées, le point d'origine de la perspective spéculative de la raison. Les idées, nous l'avons vu, permettent l'extension maximale des concepts d'objet fournis par l'entendement, et la multiplicité des objets catégoriaux relève de toutes les combinaisons possibles entre concepts et intuitions, ce qui correspond exactement au domaine de la possibilité de l'expérience. L'idéal, en contrepartie, est unique, et ne représente pas l'extension d'*un objet en particulier* mais l'extension de *l'objet en général*. L'usage de l'article défini marque l'unicité de l'objet de l'idéal, qui désigne en fait *le prototype* de l'objet. À travers toutes les connaissances objectives, l'entendement tente d'enrichir la représentation de cet objet singulier et prototypique, fourni par la raison<sup>262</sup>.

---

<sup>260</sup> B596, Ak III 383.

<sup>261</sup> B596, Ak III 383.

<sup>262</sup> Kant souligne son affinité avec Platon concernant les propriétés de l'idéal: «ce qui pour nous est un idéal était pour Platon une *idée de l'entendement divin*, un objet singulier dans la pure intuition de cet entendement, la perfection suprême de chaque

En dépit du fait que le processus de détermination opéré par l'entendement ne saurait avoir de fin, l'idéal de la raison présente un objet *complètement déterminé*. Cette complète détermination de l'objet représente le *modèle* par excellence des phénomènes. Kant précise: «de même que l'*idée* donne la règle, l'*idéal* en pareil cas sert d'original pour la complète détermination [durchgängige Bestimmung] de la copie»<sup>263</sup>. L'idéal désigne un objet transcendantal<sup>264</sup>, complètement déterminé formant l'horizon à l'intérieur duquel la détermination de chaque objet prend place. L'idéal se présente ainsi comme le point de fuite de cet incessant mouvement de détermination d'un objet d'expérience<sup>265</sup>.

Pour qu'une chose puisse être complètement déterminée, elle doit satisfaire deux exigences, l'une formelle et l'autre matérielle<sup>266</sup>. Du point de

---

espèce d'êtres possibles, le fondement originaire de toutes les copies dans le phénomène» (B596, Ak III 383 ss)

<sup>263</sup> B597, Ak III 384; B599, Ak III 385.

<sup>264</sup> Toutes les idées réfèrent à un objet transcendantal: «de pareilles idées transcendantes ont un objet simplement intelligible, qu'il est sans doute permis d'accorder comme un objet transcendantal [transcendentales Object], dont d'ailleurs on ne sait rien» (B593, Ak III 382); dans le cas particulier des idées cosmologiques, Kant affirme explicitement que la quatrième porte sur un objet «simplement intelligible» (B594, Ak III 382), et c'est précisément cette analyse qui conduit à la notion d'idéal transcendantal; quant aux trois autres, il faut dire que la notion de monde qui y intervient, entendu comme *totalité*, bien que cette totalité contienne les conditions phénoménales, désigne toutefois un objet transcendant, à savoir une synthèse *achevée* des conditions phénoménales; à ce propos, Kant écrit: «si l'on considère qu'en outre ces idées [les idées cosmologiques] sont toutes transcendantes, et que, bien qu'elles ne dépassent pas l'objet, c'est-à-dire les phénomènes quant à l'espèce, mais qu'elles ont uniquement affaire au monde sensible (et non aux noumènes), elles poussent néanmoins la synthèse jusqu'à un degré qui dépasse toute expérience possible, on peut les désigner très exactement, suivant moi, sous le nom de concept du monde» (B447, Ak III 289; aussi B506 ss, Ak III 331 ss).

<sup>265</sup> B601, Ak III 386.

<sup>266</sup> B601 (Ak III 386), note \*: «la *déterminabilité* de tout *concept* est soumise à l'*universalité* (*universalitas*) du principe qui exclut tout milieu entre deux prédicats

vue matériel, ou ontologique, une chose est complètement déterminée lorsque l'on a une représentation de tous les prédicats qui lui conviennent. Du point de vue formel, ou logique, ces prédicats doivent être compatibles les uns avec les autres, c'est-à-dire non contradictoires, sans quoi la chose ne serait même pas possible. En transposant ce que requiert le processus de détermination d'une chose en particulier au processus de détermination d'une chose en général, l'objet de l'idéal, on parvient à la représentation de *la totalité des prédicats possibles*, l'idée de *l'ensemble de toute possibilité* (*die Idee von dem Inbegriffe aller Möglichkeit*), écrit Kant<sup>267</sup>. Cette représentation est un point culminant de la Dialectique transcendantale puisque des paralogismes à l'idéal, en passant par les antinomies, l'examen des représentations en cause exhibe la remontée vers la représentation-source, l'être originaire, du sujet au monde jusqu'à Dieu. Cette représentation ultime contient toute la *matière transcendantale* nécessaire à la détermination des phénomènes. Elle n'est surtout pas un quelconque substitut à l'intuition pure ou empirique. L'idéal transcendantal contient la totalité des *prédicats* possibles, c'est-à-dire des représentations avec un *contenu*, une *matière* conceptuelle<sup>268</sup>, et non pas simplement un divers phénoménal, non conceptuel, comme dans le cas de l'intuition. L'idéal représente la totalité du possible et, *a fortiori*, de la réalité. Dans une formule particulièrement dense et précise, Kant caractérise ainsi l'idéal transcendantal:

---

opposés; mais la *détermination* d'une chose est soumise à la *totalité* (*universitas*) ou à l'ensemble [Inbegriff] de tous les prédicats possibles».

<sup>267</sup> B601, Ak III 386.

<sup>268</sup> B604, Ak III 388.

«si donc la détermination complète a pour fondement, dans notre raison, un substratum transcendantal [transcendental Substratum] qui contient en quelque sorte toute la provision de matière d'où peuvent être tirés tous les prédicats possibles des choses, ce substratum n'est autre chose que l'idée d'un tout [All] de la réalité (*omnitude realitatis*)»<sup>269</sup>.

Le travail épistémologique réalisé dans toute cette section de la Dialectique est remarquable à plus d'un point de vue et ce passage en constitue un moment-clé. L'analyse qui va de la détermination d'un objet à la détermination *complète* d'un objet, qui elle conduit à poser la nécessité de la représentation de tous les prédicats possibles, le substratum transcendantal, met en lumière la teneur de cette représentation d'unité *a priori*: le substratum est un *tout*. Nous sommes ici au point le plus élevé dans l'épistémologie kantienne.

La notion de substratum transcendantal, ou le versant spéculatif de l'idéal transcendantal, satisfait, en tant qu'idée, les conditions (C1) et (C2) qui caractérisent toute relation holiste. On peut refaire avec profit l'exercice de la confirmation dans le contexte particulier du développement de l'idéal transcendantal, car cela permettra de donner encore plus de généralité aux propriétés de la relation holiste. Concernant la condition (C1), il est maintenant clair que le substratum transcendantal contient tout le possible. Mais contient-il davantage? D'abord, la représentation de l'être idéal, comme *in individuo*, ne s'identifie pas à la somme des représentations des êtres dérivés<sup>270</sup>. Ensuite, l'on doit dire que le substratum contient l'infinité du possible *comme actualisée*. Les notions de *ens realissimum* et de chose en soi que Kant associe au substratum transcendantal montrent bien le caractère

---

<sup>269</sup> B603 ss, Ak III 387 ss.

<sup>270</sup> B607 (Ak III 389 ss): «comme on ne peut pas dire non plus qu'un être originaire se compose de plusieurs êtres dérivés, puisque chacun d'eux le présuppose et par conséquent ne saurait le constituer, l'idéal de l'être originaire doit être aussi pensé comme simple».

actualisé de la singularité et de la complète détermination de l'objet transcendantal<sup>271</sup>. Le substratum est en définitive une représentation de l'être en acte, ou de l'actualité de l'être; en lui est *réalisé* tout le possible de l'être. Kant écrit:

«cette chose [l'objet de l'idéal transcendantal (chose en soi)] est une pure fiction par laquelle nous rassemblons [zusammenfassen] et réalisons [realisieren] dans un idéal, comme dans un être particulier, le divers de notre idée»<sup>272</sup>.

L'actualité réalisée dans l'objet de l'idéal transcendantal récapitule tout en elle; l'être en général (Dieu) existe comme cause des phénomènes (monde) et comme personne (sujet)<sup>273</sup>. La représentation de l'idéal, du substratum, de la chose complètement déterminée, de l'être réalissime, emprunte ainsi les traits d'un Dieu qui, en tant que représentation d'ordre  $\omega$ , contient tous les possibles sous le mode d'une actualité.

Quant à la condition (C2), elle parvient ici à un maximum de généralité. Le rapport de fondement entre la représentation d'ordre  $\omega$ , le substratum transcendantal, et les représentations d'ordre  $\alpha$ , les représentations objectives, se déploie dans toute son étendue épistémologique. Comme nous l'avons vu dans le §18, le mouvement de régression entraînait l'extension du concept pris universellement dans la

---

<sup>271</sup> B604 (Ak III 388): «mais c'est aussi par cette entière possession de la réalité que le concept d'une *chose en soi* est représenté comme complètement déterminé, et le concept d'un *ens realissimum* est celui d'un être singulier, puisque, de tous les prédicats opposés possibles, un seul entre dans sa détermination, à savoir celui qui appartient absolument à l'être».

<sup>272</sup> B608, Ak III 390; nous reviendrons plus loin (§30) sur le caractère fictif de l'idéal transcendantal.

<sup>273</sup> B611 (Ak III 392) note \*: «cet idéal de l'être souverainement réel est donc, bien qu'il ne soit qu'une simple représentation, d'abord *réalisé*, c'est-à-dire converti en objet, ensuite *hypostasié* et enfin, par un progrès naturel de la raison vers l'achèvement de l'unité, *personnifié*».

majeure. Parvenue à son terme, la régression en arrive à une représentation originaire fondant la totalité des conditionnés, qui apparaissent comme autant de conséquences. La notion d'inconditionné, presque exclusivement logique, fait maintenant place à celle de substratum, révélant en cela son contenu transcendantal. L'aspect logique du rapport de fondement est dorénavant complété par l'aspect transcendantal<sup>274</sup>. Si bien que l'on peut non seulement affirmer que l'inconditionné absolu fonde la possibilité de tous les conditionnés, mais encore et surtout que le substratum transcendantal fonde la possibilité de toute détermination, de toute prédication. Il est la condition nécessaire et matérielle, comme Kant le souligne:

«il [le principe de la détermination complète] renferme une présupposition transcendantale, celle de la matière *de toute possibilité*, laquelle doit contenir *a priori* les *données* nécessaires à la possibilité *particulière* de chaque chose»<sup>275</sup>.

Il faut insister sur le fait que le substratum ne fait pas que contenir, à la manière d'un ensemble, tous les prédicats possibles. Si tel était le cas, le substratum se réduirait à l'analyse de ses parties, ce qui ne correspond pas à notre caractérisation de la notion de tout. Kant avait bien en vue cette propriété de la représentation ultime et il la développe dans un passage singulièrement explicite:

«par conséquent, on ne peut pas non plus, à parler exactement, regarder la dérivation qui fait venir de cet être originaire toute autre possibilité

---

<sup>274</sup> De la même manière, le rapport logique de *conséquence* (*Folge*) a pour correspondant transcendantal le rapport de *dérivation* (*Ableitung*); B606 (Ak III 389): «toute possibilité des choses (de la synthèse du divers quant à leur contenu) est donc considérée comme dérivée [abgeleitet], et seule celle de ce qui renferme en soi toute réalité est regardée comme originaire».

<sup>275</sup> B600, Ak III 386; aussi B606 (Ak III 389): «l'idéal est donc pour elle [la raison] l'original (*prototypon*) de toutes les choses, qui toutes ensemble, comme des copies défectueuses (*ectypa*), en tirent la matière de leur possibilité, et qui, en s'en rapprochant plus ou moins, sont toujours, toutefois infiniment loin de l'atteindre».

comme une *limitation* [Einschränkung] et en quelque sorte comme une *division* [Theilung] de sa suprême réalité; car alors l'être originaire ne serait plus considéré que comme un simple agrégat d'êtres dérivés, ce qui, d'après ce qui vient d'être dit, est impossible [...]. Au contraire, la suprême réalité serait au principe de la possibilité de toutes choses plutôt comme *fondement* [Grund] que comme *ensemble* [Inbegriff], et la diversité des choses ne reposerait pas sur la limitation même de l'être originaire, mais sur l'intégralité de ce qui en découle [sondern seiner vollständigen Folge beruhen], dont ferait aussi partie toute notre sensibilité, y compris toute réalité dans le phénomène, sans pour cela qu'elle puisse appartenir comme ingrédient à l'idée de l'être suprême»<sup>276</sup>.

Kant opère clairement la distinction entre la notion de tout et celle d'ensemble, au sens où nous les avons précédemment définies, et reconnaît la fonction *fondatrice* de la notion de tout. Les passages<sup>277</sup> où il met en valeur la fonction de fondement de l'idéal, du substratum, de l'objet transcendantal ou de la chose en soi convergent tous vers le même point: la nécessité d'une représentation ultime d'unité. Il s'agit d'une nécessité logico-transcendantale, dont la reconnaissance marque un des points d'achèvement de la Doctrine des éléments. Ce résultat en plus d'être, croyons-nous, la contribution la plus remarquable de Kant à l'épistémologie, manifeste par là même son originalité, à savoir son caractère éminemment holiste.

Ayant présenté l'articulation de la représentation d'ordre  $\omega$  et des représentations d'ordre  $\alpha$  dans le contexte particulier de la caractérisation de l'idéal transcendantal, nous sommes maintenant en mesure de reformuler de

---

<sup>276</sup> B607, Ak III 390.

<sup>277</sup> Pour l'idéal, B604 (Ak III 388): «c'est donc un *idéal* transcendantal qui est au fondement de la détermination complète nécessairement inhérente à tout ce qui existe»; pour le substratum, B603 (Ak III 387 ss): «si donc la détermination complète a pour fondement, dans notre raison, un substratum transcendantal [...]»; pour l'objet transcendantal, B568 (Ak III 367): «nous devons en général donner dans la pensée un objet transcendantal pour fondement aux phénomènes»; aussi B641, Ak III 409; pour la chose en soi, B534 (Ak III 347): «[l'idée de l'absolue totalité] n'a de valeur que comme condition des choses en soi»; aussi B604, Ak III 388.

manière plus précise la relation-candidate, dont la formulation précédente faisait appel exclusivement à la notion d'idée transcendantale. La relation-candidate, confirmant notre hypothèse (H1), est *la relation entre l'unité de la représentation du substratum transcendantal et la multiplicité des représentations des choses en général*<sup>278</sup>.

## §20 L'idéalité du substratum transcendantal

Afin d'éclairer la notion d'idéal transcendantal, Kant a fait appel à la notion d'idée platonicienne en mettant en valeur le caractère prototypique qu'elle revêt dans la philosophie de Platon<sup>279</sup>. Toutefois, que l'idée représente un prototype, un original, n'est pas une propriété sans rapport à autre chose. Bien au contraire, cet original idéal sert de modèle à l'*action*. L'idéal kantien, comme l'idée platonicienne, possède non seulement un aspect spéculatif, en tant que prototype de l'objet, mais également un aspect pratique, et l'on doit ajouter que le premier n'a véritablement de sens qu'en rapport au second<sup>280</sup>. Aussi est-ce seulement avec les développements de la Dialectique transcendantale que le sens le plus riche de l'idéalité se manifestera. En effet, dans l'Esthétique et l'Analytique, l'idéalité désignait

---

<sup>278</sup> Nous avons utilisé le terme de *substratum* plutôt que celui d'*idéal* pour mettre en relief l'aspect spéculatif de la représentation en cause.

<sup>279</sup> B370, Ak III 246: «Platon se servait du mot *idée* de telle sorte qu'on voit bien qu'il a entendu par là quelque chose qui non seulement ne dérive jamais des sens, mais dépasse même de loin les concepts de l'entendement dont s'est occupé Aristote, puisqu'on ne saurait rien trouver dans l'expérience qui y corresponde. Les idées sont chez lui les originaux [Urbilder] des choses en elles-mêmes, et non de simples clefs pour des expériences possibles comme les catégories»; B596, Ak III 383.

<sup>280</sup> B371, Ak III 246; B597, Ak III 384.

exclusivement le caractère intentionnel des phénomènes objectivement déterminés, comme Kant le souligne :

«les phénomènes en général ne sont rien en dehors de nos représentations, et c'est précisément ce que nous voulions dire en parlant de leur idéalité transcendantale»<sup>281</sup>.

Le noyau sémantique de la notion d'idéalité se voit ici complété d'une connotation pratique et en elle s'articulent désormais l'ordre spéculatif et l'ordre pratique. Et tout comme Kant affirmait que l'idéal était plus éloigné de la réalité objective que les idées, on peut affirmer que le substratum transcendantal est *plus idéal* que les représentations de l'espace, du temps et de la possibilité de l'expérience. À elle seule, l'idéalité du substratum transcendantal représente tout le défi de l'épistémologie de Kant, à savoir la justification de la complémentarité de deux ordres radicalement hétérogènes. La relation holiste permet de relever adéquatement ce défi en ce qu'elle permet expressément l'articulation de deux ordres de représentation, l'un d'unité, l'autre de multiplicité.

L'opposition entre le spéculatif et le pratique trouve une autre expression dans l'opposition entre le constitutif et le régulateur. Le principe constitutif est «un principe de la possibilité de l'expérience et de la connaissance empirique des objets des sens, c'est-à-dire un principe de l'entendement»<sup>282</sup>. Il rend possible la constitution d'un objet. Le principe régulateur est quant à lui «un principe qui fait poursuivre l'expérience et étendre l'expérience le plus loin possible, et d'après lequel aucune limite empirique ne doit avoir la valeur d'une limite absolue»<sup>283</sup>. Cette distinction

---

<sup>281</sup> B535, Ak III 348.

<sup>282</sup> B537, Ak III 349.

<sup>283</sup> B537, Ak III 349.

entre les deux ordres de principe a permis à Kant d'éclairer ce qu'il y avait d'antinomique dans les thèses relatives aux deux premières idées cosmologiques<sup>284</sup>. L'idéal de la raison pure est un principe régulateur procurant à l'entendement un *horizon* à l'intérieur duquel il opère ses déterminations objectives en appliquant les catégories (principes constitutifs) au divers intuitif. La représentation nécessaire de l'inconditionné absolu constitue le point de fuite, un point imaginaire (*focus imaginarius*)<sup>285</sup>, de cet horizon et ne désigne aucun conditionné de la série empirique, aucun objet phénoménal possible, puisque la perspective est un au-delà du monde phénoménal (*ens extramundanum*)<sup>286</sup>. Kant résume:

«le *principe régulateur* de la raison est donc [...] que tout dans le monde sensible a une existence empiriquement conditionnée, et qu'il n'y a nulle part en lui, par rapport à aucune propriété, une nécessité inconditionnée, qu'il n'existe aucun membre de la série des conditions dont on ne doit toujours attendre et, aussi loin qu'on le peut, chercher la condition empirique dans une expérience possible, et que rien ne nous autorise à dériver une existence quelconque d'une condition placée en dehors de la série empirique, ou encore à la tenir dans la série même pour absolument indépendante et subsistant par elle-même, mais sans nier pour cela que la série entière puisse avoir son fondement dans quelque être intelligible (qui est ainsi libre de toute condition empirique et contient bien plutôt le fondement de la possibilité de tous les phénomènes)»<sup>287</sup>.

En reprenant une opposition chère à l'Analytique, on pourrait dire qu'à l'égard du processus de détermination le principe constitutif peut servir d'*organon*, alors que le principe régulateur n'a d'autre usage que celui d'un *canon*, en tant que ce qui règle les actes de l'entendement<sup>288</sup>. Le mode de

---

<sup>284</sup> Les idées cosmologiques dites dynamiques recevront une solution à partir d'une transposition sur le rapport entre le sensible et l'intelligible (B566 ss, Ak III 366 ss).

<sup>285</sup> B672, Ak III 428.

<sup>286</sup> B589, Ak III 379.

<sup>287</sup> B589, Ak III 379.

<sup>288</sup> B385 (Ak III 255): «en effet, si aucun objet ne peut être déterminé par eux [les concepts transcendants de la raison], ils peuvent du moins servir à l'entendement,

donation de leur objet respectif nous renseigne encore sur leur différence: dans le concept de l'entendement, l'objet est *donné, gegeben*, alors que dans l'idée, et *a fortiori* dans l'idéal, l'objet est donné *comme tâche, aufgegeben*<sup>289</sup>. Le terme de la régression vers l'inconditionné, le point d'origine, l'objet complètement déterminé, représente le point d'achèvement d'une action à *réaliser*. La nécessité logique d'une telle représentation de l'inconditionné absolu a déjà été démontrée, et il faut encore une fois souligner qu'elle n'est pas un produit de la raison pour accommoder ses propres fins, mais qu'elle en constitue l'étoffe même, car les idées de la raison sont données avec la raison et révèlent sa nature<sup>290</sup>. La raison est déterminée par l'ouverture à un autre ordre, hétérogène et nécessaire. En elle, le divers n'est plus celui d'un phénomène à objectiver, mais bien plutôt celui des actes à accomplir. Il y a ici un chevauchement de deux ordres, dont les unités du premier (spéculatif) deviennent des multiples pour le second (pratique). Que ces deux ordres soient hétérogènes ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas interpénétration de l'un dans l'autre. En effet, ce pouvoir pratique, cette puissance d'action se situe au cœur même de l'entendement, le traverse de part en part et s'exprime dans toute l'efficace

---

fondamentalement et en secret, de canon qui lui permette d'étendre son usage et de le rendre homogène; par là sans doute il ne peut connaître aucun objet en plus de ceux qu'il connaîtrait au moyen de ses propres concepts, mais il est mieux dirigé et conduit plus avant dans cette connaissance».

<sup>289</sup> B380 (Ak III 251): «les concepts purs de la raison portant sur la totalité dans la synthèse des conditions sont donc nécessaires au moins en tant qu'ils nous prescrivent la tâche [wenigstens als Aufgaben] de pousser autant que possible l'unité de l'entendement jusqu'à l'inconditionné» (le traducteur souligne également l'opposition *gegeben/aufgegeben*); aussi B384, Ak III 254; B527, Ak III 343 ; B536, Ak III 348; B697, Ak III 442.

<sup>290</sup> Les idées transcendantales sont aussi «naturelles» à la raison que le sont les catégories à l'entendement (B670, Ak III 426); B722 (Ak III 456): «l'idée est [...] donc inséparablement liée à l'essence de notre raison».

du *Ich denke*. En contrepartie, bien que la raison soit déterminée par la dimension pratique, elle conserve néanmoins un usage spéculatif dans la mesure où elle collabore au travail de l'entendement. Et ce n'est pas là une fonction accessoire de la raison:

«ils [les concepts de la raison pure] ne sont pas forgés arbitrairement, mais ils nous sont donnés comme tâche [aufgegeben] par la nature même de la raison, et c'est pourquoi ils se rapportent d'une manière nécessaire à tout usage de l'entendement»<sup>291</sup>.

Il ne s'agit pas pour Kant d'établir une quelconque suprématie de l'ordre pratique sur l'ordre spéculatif, ce que ne manquera pas de faire Fichte qui voulait «achever» la philosophie transcendantale. Il s'agit plus modestement d'éclairer leur contribution respective au processus de la connaissance et, ce faisant, mettre à jour les véritables racines des conflits stériles qui jalonnent l'histoire de la philosophie, en particulier. Tout le système de la connaissance bénéficie de ce double commerce, dont la valeur épistémologique du résultat repose essentiellement sur la reconnaissance du caractère hétérogène des deux ordres en cause.

Sitôt la distinction opérée entre le régulateur et le constitutif, la question de la valeur objective du principe régulateur de la raison se pose<sup>292</sup>. Il est clair que la représentation du substratum transcendantal ne peut être dite objective au sens où les représentations des catégories, des schèmes et des formes *a priori* de la sensibilité ont été dites objectives. Cependant, la représentation du substratum n'est pas complètement étrangère à cette objectivité. Voyons comment. D'abord, rappelons que l'objectivité en question désigne la propriété d'une représentation qui participe directement

---

<sup>291</sup> B384, Ak III 254.

<sup>292</sup> B365, Ak III 243.

au processus de détermination d'un objet pour un concept. Ainsi en est-il du temps, de l'espace, des catégories et des schèmes. Le schème, en tant qu'homogène à l'entendement et à la sensibilité, est l'instance ayant, pourrait-on dire, le rapport le plus direct avec la forme d'unité (l'objet) issue de l'application des catégories au divers intuitif<sup>293</sup>. Ce monogramme, comme Kant le nomme<sup>294</sup>, représente dans l'imagination pure l'objet *le plus déterminé* en regard du domaine de la possibilité de l'expérience. À supposer qu'il y ait des degrés dans l'objectivité, on pourrait affirmer que le schème est la représentation la plus objective, parce que la plus impliquée dans le processus de détermination d'un objet pour la connaissance, c'est-à-dire le processus d'unification du divers. Or, pour Kant, l'idée est l'«analogue d'un schème»<sup>295</sup> et par conséquent profite d'une réalité objective analogue à celle du schème de l'imagination<sup>296</sup>. La fonction d'unité qui se réalise dans la détermination d'un objet constitue précisément la base sur laquelle Kant peut s'appuyer pour défendre l'*objectivité* des idées de la raison.

«comme tout principe qui assure *a priori* à l'entendement l'unité complète de son usage s'applique aussi, bien qu'indirectement seulement, à l'objet de l'expérience, les principes de la raison pure ont une réalité objective, même par rapport à celui-ci, non pas pour y déterminer quelque chose, mais uniquement pour indiquer la marche suivant laquelle on peut mettre

---

<sup>293</sup> Le schème est «le concept sensible d'un objet»: «der sinnliche Begriff eines Gegenstandes in Übereinstimmung mit der Kategorie» (Ak 139 (B186)).

<sup>294</sup> B181, Ak III 136.

<sup>295</sup> B693 (Ak III 440): «l'idée de la raison est donc l'analogie [Analogon] d'un schème de la sensibilité, mais avec cette différence que l'application des concepts de l'entendement au schème de la raison n'est pas une connaissance de l'objet lui-même (comme l'application des catégories à leurs schèmes sensibles)»; aussi: B698, Ak III 443; B702, Ak III 445; B707, Ak III 448; B710, Ak III 449; B712, Ak III 450; B725, Ak III 458.

<sup>296</sup> B702 (AK III 445): «nous ne devons donc pas les admettre en eux-mêmes [les êtres de raison], mais seulement leur attribuer la réalité d'un schème [...]».

l'usage empirique et déterminé de l'entendement complètement d'accord avec lui-même, en rattachant cet usage, *autant que possible*, au principe de l'unité complète et en l'en dérivant»<sup>297</sup>.

On pourrait ainsi partager l'objectivité selon deux domaines: l'objectivité *spéculative* et l'objectivité *pratique*. L'objectivité spéculative serait bien sûr la propriété d'une représentation de l'unité d'un divers intuitif, issue d'une synthèse catégoriale. L'objectivité pratique serait quant à elle la propriété d'une représentation de l'unité d'un divers pratique ou d'une multiplicité d'actes. L'objet d'un *connaître* et l'objet d'un *agir* seraient donc tous les deux formellement semblables en tant qu'unité d'un divers, mais matériellement différents en vertu de leur domaine d'application.

Nous insistons sur l'usage des termes corrélatifs à la *complétude* dans le passage mentionné puisqu'il indique la *qualité* de la détermination qui est proposée comme tâche à l'entendement. Dans cette perspective, l'idéal prend la forme de la chose *complètement* déterminée. La complète détermination de cet objet transcendantal implique justement l'impossibilité pour cet objet de se présenter dans l'expérience. Cependant, l'impossibilité pour la représentation de l'objet transcendantal de trouver une instanciation dans l'expérience n'empêche pas pour autant cette représentation de profiter d'une certaine forme d'objectivité, car l'objectivité comme propriété d'une représentation a été définie plus tôt à partir de la participation au processus de détermination d'un objet. Que l'objet d'une représentation soit empiriquement possible ou impossible ne change en rien la contribution de cette représentation à la détermination d'un objet de connaissance en général. De ce point de vue, les idées transcendantales peuvent être envisagées comme objectives, et par là nous entendons que l'objet qu'elles

---

<sup>297</sup> B693, Ak III 440.

contribuent à déterminer restera toujours lui-même *indéterminé*, parce que ultimement indéterminable. Kant écrit:

«ce qu'il y a de remarquable dans ces principes [...], c'est qu'ils semblent être transcendants et que, bien qu'ils ne contiennent que de simples idées pour l'accomplissement de l'usage empirique de la raison, idées que cet usage ne peut suivre que d'une manière en quelque sorte asymptotique, c'est-à-dire par simple approximation, et sans jamais les atteindre, ils ont cependant, comme principes synthétiques *a priori*, une valeur objective, mais indéterminée [objective, aber unbestimmte Gültigkeit]»<sup>298</sup>.

Cette objectivité indéterminée, mais réelle, des idées de la raison ne saurait être réfutée, pas plus qu'elle ne pourrait être démontrée<sup>299</sup>. Il ne peut y avoir de déduction transcendantale comme telle des idées de la raison puisque le recours à l'expérience, seul lieu de monstration de l'objet à partir duquel la déduction s'opère, fait défaut<sup>300</sup>. De ce point de vue, le temps, comme l'espace, en tant que concept, et non seulement intuition, n'est qu'une idée<sup>301</sup>. Et même si tout objet déterminé s'inscrit nécessairement dans le temps, *le* temps, comme totalité requise pour fonder la possibilité de toute position temporelle, demeure un objet indéterminé.

Le fait que l'idée transcendantale ne partage pas exactement la même objectivité que la catégorie, par exemple, ne la rend pas inutile et stérile au plan épistémologique<sup>302</sup>. Bien au contraire, elle est «hautement féconde»<sup>303</sup>. C'est là un des mérites de l'épistémologie kantienne que d'avoir fondé l'harmonie entre les principes constitutifs et les principes régulateurs. En

---

<sup>298</sup> B691, Ak III 439; aussi B697, Ak III 442.

<sup>299</sup> B669, Ak III 426.

<sup>300</sup> B697, Ak III 442.

<sup>301</sup> B438 ss, Ak II 284 sss.

<sup>302</sup> B597 (Ak III 384): «bien qu'on ne puisse attribuer à ces idéaux une *réalité* objective (une existence), on ne doit pas pour autant les regarder comme de pures chimères [hirngespinnste]»; aussi B726, Ak III 458.

<sup>303</sup> B385, Ak III 254.

effet, éclairer leur radicale hétérogénéité est une chose, mais montrer leur nécessaire complémentarité et comment elle s'articule en est une autre. La double nécessité logique et transcendantale de la représentation de l'idéal transcendantal peut trouver une nouvelle expression à l'aide du concept d'utilité<sup>304</sup>. D'abord, dans son rapport au travail de l'entendement, l'idée de la raison montre son utilité en rendant possible une certaine *mesure*:

«la raison en effet a besoin du concept de ce qui est absolument intégral dans son espèce, afin de pouvoir estimer et mesurer en conséquence le degré et le défaut de ce qui est incomplet»<sup>305</sup>.

Ensuite, le substratum répond à l'*intérêt spéculatif* de la raison. L'intérêt général de la raison réside dans un système de représentations unifié, à l'intérieur duquel les représentations peuvent être ordonnées tant à un objet de connaissance qu'à un objet d'action. La représentation du substratum transcendantal assure l'unité la plus haute dans le domaine spéculatif du système de représentations. Elle procure à la raison, souligne Kant, «le plus parfait contentement» parce qu'elle lui procure un point de vue à partir duquel elle peut envisager tous ses objets dans «un ensemble intégral [vollständiges Ganze]»<sup>306</sup>.

Ainsi, le recours à la relation holiste permet-il encore ici de justifier l'idéalité de la représentation du substratum transcendantal, représentation de type  $\omega$ . Cette idéalité du substratum transcendantal est fondamentalement la même que celle des formes *a priori* de la sensibilité et de celle de la possibilité de l'expérience. Au même titre que l'espace, le temps et la possibilité de l'expérience, le substratum *n'est rien en dehors de sa*

---

<sup>304</sup> B629, Ak III 402.

<sup>305</sup> B597 ss, Ak III 384.

<sup>306</sup> B703 ss, Ak III 446.

*représentation*. L'analyse du substratum a toutefois mis en valeur le caractère pratique de l'idéal, relatif à son statut de principe régulateur, complètement inhibé dans l'examen de l'idéalité de l'espace, du temps et de la possibilité de l'expérience. Et c'est précisément ici que se situe le *topos* dialectique de la raison. Parmi toutes les représentations idéales, il y a deux classes: la classe des représentations qui contribuent à la constitution d'un objet déterminé pour la connaissance, et la classe des représentations qui règlent l'achèvement de la complète détermination d'un objet (transcendantal et indéterminé) à travers la constitution d'objets déterminés de manière incomplète. Le «malentendu» dialectique consiste à prendre le régulateur pour le constitutif, à défaut de les avoir préalablement distingués, en attribuant le type d'unité produite par la raison, se réalisant dans un objet d'expérience, à l'objet de l'idéal transcendantal<sup>307</sup>. Le résultat problématique de cette subreption transcendantale est que l'unité propre à la raison est alors conçue *hypostatiquement*, et que dès lors l'objet de la représentation du substratum transcendantal semble faire partie du monde. Tout cela repose sur une confusion quant au véritable statut épistémologique des représentations en jeu et seul le mouvement épistémologique convertissant le principe régulateur en principe constitutif est illégitime; le principe régulateur en lui-même est parfaitement légitime, comme nous l'avons montré<sup>308</sup>.

---

<sup>307</sup> B647, Ak 412 ss; B670 ss, Ak III 426 ss; B722, Ak III 456; la raison égarée est alors en proie à deux vices: celui de la raison paresseuse (*faule Vernunft*) (B717, Ak III 454), et celui de la raison renversée (*verkehrte Vernunft*) (B720, Ak III 455).

<sup>308</sup> B697, Ak III 442: «les idées de la raison pure ne peuvent jamais être en elles-mêmes dialectiques, mais seul leur abus doit faire qu'il en résulte pour nous une apparence trompeuse»; aussi B671 ss, Ak III 427 ss.

## Chapitre 7

### Les totalités et le processus de détermination

#### §21 Les rapports entre les représentations de totalité

L'espace, le temps, la possibilité de l'expérience et le substratum transcendantal représentent tous une totalité. Chacune de ces représentations remplit la même fonction épistémologique: fonder la possibilité d'un ordre de représentation subordonné. Cette fonction épistémologique constitue le propre de la relation holiste. Dans l'ordre de la représentation, la recherche d'un fondement nous conduit nécessairement vers une représentation *a priori*, et pour que cette même représentation puisse fonder les représentations qui en découlent, elle doit d'une certaine manière, sous le mode d'une actualité, les contenir *a priori*. On retrouve là les deux contraintes caractéristiques de la relation holiste. La relation holiste apparaît comme un outil conceptuel particulièrement commode dans le contexte d'un travail d'éclaircissement des fondements. À cet égard, il n'est pas étonnant de constater l'usage qu'en fait Kant, puisque toute la philosophie critique est ordonnée à cette tâche d'éclaircissement des fondements de la connaissance<sup>309</sup>. Le recours de Kant à cette relation nous permet de mettre

---

<sup>309</sup> B24 ss, Ak III 42 ss.

en relief plusieurs points déterminants de son épistémologie, notamment l'importance capitale de la Dialectique transcendantale et la solution générale au problème de la différence ontologique. Ces deux points feront respectivement l'objet du présent paragraphe et du suivant. L'étude de ces points commandait d'attendre les résultats que nous avons maintenant établis, à savoir la présence d'une relation holiste et le recours à cette relation dans la justification de résultats épistémologiques majeurs.

Les résultats de la Dialectique transcendantale sont souvent considérés comme essentiellement *négatifs*, c'est-à-dire qu'ils ne permettent que d'indiquer les domaines, au-delà de l'expérience, où la raison spéculative ne doit jamais s'aventurer. L'usage spéculatif de la raison n'a pour finalité qu'une plus grande unité du travail de l'entendement dans les limites de l'expérience. Les concepts de la raison ne font pas concurrence aux concepts de l'entendement, ils permettent plutôt de leur donner un maximum d'application. La Dialectique dresse le palmarès des concepts transcendants, que les philosophes ont pris fautivement pour des concepts d'objet et à partir desquels ils ont illégitimement construit des théories. Elle nous découvre l'imposture des concepts de la métaphysique classique en démasquant le fameux *transcendentaler Schein*<sup>310</sup>. Et s'il existait un «enfer» épistémologique, alors la Dialectique en serait le Cerbère. Kant est le premier à avoir insisté fortement sur cet aspect, au point de ne rétrécir la perspective de son lecteur qu'à cette dimension négative de sa valeur épistémologique:

---

<sup>310</sup> B352, Ak III 235.

«la dialectique transcendantale se contentera [begnügen] donc de mettre au jour l'apparence des jugements transcendants et en même temps d'empêcher qu'elle ne nous trompe»<sup>311</sup>.

Nous croyons toutefois que la Dialectique représente beaucoup plus qu'un simple résultat négatif au sein de l'épistémologie critique et qu'elle recèle un résultat *positif* majeur. Afin de mettre ce résultat en lumière, nous devons récapituler les conclusions des trois chapitres précédents.

Reprenons les résultats obtenus dans l'examen de l'Esthétique et de l'Analytique. L'espace et le temps sont deux représentations d'ordre  $\omega$ , mais le temps demeure plus englobant, plus totalisant. En illustrant l'espace et le temps de cette manière,



nous obtenons comme résultat:



Cette totalité, formée des deux précédentes, constitue une *nouvelle* totalité, celle dont l'Analytique traite, à savoir la représentation de la possibilité de l'expérience. Cette nouvelle totalité ne procure aucun gain en extension à la précédente; l'étendue du domaine demeure la même, car tout objet d'expérience est une instance du temps. Qu'apporte donc cette nouvelle représentation? Elle rend compte de la possibilité de *détermination* d'un objet, dans le divers temporel et spatial. Rappelons que sans les intuitions, les catégories sont aussi *indéterminées* que les idées<sup>312</sup>, et que sans les catégories, les intuitions sont aussi *indéterminées* que les idées<sup>313</sup>. La

---

<sup>311</sup> B354, Ak III 236 ss.

<sup>312</sup> B304 ss, Ak III 207 ss; B595, Ak III 383.

<sup>313</sup> B309, Ak III 210 ss; B34, Ak III 50.

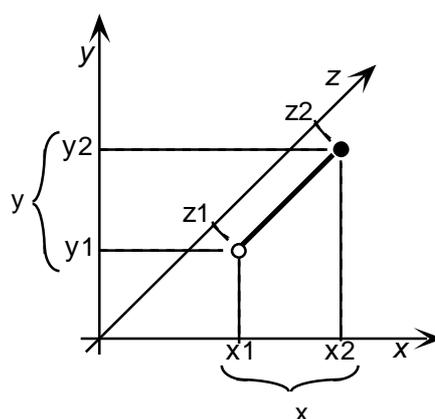
représentation de la possibilité de l'expérience fait elle-même partie d'une autre représentation encore plus totalisante, celle du substratum transcendantal. En superposant les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique avec ceux de la Dialectique, on obtient:

Possibilité de l'expérience  Substratum transcenda

Ce schéma comporte un défaut irrémédiable. Ce vice de représentation a trait à la portion (grisée) de la représentation du substratum qui est extérieure à celle (hachurée) de la possibilité de l'expérience. Elle donne à penser qu'il pourrait y avoir des concepts d'objet débordant le domaine de l'expérience. Or, de tels concepts ne sont strictement pas possibles. Au plan exclusivement spéculatif, un concept qui désignerait un objet au-delà de l'expérience ne serait pas un concept d'objet du tout, puisque la notion d'un objet *au-delà* de l'expérience est contradictoire dans le contexte kantien. À vrai dire, cette portion grisée du schéma renvoie non pas à *une classe* de concepts métaphysiques, mais plutôt à un *usage particulier* qui est fait des concepts de l'entendement, à savoir qu'ils sont affranchis des contraintes de l'expérience et qu'en vertu de cela ils ne peuvent plus être instanciés dans l'expérience. Aussi est-ce *la possibilité d'un usage transcendant* des concepts de l'entendement qui ouvre ce domaine métaphysique et non un stock de concepts particuliers, comme si l'entendement disposait d'un double pouvoir de produire des concepts empiriques et des concepts métaphysiques. Le défaut du schéma réside donc dans l'ambiguïté du *statut épistémologique* de ces deux sous-domaines. Il semble présenter un même domaine, en l'occurrence spéculatif, partagé entre l'expérience et l'au-delà de l'expérience. Il est clair que la portion grisée représente l'usage

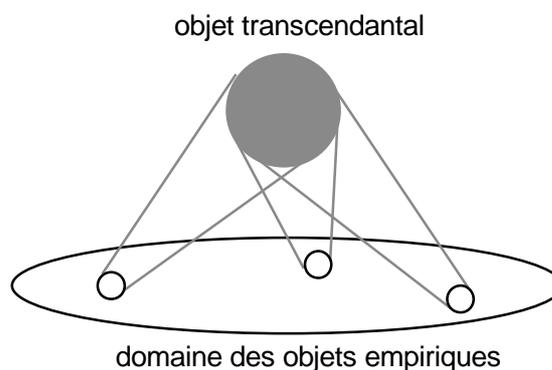
dialectique de la raison, c'est-à-dire le résultat proprement négatif de la Dialectique transcendantale.

En rendant explicite les différences dans le statut des représentations de la possibilité de l'expérience et du substratum transcendantal, nous ferons émerger le résultat positif que nous cherchons à mettre en relief. Nous utiliserons cette fois un schéma articulante, autour de la notion d'objet, autant de dimensions qu'il y a de facultés. En prenant les axes  $x$ ,  $y$ , et  $z$ , pour représenter respectivement, la sensibilité, l'entendement et la raison, on obtient:



L'objet déterminé, le cercle vide (○), se présente comme le point de rencontre d'une intuition ( $x_1$ ) et d'une catégorie ( $y_1$ ). Le plan formé par les axes  $x$  et  $y$  constitue donc tout le domaine de la possibilité de l'expérience. L'objet possède également une autre dimension, que lui confère une idée de la raison ( $z_1$ ): la *profondeur*. Grâce à l'axe  $z$ , l'objet déterminé est représenté comme ayant un volume, une densité, *un degré de saturation par rapport à la détermination*, dont le maximum est représenté par l'objet indéterminé, le cercle plein (●). Aussi, l'objet en ( $x_1, y_1, z_1$ ) est-il moins riche du point de vue de sa détermination que l'objet particulier complètement déterminé en

$(x_2, y_2, z_2)$ . Les points  $x_2$  et  $y_2$  indiquent des magnitudes plus grandes que  $x_1$  et  $y_1$ . Toutefois, il ne faut pas s'y méprendre,  $x_2$  et  $y_2$  ne désignent nullement des magnitudes finies. En effet, la *variation* de  $x_1$  à  $x_2$  ( $\Delta x$ ) et de  $y_1$  à  $y_2$  ( $\Delta y$ ) est *infinie*, car aucune expérience ne saurait combler les intervalles  $\Delta x$  et  $\Delta y$ . Les points  $x_2$  et  $y_2$  ne sont véritablement que des *limites* vers lesquelles tend le processus de détermination dans le domaine de la possibilité de l'expérience, puisque le point  $z_2$  marque un horizon qui recule toujours. Chaque objet déterminé peut de cette manière être mis en correspondance avec la représentation de son maximum de détermination. Chaque axe présente un aspect de multiplicité, les points, et un aspect d'unité, la ligne comme telle. La discrimination d'un point, une représentation de type  $\alpha$ , s'opère en vertu d'un processus de détermination prenant appui sur une représentation de type  $\omega$ . Dans cette perspective, on peut encore envisager l'axe  $x$  comme la représentation du temps (incluant l'espace), l'axe  $y$  comme la représentation de la totalité des liaisons catégoriales, et l'axe  $z$  comme la représentation de l'objet complètement déterminé, de l'objet transcendantal, du substratum transcendantal. Les axes  $x$  et  $y$  forment le domaine spéculatif et l'axe  $z$ , le domaine pratique. Toute représentation occupe donc une triple coordonnée selon notre diagramme, ou pour le dire autrement, une position dans le domaine conjoint du spéculatif et du pratique. Enfin, pour reprendre ces derniers développements sous l'angle de la notion d'objet, on pourrait récapituler en affirmant que tout objet empirique est conçu dans la perspective de l'objet transcendantal, complètement déterminé d'un point de vue spéculatif, qui configure son horizon et lui donne son point d'achèvement dans l'ordre pratique:



On voit par là que toute tentative d'explication de l'épistémologie kantienne qui n'intégrerait pas l'ordre pratique de la raison, ne ferait pas seulement qu'inhiber la dimension négative des résultats épistémologiques en cause, mais, bien plus, tronquerait tous les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique d'une unité qui les dépasse et à laquelle ils prennent part. En d'autres termes, sans les conclusions de la Dialectique transcendantale, on ne peut pas comprendre ce que Kant entend par science, en tant que système de connaissances objectives.

Le point capital est par conséquent l'articulation entre le spéculatif et le pratique, et c'est précisément ici que se découvre la valeur positive du travail épistémologique de la Dialectique. Cette articulation trouve son entière réalisation dans la représentation la plus totalisante de toutes, celle du substratum transcendantal. La représentation du substratum transcendantal possède une double fonction épistémologique, spéculative et pratique. Cette représentation se situe aux deux extrémités de la perspective épistémologique: elle est à la fois son *point d'origine*, ou d'ouverture, et son *point de fuite*, ou son horizon le plus lointain. En tant qu'origine, la représentation du substratum assume une fonction spéculative, et en tant qu'horizon, elle assume une fonction pratique. Le résultat positif de la Dialectique consiste dans *la reconnaissance de la double nécessité*,

*spéculative et pratique, de la représentation du substratum transcendantal.* Cette représentation est nécessaire d'un point de vue pratique, car elle seule peut garantir un maximum d'unité au travail de détermination d'un objet sans cesse réitéré par l'entendement<sup>314</sup>. L'entendement tend asymptotiquement à l'unité de la complète détermination de son objet à travers la multiplicité de ses efforts de détermination des objets. Dira-t-on que ce progrès vers un horizon toujours plus éloigné n'est en fait qu'une régression vers le principe originaire? Il est au moins certain que dans les deux cas, la raison introduit l'entendement dans un ordre d'unité *a priori* déterminé par la représentation d'une intégralité prototypique. Et du point de vue spéculatif, la représentation du substratum fournit toute la matière transcendantale nécessaire au processus de détermination des choses en général, comme nous le verrons dans le §22. Ce résultat possède une valeur épistémologique considérable puisqu'il nous découvre le rapport de dépendance entre toute représentation et cette représentation originaire<sup>315</sup>. Ainsi, les développements de la Dialectique nous conduisent à la représentation *a priori* ultime, celle sans laquelle aucun concept d'objet déterminé ne saurait être fondé et dont

---

<sup>314</sup> B385 ss, Ak III 254 ss.

<sup>315</sup> B609 (Ak III 391): «or, un objet des sens ne peut être complètement déterminé que quand il est comparé à tous les prédicats du phénomène, et qu'il est représenté au moyen de ces prédicats d'une manière affirmative ou négative. Mais, comme là ce qui constitue la chose elle-même (dans le phénomène), à savoir le réel, doit être donné, sans quoi il ne pourrait pas même être pensé, et que ce en quoi le réel de tous les phénomènes est donné est l'expérience unique et comprenant tout, la matière pour la possibilité de tous les objets des sens doit être présupposée comme donnée dans un ensemble [in einem Inbegriffe gegeben] sur la limitation seule duquel peuvent reposer toute possibilité d'objets empiriques, leur différence entre eux et leur détermination complète. Or, dans le fait il n'y a que les objets des sens qui puissent nous être donnés, et ils ne peuvent l'être que dans le contexte d'une expérience possible; par conséquent rien n'est un objet *pour nous*, à moins de présupposer l'ensemble [Inbegriff] de toute réalité empirique comme condition de sa possibilité»; l'objet empirique dérive [ableitet] de l'objet fictif [eingebildet]: B698, Ak III 443.

dépend l'unité de tout notre système de représentations. On voit se déployer ici toute la puissance épistémologique de la relation holiste. Sans cette relation entre l'ordre d'unité du substratum transcendantal et la multiplicité des représentations objectives, notre système de représentations se retrouverait sans fondement, sans unité, désarticulé, ressemblant à cette mosaïque d'impressions, dont parle Hume. La représentation du substratum transcendantal est véritablement la *clé de voûte* de l'épistémologie kantienne. Elle constitue le premier, et le dernier, maillon de la longue chaîne de représentations forgées par l'entendement et la sensibilité. En dernière analyse, on peut affirmer que la Dialectique transcendantale fournit la base de tout le système épistémologique que constitue la *Critique de la raison pure*. Kant écrit:

«l'être suprême demeure donc pour l'usage simplement spéculatif de la raison un simple idéal, mais un *idéal exempt de défauts*, un concept qui termine et couronne [schließt und krönt] toute la connaissance humaine»<sup>316</sup>.

Ainsi, la valeur épistémologique des développements de la Dialectique ne réside pas seulement dans leur vertu préventive, en ce qu'ils nous permettent d'éviter de prendre les principes régulateurs pour des principes constitutifs<sup>317</sup>, mais bien plus fondamentalement dans la découverte du substratum transcendantal comme représentation-source de tout système de représentations, ce qui était déjà préfiguré dans le statut privilégié de la représentation de type  $\omega$  au sein de la relation holiste.

---

<sup>316</sup> B669, AK III 426; d'un point de vue génétique, B730 (Ak III 460): «ainsi toute connaissance humaine commence par des intuitions, va de là à des concepts et finit par des idées».

<sup>317</sup> BXXIV ss, Ak III 16.

## §22 Le processus de détermination

Pour reprendre la terminologie kantienne, on dira que la Dialectique n'a pas qu'une valeur régulative, mais aussi constitutive, en ce qu'elle met en lumière le processus ultime animant l'ensemble de notre système de représentations. Il s'agit, comme nous l'avons vu, du processus de *détermination de toute chose*. Ce processus fait l'objet d'un examen explicite dans la deuxième section du chapitre sur l'idéal de la raison pure<sup>318</sup>. Si la représentation du substratum transcendantal est nécessaire, c'est parce que sans elle le processus de détermination d'une chose ne pourrait s'opérer. Pourquoi? voilà la question qui nous occupera. Le chemin qui nous a conduit à reconnaître la nécessité de l'apriorité de la représentation du substratum transcendantal passait par l'analyse de la notion de *condition*. Maintenant, nous privilégierons une autre voie, celle qui passe par l'analyse de la *limitation*. Et par le biais de la notion de limitation sera mis en relief cette fois le caractère *immanent* de toute représentation déterminée par rapport à la représentation du substratum transcendantal.

Partons d'un point de vue logique. Toutes les idées de la raison sont issues d'une forme de raisonnement<sup>319</sup>. Le substratum représente l'inconditionné dans un raisonnement *disjonctif*, ce que Kant appelle la *majeure transcendantale*. Étant donné que le substratum est la représentation de la totalité de la réalité, tout concept déterminé doit nécessairement en dériver. Kant écrit:

---

<sup>318</sup> B595 à B612, Ak III 383 à 393.

<sup>319</sup> B379, Ak III 251.

«la détermination logique d'un concept par la raison repose sur un raisonnement disjonctif dont la majeure contient une division logique (la division de la sphère d'un concept universel), la mineure limite [einschränkt] cette sphère à une partie, et la conclusion détermine le concept par cette partie. Le concept universel d'une réalité en général ne peut pas être divisé *a priori*, puisque sans l'expérience on ne connaît pas d'espèces déterminées de la réalité qui soient comprises sous ce genre. La majeure transcendante de la détermination complète de toutes choses n'est donc rien d'autre que la représentation de l'ensemble [Inbegriff] de toute réalité; par conséquent elle n'est pas seulement un concept qui comprenne *sous lui* tous les prédicats quant à leur contenu transcendantal, mais un concept qui les comprend *en lui*, et la détermination complète de chaque chose repose sur la limitation [Einschränkung] de ce *tout* [All] de la réalité en tant que quelque chose de cette réalité est attribué à la chose, tandis que le reste en est exclu [ausgeschlossen wird], ce qui s'accorde avec le *ou bien ... ou bien* de la majeure disjonctive et avec la détermination de l'objet par un des membres de cette division dans la mineure»<sup>320</sup>.

Le concept-clé dans ce passage est le concept de *limitation*. Le processus de détermination d'une chose s'opère sur la base d'une quelconque limitation du substratum transcendantal. Cette limitation, au regard de Kant, n'est cependant pas le produit d'une simple *fragmentation*; elle n'est pas un *morceau* du bloc monolithique que constitue le substratum. Kant souligne que limiter signifie davantage que *diviser*<sup>321</sup>. Comment comprendre cette différence entre *einschränken* et *abteilen*? Prenons comme repoussoir la notion d'ensemble. Les éléments d'un ensemble (fini et non ordonné) ne dépendent pas de leur appartenance à un ensemble pour leur propre détermination. Ils sont déjà déterminés, d'une manière ou d'une autre, et leur simple conjonction permet de constituer un ensemble. Les éléments déterminent *a posteriori* un ensemble. Il n'y a pas de rétroaction de l'ensemble sur les éléments, du strict point de vue de la détermination. Si bien, que l'on peut morceler, fragmenter, diviser, cet ensemble en autant

---

<sup>320</sup> B604, Ak III 388.

<sup>321</sup> B607, Ak III 390.

d'éléments indépendants et isolés les uns des autres. Par contre, dans un tout, les parties tirent leur possibilité même de leur inscription dans le tout<sup>322</sup>. Ce rapport de fondement fait en sorte que la partie n'est pas envisageable isolément. L'identité de la partie est inséparable du lien qui la relie au tout, dont elle dérive. Il y a ici une certaine *ordinalité* qui empêche toute fragmentation et qui maintient les parties dans une cohésion dynamique, sans laquelle chaque partie pourrait être dissociée des autres. Alors que les éléments d'un ensemble peuvent être complètement hétérogènes, les parties d'un tout ne peuvent être qu'homogènes, c'est-à-dire qu'entre chacune d'elle on retrouve de l'*affinité* (*Affinität, Gleichartigkeit, Verwandtschaft*).

Empruntons le détour de l'examen de la notion d'affinité. La représentation du substratum transcendantal rend possible ce que Kant appelle *le principe logique des genres* (*das logische Princip der Gattungen*):

«le principe logique des genres suppose donc un principe transcendantal, pour pouvoir être appliqué à la nature (par où je n'entends ici que les objets qui nous sont donnés). Suivant ce principe, dans le divers d'une expérience possible l'homogénéité [*Gleichartigkeit*] est nécessairement présupposée (bien que nous n'en puissions déterminer le degré *a priori*), parce que, sans cette homogénéité, il n'y aurait plus de concepts empiriques, et, par conséquent, plus d'expérience possible»<sup>323</sup>.

Sans une affinité préalable, il ne serait pas possible de rassembler des choses sous un même genre. Chaque chose resterait complètement séparée des autres et le monde ne serait qu'un ensemble formé d'atomes isolés. Au contraire, les choses se prêtent à l'unification d'un genre et manifestent en

---

<sup>322</sup> Kant affirme que la suprême réalité doit être envisagée comme *fondement* (*Grund*) et non comme simple *ensemble* (*Inbegriff*) (B607, Ak III 390); cela constitue un autre passage où la distinction entre tout et ensemble, au sens de notre caractérisation, est utilisée.

<sup>323</sup> B681, Ak III 433.

cela une certaine parenté entre elles, ce que Kant désigne par homogénéité (*Gleichartigkeit*)<sup>324</sup>. Dans la série descendante des genres et des espèces (spécification), chaque point représente une espèce, qui à son tour représente un degré d'une seule et unique échelle. La série, à partir de son point d'origine, est *dense* et *continue*<sup>325</sup>, ce qui fait d'elle un véritable *continuum*. En fait, c'est la progression infinie elle-même qui est représentée comme *quantum continuum*, et chacun de ses points (objet d'expérience) est plutôt représenté comme *quantum discretum*<sup>326</sup>. La série ascendante est aussi un continuum mais jusqu'à son point d'origine, au-delà duquel il n'y a rien puisqu'il est *tout*. Kant indique que cette propriété remarquable de continuité, qui est précisément le principe d'affinité<sup>327</sup>, provient de l'union des principes d'homogénéité et de spécification. Par là, il faut comprendre que le principe de continuité *s'analyse* comme l'union des deux autres principes, et qu'en définitive seule la continuité peut rendre compte de cette série qui tantôt nous conduit aux genres, tantôt aux espèces. Aussi, tout comme on en arrivait à la nécessité d'un inconditionné absolu en régressant dans la série des conditions et des conditionnés, on en arrive analogiquement à la nécessité d'un genre absolu en régressant dans la série des genres et des

---

<sup>324</sup> B685, Ak III 435.

<sup>325</sup> B687 (Ak III 436): «il n'y a pas divers genres originaires et premiers qui soient en quelque sorte isolés et séparés les uns des autres (par un espace vide intermédiaire) [continuité]; «toutes les diversités des espèces sont attenantes les unes aux autres et ne permettent pas que l'on passe de celle-ci à celle-là par un saut brusque [continuité], mais seulement par tous les degrés inférieurs de la différence, qui seuls permettent de passer de l'une à l'autre, c'est-à-dire en un mot qu'il n'y a pas d'espèces et de sous-espèces qui soient (dans le concept de la raison) les plus rapprochées entre elles, mais qu'il y a toujours encore des espèces intermédiaires possibles [densité], qui diffèrent moins des premières que celles-ci ne différaient entre elles».

<sup>326</sup> B555, Ak 359 ss.

<sup>327</sup> B685 ss, Ak III 435.

espèces. Ce genre absolu n'est rien d'autre que le substratum transcendantal lui-même. En définitive, c'est donc le substratum transcendantal qui garantit cette affinité et cette continuité entre les choses du monde, puisque tous les concepts puisent à la même source et se partagent pour ainsi dire une même *matière transcendantale*. Et parce que cette affinité exprime l'unité fondatrice du substratum transcendantal, alors, comme lui, elle ne pourra se présenter en tant que telle dans l'expérience<sup>328</sup>.

Revenons maintenant au concept de limitation. Le substratum constitue l'horizon de toute prédication possible. En vertu de l'affinité transcendantale entre tous les prédicats, la détermination d'un seul concept pourra se faire à l'aide de n'importe quel prédicat, de manière soit affirmative, soit négative. Ce fait est capital. Il nous découvre le dynamisme qui entre en jeu dans le processus de détermination d'une chose. Toute détermination implique un double mouvement, *affirmatif et négatif*, et la limite déterminant l'objet se trouve à la jonction de l'affirmatif et du négatif. La détermination d'une chose, à savoir la *dé-limitation* d'un domaine prédicatif lui convenant, a pour contrepartie l'*exclusion* du reste des prédicats possibles. Les prédicats formant le domaine exclu contiennent tout de même chacun une matière transcendantale, c'est-à-dire qu'ils renvoient à un quelque chose, non à un «vide» ou une privation. Par exemple, dire d'un objet qu'il est *non rouge*, c'est dire qu'il est de toutes les autres couleurs et que seule la couleur rouge est *exclue* du domaine des prédicats qui lui conviennent. La négation transcendantale<sup>329</sup> ne renvoie donc pas à un non-

---

<sup>328</sup> B689, Ak III 437 ss; soulignons également que le *Leitfaden* unissant l'ordre logique et l'ordre transcendantal repose aussi sur une affinité «fondamentale et cachée» (B395, Ak 260).

<sup>329</sup> B602 ss, Ak III 387.

être pur mais plutôt à *une relation d'exclusion entre deux domaines de prédicats*. Cela montre le statut différent de la négation par rapport à l'affirmation. Alors que l'affirmation désigne *un domaine* de prédicats convenant à un objet et, par là, le déterminant, la négation ne fait qu'indiquer *la relation de disjonction* entre ce domaine déterminé et le reste des autres prédicats possibles formant un autre domaine, indéterminé celui-là. Aussi, pour Kant, toute négation s'appuie nécessairement sur une affirmation préalable:

«or, personne ne peut penser une négation d'une manière déterminée sans avoir pour fondement l'affirmation opposée. L'aveugle-né ne peut se faire la moindre représentation de l'obscurité, parce qu'il n'en a aucune de la lumière [...]. Tous les concepts des négations sont donc dérivés, et les réalités contiennent les *data* et, pour ainsi dire, la matière ou le contenu transcendantal de la possibilité et de la détermination de toutes choses»<sup>330</sup>.

Se manifeste ici le caractère *relatif* de toute négation. Voilà pourquoi un concept négatif ne permet pas de déterminer un objet. L'aspect déterminé du concept négatif est fourni par le *prédictat exclu* du domaine de détermination et non par l'objet à déterminer. Son contenu lui vient toujours d'une affirmation possible (prédication possible). La négation ne renvoie à aucun objet et on ne saurait avoir une expérience du néant ou du vide<sup>331</sup>.

---

<sup>330</sup> B603, Ak III 387.

<sup>331</sup> B349 (AK III 233): «la négation, aussi bien que la simple forme de l'intuition, sans un réel, ne sont pas des objets»; B214 (Ak III 155 ss): «si toute réalité dans la perception a un degré, tel qu'entre lui et la négation prend place une série infinie de degrés toujours moindres, et que pourtant chaque sens doit avoir un degré déterminé de réceptivité des sensations, il ne peut y avoir de perception, par conséquent d'expérience, qui prouve soit immédiatement, soit médiatement (quelque détour qu'on prenne dans le raisonnement) un manque complet [gänzlicher Mangel] de tout réel dans le phénomène, c'est-à-dire qu'on ne peut jamais tirer de l'expérience la preuve d'un espace vide ou d'un temps vide. Car le manque complet de réel dans l'intuition sensible ne peut d'abord être lui-même perçu, et il ne peut, deuxièmement, être déduit d'un seul phénomène et de la différence du degré de sa réalité, et il ne peut jamais être admis pour expliquer ce phénomène». Notons au passage que dans les citations

Ultimement, toute négation s'appuie sur l'affirmation par excellence, celle qui contient tous prédicats possibles et qui ne saurait être du même type que l'affirmation d'une partie, la représentation du substratum transcendantal.

Kant souligne:

«toute possibilité des choses (de la synthèse du divers quant à leur contenu) est donc considérée comme dérivée, et seule celle de ce qui renferme en soi toute réalité est regardée comme originaire. En effet, toutes les négations (qui sont pourtant les seuls prédicats par lesquels tout ce qui n'est pas l'être suprêmement réel se distingue de lui) sont de simples limitations [Einschränkungen] d'une réalité supérieure et finalement de la plus haute réalité, et par conséquent elles la présupposent et en dérivent simplement quant à leur contenu»<sup>332</sup>.

Le processus de détermination, en faisant apparaître une limite au coeur du substratum, le scinde en deux parties disjointes, dont l'une déterminera un objet et l'autre restera indéterminée par rapport à l'objet. C'est exactement ce qui se produit dans un raisonnement disjonctif. Et l'on peut affirmer que toutes les majeures disjonctives dérivent de la majeure disjonctive transcendantale, dont le domaine est illimité parce qu'illimitable.

Ce rapport entre détermination et négation évoque la thèse de Spinoza, pour qui toute détermination est négation<sup>333</sup>. À proprement parler, pour Kant, le processus de détermination consiste dans l'introduction d'une limite, et la négation n'est qu'un des deux versants de cette limite. Cela lui fait dire que:

---

précédentes Kant utilise des rapprochements avec les formes pures de la sensibilité pour illustrer le processus de détermination d'une chose au sein de la représentation du substratum transcendantal. Cela n'a rien d'étonnant, du moins dans le contexte de notre étude, puisque les représentations de l'espace, du temps et du substratum sont toutes du même type, à savoir du type  $\omega$ . Pour d'autres passages, voir: B211, Ak III 154; B439, Ak III 285; B606, Ak III 389.

<sup>332</sup> B606, Ak III 389; aussi B604 (Ak III 388): «toutes les vraies négations ne sont donc que des bornes [Schränken], et l'on ne pourrait les désigner ainsi si l'on ne prenait pour fondement l'illimité (le tout) [All]».

<sup>333</sup> Spinoza, *Œuvres complètes*, trad. R. Callois, F. Madeleine et M. Robert (Paris: Gallimard, c1954, 1988): lettre L.

«toute la diversité des choses ne tient donc précisément qu'à une manière également diverse de limiter le concept de la suprême réalité»<sup>334</sup>. À cet égard, le substratum transcendantal constitue un cas particulier. Étant donné qu'il représente le domaine de prédicats le plus riche, le domaine maximal, on pourrait être tenté de le caractériser comme l'objet *le plus déterminé* de tous les objets. Cependant, entre l'objet transcendantal et les objets empiriques, il y a plus qu'une simple différence de degrés, et si chaque objet empirique présente deux facettes distinctes, l'une déterminée (aspect affirmatif) et l'autre indéterminée (aspect négatif), en revanche dans l'objet transcendantal ces deux facettes se confondent entièrement de telle sorte qu'il représente à la fois le maximum de détermination *et* le maximum d'indétermination<sup>335</sup>. Cette propriété de la représentation du substratum transcendantal s'accorde avec le caractère relatif de la négation. S'il était déterminé, au sens d'un objet empirique, alors il serait susceptible d'une négation. Or, aucune négation ne pourrait lui être opposée parce que, si cela était possible la négation devrait posséder un contenu transcendantal ne faisant pas partie du domaine de prédication du substratum. Une telle situation épistémologique est impossible, car aucun prédicat ne peut être considéré comme *extérieur* à la représentation du substratum transcendantal. L'usage de la négation n'est légitime qu'à *l'intérieur* de la totalité des prédicats possibles. Tout le processus de détermination demeure donc *immanent* par rapport à la représentation du substratum transcendantal, qui en définitive fonde toute possibilité de détermination et de différenciation ontologique. Comme nous l'avons mentionné, la nécessité de la

---

<sup>334</sup> B606, Ak III 389.

<sup>335</sup> Cela concorde aussi avec l'objectivité indéterminée de toute idée (voir notre §20).

représentation du substratum transcendantal pour rendre compte de la différence ontologique constituée, de notre point de vue, le véritable résultat positif de la Dialectique. Ce résultat vient clôturer tout le travail d'éclaircissement des fondements de la connaissance humaine à l'œuvre dans la *Critique de la raison pure*. Sans lui, les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique demeureraient incomplets et tout le travail de l'entendement se trouverait vidé de son sens (ordre spéculatif) et de sa finalité (ordre pratique).

### **Partie III**

#### **La caractérisation du holisme épistémologique de Kant**

## Chapitre 8

### Les fondements

#### §23 Les deux axiomes critiques

Après avoir montré que les résultats majeurs de l'épistémologie kantienne reposaient sur le recours à la relation holiste, et qu'en vertu de cela, on peut caractériser l'épistémologie développée dans la *Critique de la raison pure* comme *holiste*, nous voulons maintenant mettre en relief les fondements et les implications de cette forme de holisme. Cette perspective sur l'épistémologie critique permettra d'éclairer le rôle capital joué par deux thèses avancées dans la première Critique. Nous croyons que l'*angle* de l'épistémologie kantienne est donné par la rencontre des deux axes que constituent ces propositions primitives et fondatrices. Nous dirons de ces deux thèses qu'elles sont en fait deux *axiomes*. En dépit de ce que Kant ait refusé la possibilité à la philosophie d'user d'axiomes<sup>336</sup>, nous maintenons que ces propositions jouent bel et bien le rôle d'axiomes. Kant définit les axiomes de la manière suivante: «les axiomes sont des principes synthétiques *a priori* en tant qu'ils sont immédiatement certains»<sup>337</sup>. Les deux thèses, dont

---

<sup>336</sup> B760 (Ak III 480): «or, comme la philosophie n'est qu'une connaissance de la raison par des concepts, il n'y a en elle aucun principe qui mérite le nom d'axiome».

<sup>337</sup> B760, Ak III 480.

il sera question, sont deux principes synthétiques, issus non pas d'une synthèse entre intuitions et concepts de l'entendement, mais d'une synthèse entre concepts seulement, ce qui ne peut garantir une *certitude immédiate*<sup>338</sup>. Cependant, et c'est là que l'on trouve la justification de l'attribution du terme d'axiome à ces thèses, Kant *les prend pour immédiatement certaines*. Aucune d'elles ne fait l'objet d'une quelconque démonstration. Et bien sûr, en plus d'être indémontrées, ces thèses demeurent absolument indémontrables. On rejoint ici le sens plus contemporain de la notion d'axiome, dans le contexte d'un système déductif, selon lequel un axiome est une proposition que l'on prend comme point de départ d'une chaîne de déductions (aspect syntaxique) et dont la vérité n'est pas démontrée (aspect sémantique). En d'autres termes, la distinction entre une proposition-souche (axiome) et une proposition dérivée réside dans le mode d'attribution de leur valeur de vérité; dans le cas de la première, la valeur de vérité est attribuée de manière *arbitraire* (subjective), et la proposition-souche est arbitrairement prise pour vraie<sup>339</sup>, alors que dans le cas de la seconde, la valeur de vérité est *garantie* par une relation formelle ou déductive (objective) à une proposition-souche. De ce point de vue, les deux propositions primitives que nous allons examiner sont véritablement des axiomes et nous les désignerons comme les *axiomes critiques*.

#### a) l'axiome de phénoménalité

---

<sup>338</sup> B761 (Ak III 480): «un principe synthétique qui vient uniquement de concepts ne peut jamais être immédiatement certain [unmittelbar gewiß]».

<sup>339</sup> Bien entendu, cela se fait généralement sur la base d'une intuition, c'est-à-dire que la proposition se présente comme *intuitivement vraie* ou *informellement vraie*.

La première proposition primitive peut être dite *axiome de phénoménalité*. Par cet axiome, Kant détermine le champ d'accès au connaître, les limites de l'horizon à l'intérieur duquel les facultés cognitives trouvent leur application. Dans la section récapitulative de l'Esthétique transcendantale, Kant écrit:

«nous avons voulu dire que toute notre intuition n'est rien d'autre que la représentation du phénomène; que les choses que nous intuitionnons ne sont pas en elles-mêmes telles que nous les intuitionnons, et que leurs rapports ne sont pas non plus constitués en eux-mêmes comme ils nous apparaissent; que, si nous faisons abstraction de notre sujet ou seulement de la constitution subjective des sens en général, la manière d'être tout entière et tous les rapports des objets dans l'espace et dans le temps, l'espace et le temps eux-mêmes disparaîtraient, et ne peuvent, en tant que phénomènes, exister qu'en nous, et non en soi. Quant à la nature des objets considérés en eux-mêmes et en faisant abstraction de toute cette réceptivité de notre sensibilité, elle nous demeure entièrement inconnue. *Nous ne connaissons rien de ces objets que la manière [Art] dont nous les percevons, manière qui nous est propre, et peut fort bien n'être pas nécessaire pour tous les êtres, bien qu'elle le soit pour tout homme*»<sup>340</sup>.

Ainsi le connaître n'a-t-il accès qu'à des représentations des choses, des phénomènes, et non aux choses elles-mêmes. Voilà le propre de la doctrine que Kant appelle l'*idéalisme transcendantal*<sup>341</sup>, fixant définitivement le domaine de l'ontologie et de l'épistémologie. Il y a bien quelque chose qui *affecte* notre sensibilité, puisqu'elle n'est que réceptivité, qui *cause* une sensation, mais son visage reste caché derrière le voile de notre rapport toujours médiatisé aux choses. Cet au-delà causal de la représentation sensible peut être représenté mais seulement à la manière de ce qui est complètement déterminé, *la chose en soi*, l'objet transcendantal<sup>342</sup>. La

---

<sup>340</sup> B59, Ak III 65 (nos italiques); aussi B34, Ak III 50 et B518 ss, Ak III 338 ss.

<sup>341</sup> B519, AK III 339.

<sup>342</sup> L'objet transcendantal, ou le substratum transcendantal, comme nous l'avons montré précédemment, fonde la possibilité de toute détermination en représentant un objet intégralement déterminé, et c'est précisément ce qui, dans la genèse empirique d'une

frontière ultime est tracée et la sensibilité, l'imagination, l'entendement, la raison ne sortent jamais du domaine de la représentation. Et il faut ajouter que l'au-delà de la représentation phénoménale, le noumène, est encore lui-même représentation<sup>343</sup>. Le monde n'est pour nous qu'un tissu de représentations<sup>344</sup>, et chacune d'elles porte la marque du sujet qui la produit. Le principe scolastique affirmant que tout est reçu selon le mode du récipient trouve ici une application rigoureuse. Par ailleurs, du point de vue de Kant, seule une distinction entre l'ordre phénoménal et l'ordre nouménal pouvait rendre compte analogiquement de la distinction entre un monde sensible et un monde intelligible, nécessaire à la reconnaissance de la possibilité de la liberté sans laquelle toutes les actions humaines devraient trouver leur origine dans le déterminisme des événements phénoménaux<sup>345</sup>.

---

connaissance particulière, est conçu comme le premier terme, la source, la cause. Il s'agit là d'une causalité intelligible et non sensible, comme Kant le souligne: «la cause non sensible de ces représentations nous est entièrement inconnue, aussi ne pouvons-nous l'intuitionner comme objet: car pareil objet ne devrait être représenté ni dans l'espace ni dans le temps (comme simples conditions de la représentation sensible), et sans ces conditions nous ne saurions penser absolument aucune intuition. Nous pouvons cependant appeler objet transcendantal [das transcendente Object] la cause [Ursache] purement intelligible des phénomènes en général, simplement afin d'avoir ainsi quelque chose qui corresponde à la sensibilité considérée comme une réceptivité. Nous pouvons imputer à cet objet transcendantal toute l'extension et tout l'enchaînement de nos perceptions possibles, et dire qu'il est donné en soi antérieurement à toute expérience» (B522 ss (Ak III 340 ss)); encore là, on voit comment l'objet transcendantal se donne comme prototype pour tout objet déterminé, et sa causalité dite intelligible est à comprendre à la lumière du rapport de fondement (C2) caractérisant la relation holiste. Concernant le type de causalité en jeu, voir: C. Piché, «Kant et les conditions matérielles de l'expérience», [manuscrit].

<sup>343</sup> Dans les deux sens, négatif et positif, distingués par Kant (B307, Ak III 210 ss).

<sup>344</sup> B534 ss, Ak III 348 ss.

<sup>345</sup> B564 (Ak III 365): «en effet, si les phénomènes sont des choses en soi, il n'y a plus moyen de sauver la liberté. La nature est alors la cause intégrale et en soi suffisamment déterminante de tout événement, et la condition de chacun est toujours renfermée uniquement dans la série des phénomènes, qui sont nécessairement soumis, avec leurs effets, à la loi de la nature».

La thèse précise donc que la sensation ne nous renseigne que sur *la manière* dont nous sommes affectés. Toutefois, cette thèse, pour autant qu'elle soit difficile à contrer, n'en est pas moins présentée par Kant comme triviale. Dès le tout début de l'Esthétique, Kant définit la sensibilité comme «la capacité de recevoir (la réceptivité) des représentations grâce à la manière [Art] dont nous sommes affectés»<sup>346</sup>, un peu comme si cette caractérisation faisait partie d'un héritage philosophique commun. Pourtant, la contrainte exercée par cette proposition primitive sur tout le système épistémologique est fort considérable, à tel point qu'elle rend impossible l'accès à *cela* qui manifeste son aspect phénoménal dans la représentation. Peu de philosophes ont été aussi loin que Kant dans cette voie, ce qui commandait de sa part une justification explicite. Il ne s'agit pas pour nous de montrer que Kant ait mal évalué le problème posé par cette thèse, mais bien plutôt de mettre en relief le statut qu'il lui accordait en montrant jusqu'à quel point il la tenait pour *manifestement vraie*. Elle est à ce point vraie, que toute tentative de démonstration n'aurait eu probablement comme effet que d'inhiber l'expressivité de son auto-démonstration, ce qui fait d'elle une candidate de choix pour le titre d'axiome.

#### b) l'axiome d'unité

Le second axiome représente également une thèse aux conséquences importantes, qui est d'inspiration humienne et que l'on retrouve dans certaines formes d'atomisme logique, dont celui de Wittgenstein<sup>347</sup>. La thèse,

---

<sup>346</sup> B33, Ak III 49.

<sup>347</sup> En effet, le *Grundgedanke* du *Tractatus logico-philosophicus* réside dans la thèse que les constantes logiques ne sont pas des noms d'objet (4.0312), parce que les relations qu'elles désignent ne font pas partie du monde au même titre que les substances. Les

présentée au tout début de la déduction transcendantale, a trait à la *Verbindung* introduite dans le divers sensible:

«le divers des représentations peut être donné dans une intuition qui est purement sensible, c'est-à-dire qui n'est rien que réceptivité, et la forme de cette intuition peut résider *a priori* dans notre faculté de représentation, sans être cependant autre chose que la manière dont le sujet est affecté. *Mais la liaison* [Verbindung] (conjunctio) *d'un divers en général ne peut jamais venir en nous par les sens* et par conséquent elle ne peut pas non plus être contenue en même temps dans la forme pure de l'intuition sensible; elle est en effet un acte de la spontanéité de la faculté de représentation»<sup>348</sup>.

À supposer que ce qui affecte la sensibilité jouisse d'une quelconque forme d'unité, la sensibilité seule est inapte à représenter cette unité comme telle. Il nous faut ici être vigilant et insister sur le fait que l'unité dont il est question dans ce passage concerne celle d'un divers sensible, à savoir celle qui se réalise dans un objet d'expérience. Pourquoi une telle précaution? Parce que, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant (§24), l'épistémologie kantienne articule deux ordres d'unité bien distincts et irréductibles l'un à l'autre.

La thèse stipule donc qu'aucune forme d'unité ne peut être intuitionnée. Tout comme la précédente, cette thèse ne reçoit aucune justification. Pourquoi une liaison, ou une unité synthétique<sup>349</sup>, ne peut-elle être contenue dans une intuition empirique ou pure? Affirmer qu'une spontanéité, comme l'entendement, peut la produire ne répond pas à la

---

*liaisons* (logiques) relèvent exclusivement de notre mode de représentation, mode, en l'occurrence, linguistique.

<sup>348</sup> B129, Ak III 107 (nos italiques); B130 (Ak III 107): «nous ne pouvons rien nous représenter comme lié dans l'objet, sans l'avoir auparavant lié nous-mêmes, et [...] de toutes les représentations la *liaison* est la seule qui ne peut pas être donnée par les objets, mais qui ne peut être effectuée que par le sujet lui-même, puisqu'elle est un acte de la spontanéité»; aussi B134 ss, Ak III 110 ss.

<sup>349</sup> B130 (Ak III 108): «la liaison est la représentation de l'unité *synthétique* du divers».

question de savoir *pourquoi* la sensibilité, comme réceptivité, ne peut fournir une intuition contenant déjà une forme, même embryonnaire, de synthèse. Comment justifier la position de Kant face, par exemple, au gestaltisme, selon lequel la sensation témoigne déjà d'un processus de structuration d'un objet? Encore là, cette thèse indémontrée est probablement indémontrable. Quoi qu'il en soit, ses implications sont nombreuses et la portée épistémologique de cet axiome se mesure aisément à l'orientation qu'il impose au projet de fondation d'une théorie de la connaissance. En posant cet axiome, une bonne partie du travail d'explicitation doit être consacrée à *rendre compte de la source d'unité qui se manifeste dans la connaissance*. Rendre compte de l'unité qui se réalise dans l'objet d'un concept et qui se manifeste dans le système de nos connaissances, n'est-ce pas là un des objectifs de toute la *Critique de la raison pure*? Ainsi, bien que la première Critique n'offre pas de justification pour ce que nous avons désigné comme l'axiome d'unité, elle fournit néanmoins une réponse particulièrement riche à la question de la *source* de l'unité dans la connaissance.

Le statut épistémologique de la représentation d'un tout est directement déterminé par cet axiome: étant donné qu'aucune représentation d'unité ne saurait provenir de la sensibilité, *l'intuition d'un tout est impossible*<sup>350</sup>. Il est bien sûr possible de construire dans le divers phénoménal un tout catégorial (ou déterminé, puisqu'il s'agit d'un objet)<sup>351</sup>, mais ce tout n'est jamais intuitionné *comme un tout*. Par ailleurs, le tout indéterminé, celui représenté par le substratum transcendantal, par exemple, ne peut être intuitionné comme tel car, d'un point de vue logique, il désigne

---

<sup>350</sup> B458 (note \*\*), Ak III 294; B510 ss, Ak III 333 ss; B547, Ak III 355; B550, Ak III 357; B601, Ak III 386.

<sup>351</sup> B540, Ak III 351; B542, Ak III 352; B551, Ak III 357 ss.

un inconditionné absolu et que toute intuition est au contraire conditionnée. Aussi, peut-on affirmer analogiquement que l'intuition d'un inconditionné est impossible<sup>352</sup>. La conséquence de cet axiome à l'égard du statut de la notion de totalité apparaît comme beaucoup plus contraignante que celle à propos de la représentation de l'unité en général. La représentation d'une unité synthétique particulière, celle relative aux catégories, contribue à la détermination d'un objet, et par là, fait partie du domaine de l'expérience possible (objectivité spéculative). Par contre, la représentation de l'unité synthétique *intégrale*, elle, ne contribue pas de la même manière à la constitution d'un objet, car l'unité qu'elle introduit ne se réalise pas sur le divers des représentations intuitives mais plutôt sur le divers des représentations conceptuelles objectives; elle unifie les actes de l'entendement (objectivité pratique). Ainsi l'axiome d'unité demeure compatible avec la double affirmation de l'objectivité *déterminée* de l'unité relative à la représentation d'un conditionné (concept d'objet), et de l'objectivité *indéterminée* de l'unité relative à la représentation d'une totalité de conditions. Cela a donc pour effet d'exclure la représentation d'un tout du domaine des représentations participant immédiatement à la constitution d'un objet pour un concept. Ce résultat n'a pas de quoi surprendre puisque nous avons établi dans les §12, §17 et §20 l'idéalité des représentations de type  $\omega$  identifiées dans l'Esthétique, l'Analytique et la Dialectique. Il se trouve toutefois reconfirmé à la lumière de l'axiome d'unité, grâce auquel la valeur explicative des représentations de type  $\omega$  reçoit un nouvel éclairage en tant qu'elles représentent maintenant les *sources* d'unité intégrale.

---

<sup>352</sup> B383, Ak III 253; B511, Ak III 334; B545, Ak III 354; B554, Ak III 359.

L'angle formé par le croisement de ces deux axes, l'axiome de phénoménalité et l'axiome d'unité, ouvre un plan à l'intérieur duquel se déploie l'épistémologie kantienne. La perspective que nous avons adoptée et qui a permis de mettre en lumière le caractère holiste de l'épistémologie de Kant, offre encore l'avantage de montrer la consistance et l'équilibre de la première Critique. Par rapport à l'axiome de phénoménalité, qui scinde cela qui affecte nos sens en deux régions irrémédiablement hétérogènes, la notion de substratum transcendantal, tout en fondant le processus de détermination à l'œuvre dans l'ordre phénoménal, rend compte de la nécessaire représentation d'un ordre nouménal. Par rapport à l'axiome d'unité, les représentations de type  $\omega$  affichent clairement leur idéalité.

#### §24 Les deux ordres d'unité

La conjonction des deux axiomes précédents fait en sorte que la solution au problème épistémologique de l'un et du multiple ne peut prendre place que dans l'ordre de la représentation. Tout recours à un quelconque expédient ontologique est complètement exclu. La solution kantienne doit montrer comment, dans l'ordre de la représentation, s'articulent les perspectives d'unité de multiplicité. La relation holiste rend explicite un aspect de cette solution, car le rapport entre la représentation de type  $\omega$  et les représentations de type  $\alpha$  exprime précisément un rapport de l'un au multiple. Ce rapport d'unité, selon notre cadre conceptuel, traduit en fait un rapport de fondation, si bien que l'unité en question peut être dite *unité de fondement*. Cependant, et c'est là un des points fondamentaux de la première Critique, ce n'est pas la seule forme d'unité participant au processus cognitif.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné dans notre §15, l'unité synthétique de l'aperception exprime un autre type d'unité, que l'on pourrait nommer *unité de fonction*. Aussi, la solution de Kant au problème de l'unité dans l'ordre de la représentation exige-t-elle des clarifications puisqu'il nous faut non seulement distinguer ces deux formes d'unité mais encore montrer comment l'une et l'autre entrent en jeu dans la connaissance.

a) l'unité de fonction

La première forme d'unité provient du travail de l'entendement. Il s'agit d'une unité *produite* par l'aperception transcendantale. Cette propriété est capitale puisque c'est sur elle que repose la distinction entre les deux ordres d'unité que nous voulons établir; l'unité de fonction est toujours produite (unité dynamique), alors que l'unité de fondement ne l'est jamais (unité statique). L'unité de fonction *se réalise dynamiquement* dans la constitution d'un objet pour un concept et l'objet représente cette forme d'unité tissée à même le divers phénoménal. Dans l'objet, le chaos de la matière phénoménale *devient* organisé, unifié, lié. L'imputabilité de la *Verbindung* présente dans l'objet revient à l'entendement et à son pouvoir de liaison:

«l'entendement ne trouve donc pas en quelque sorte dans le sens interne une pareille liaison [Verbindung] du divers, mais il la *produit* [bringt] en *affectant* [afficiert] ce sens»<sup>353</sup>.

Les différentes liaisons qui constituent l'étoffe même de l'objet, *a priori* ou *a posteriori*, ne peuvent provenir que du côté du sujet, car, comme nous l'avons vu, l'axiome d'unité stipule qu'aucune forme d'unité ne peut être

---

<sup>353</sup> B155, Ak III 122.

intuitionnée comme telle<sup>354</sup>. Kant doit donc rendre compte de celle qui se manifeste dans l'objet d'un concept au moyen d'une instance subjective, en l'occurrence, l'entendement. Il écrit:

«mais la liaison n'est pas dans les objets, et ne peut pas leur être en quelque sorte empruntée par la perception et reçue ainsi d'abord dans l'entendement, mais elle est uniquement une opération [Verrichtung] de l'entendement, qui n'est lui-même autre chose que la faculté de lier [verbinden] *a priori*, et de mettre le divers de représentations données sous l'unité de l'aperception»<sup>355</sup>.

La liaison n'est rien d'autre qu'une *synthèse* du divers phénoménal<sup>356</sup>. Tout comme l'analyse logique d'une proposition montre l'opération de synthèse entre un sujet et un prédicat, de même l'analyse transcendantale d'un objet montre l'opération de synthèse entre un concept et une intuition.

L'appellation d'unité de fonction puise son sens dans la caractérisation de la notion de fonction fournie par Kant lui-même: «j'entends par fonction [Function] l'unité de l'action qui ordonne des représentations diverses sous une représentation commune»<sup>357</sup>. Tout concept

---

<sup>354</sup> Comme l'indique justement G. Nagel: «its unity [of the assertable mental content] is not something we discover about our experience. Unity is the result of the conditions that we employ to create experience» (*The Structure of Experience* (Chicago: The Chicago University Press, 1983): 149).

<sup>355</sup> B134, Ak III 110; en dépit de la clarté de Kant et de son insistance sur ce point, il semble bien que le caractère *subjectif* de cette liaison ait échappé à certains commentateurs, comme par exemple N. Kemp Smith: «by the manifold Kant does not mean, however, as some of his commentators would seem to imply, the chaotic or disordered. The emphasis is on manifoldness or plurality, as calling for reduction to unity and system. The unity has to be *found* in it, not introduced into it forcibly from the outside» (*A Commentary to Kant's Critique of Pure Reason*, 2e éd. (New York: Humanities Press, c1923, 1962): 84).

<sup>356</sup> B102 ss (Ak III 91): «mais la spontanéité de notre pensée exige que ce divers soit d'abord d'une certaine manière parcouru, reçu et lié pour en faire une connaissance. Cet acte, je l'appelle synthèse. J'entends donc par *synthèse* au sens le plus général l'acte d'ajouter les unes aux autres des représentations différentes et de saisir leur diversité en une connaissance»; aussi B130, Ak III 108.

<sup>357</sup> B93, Ak III 85.

est ainsi une fonction<sup>358</sup>. De ce point de vue, il n'est pas étonnant que Kant se soit servi des fonctions logiques du jugement pour dévoiler les fonctions transcendantes de la détermination d'un objet, puisque tout le travail de l'entendement peut être conçu lui-même comme une fonction<sup>359</sup>. La notion de fonction a l'avantage de mettre en valeur le caractère dynamique de l'unité qui en résulte et qui est proprement le produit d'un acte. On dira que les catégories sont des fonctions d'unité pures, comme des fonctions mathématiques dont les variables n'ont pas encore été instanciées, et à ce titre, elles requièrent des arguments, ou des constantes<sup>360</sup>. Comme Frege, nous pourrions dire que les fonctions d'unité pures sont *insaturées* et que le *nombre* qui vient les compléter permet non seulement de saturer une fonction, mais, par là, de faire en sorte que la fonction produise un *résultat*<sup>361</sup>. Le résultat exige l'articulation de ces deux ordres hétérogènes et irréductibles l'un à l'autre, l'ordre de la fonction et l'ordre de son argument, et pour chaque argument de son domaine, elle produira un résultat. Dans le cas de la fonction transcendante, le domaine est celui de l'expérience possible et le résultat est la production d'un objet pour un concept, issu de la conjonction d'une catégorie et d'une intuition. Ainsi, la fonction introduit son argument dans un ordre de relations, qui le dépasse et qui représente l'un des deux côtés d'un abîme infranchissable, et la nouvelle configuration dans laquelle il se retrouve constitue le résultat de la fonction.

---

<sup>358</sup> B93, Ak III 85.

<sup>359</sup> B143, Ak III 115; B428, Ak III 279.

<sup>360</sup> B224, Ak III 161; B305 ss, Ak III 208 ss.

<sup>361</sup> G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, p. 84 («Fonction et concept»); notons que pour Frege également, tout concept est une fonction (p. 90).

b) l'unité de fondement<sup>362</sup>

En vertu de la contrainte (C2) caractérisant la relation holiste, toute représentation de type  $\omega$  agit comme fondement à l'égard des représentations de type  $\alpha$  et ce faisant institue une forme d'unité qui reflète ce rôle épistémologique, à savoir une unité de fondement. L'espace, le temps, la possibilité de l'expérience et le substratum transcendantal, en tant que représentations, assument une fonction épistémologique de fondement. Toutefois, c'est dans l'ordre de la raison que l'unité de fondement atteint son maximum d'application, car toutes les représentations de la raison introduisent une unité de fondement<sup>363</sup>, contrairement à la sensibilité, à l'imagination et à l'entendement. En partant de cela, il est possible de mettre en relief l'unité de fondement imposée par la raison en l'opposant de manière générale à l'unité produite par le travail conjoint de la sensibilité, de l'imagination et de l'entendement, et ce du strict point de vue de la production d'une connaissance objective. C'est précisément la perspective que Kant a adoptée et les développements qu'il fournit nous permettront d'éclairer les caractéristiques de l'unité de fondement.

Kant introduit explicitement une distinction entre ce qu'il appelle l'*unité de l'entendement* (*Verstandeseinheit*) et l'*unité de la raison* (*Vernunftseinheit*). L'unité de l'entendement correspond, nous venons de le voir, à l'unité de fonction, qui est une forme d'unité dynamique. L'unité de la raison correspond à l'unité de fondement, qui est une forme d'unité statique. Kant écrit:

---

<sup>362</sup> Cette appellation s'accorde avec l'usage de Husserl (§4); on retrouve également l'expression *die Einheit des Grundes* dans la *Critique de la faculté de juger* (Ak V 421:16, Pléiade II 1222 §80).

<sup>363</sup> Dans notre §18, nous avons établi que toutes les idées de la raison sont des représentations de type  $\omega$ .

«si l'entendement peut être défini comme pouvoir de ramener les phénomènes à l'unité au moyen de règles, la raison est le pouvoir de ramener à l'unité les règles de l'entendement sous des principes. Elle ne se rapporte donc jamais immédiatement à l'expérience ou à quelque objet que ce soit, mais à l'entendement, pour donner au divers des connaissances de celui-ci une unité *a priori* grâce à des concepts; cette unité peut être appelée unité de raison [Vernunftseinheit], et diffère essentiellement de celle que l'on peut tirer de l'entendement»<sup>364</sup>.

La reconnaissance d'une différence entre ces deux ordres d'unité constitue un moment important de l'entreprise épistémologique de la première Critique. Alors que les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique concourent à mettre en lumière l'unité de l'entendement, qui se réalise dans l'objet d'un concept, les résultats de la Dialectique dévoilent un ordre d'unité supérieur, celui de la raison, sans lequel le divers conceptuel de l'entendement demeurerait chaotique. L'épithète de statique pour ce type d'unité vient de ce qu'elle n'est pas produite, au sens où l'unité d'un objet pour un concept peut être dite produite. L'ordre d'unité statique est quelque chose de déjà intégré aux pouvoirs cognitifs; il constitue leur horizon<sup>365</sup>. Il ne faut pas prendre ici la notion d'unité de manière équivoque. Dans le cas des deux ordres, l'unité se ramène à *un* réseau, c'est-à-dire à une liaison ou un complexe d'éléments. L'unité fait que plusieurs éléments, pouvant être

---

<sup>364</sup> B359, Ak III 239; aussi B363 (Ak III 242): «l'unité de raison [Vernunftseinheit] n'est donc pas l'unité d'une expérience possible, elle se distingue au contraire essentiellement de celle-ci, comme de l'unité de l'entendement [Verstandeseinheit]»; B383 (Ak III 253): «elle [la raison] se réserve seulement l'absolue totalité dans l'usage des concepts de l'entendement, et cherche à mener l'unité synthétique qui est pensée dans la catégorie jusqu'à l'absolument inconditionné. On peut donc désigner cette totalité sous le nom d'*unité de raison* [Vernunftseinheit] des phénomènes, comme celle qu'exprime la catégorie est appelée *unité d'entendement* [Verstandeseinheit]».

<sup>365</sup> Kant utilise également l'expression de «projectirte Einheit»: «l'unité systématique (comme simple idée) n'est qu'une *unité projetée*, que l'on ne doit pas considérer comme donnée, mais seulement comme problème, et qui sert à trouver un principe au divers et à l'usage particulier de l'entendement, et à diriger cet usage vers les cas qui ne sont pas donnés, et ainsi à le rendre suivi» (B675, Ak III 429).

conçus séparément, sont représentés comme un seul élément. La différence entre l'unité dynamique et l'unité statique réside dans *la possibilité d'une instanciation dans l'expérience*. L'unité dynamique peut être réalisée dans une expérience, alors que l'unité statique ne peut pas l'être. Et même si chacun des deux ordres introduit de l'unité dans le divers, leur statut par rapport à la possibilité d'une expérience demeure complètement opposé. On pourrait également, d'un autre point de vue, caractériser ces deux ordres d'unité comme objectifs, à la condition d'accepter deux types d'objets différents: un objet *spéculatif* et un objet *pratique*<sup>366</sup>. Ainsi, on pourrait affirmer qu'en unifiant le divers de la sensibilité (les intuitions), l'entendement fournit un objet au *connaître* (*erkennen*), et qu'en unifiant le divers de l'entendement (les concepts), la raison fournit un objet à *l'agir* (*handeln*)<sup>367</sup>. L'entendement apparaît comme doublement conditionné, d'un côté par la sensibilité qui lui donne un divers de représentations, et de l'autre par la raison qui lui donne une unité d'action.

Cette unité provenant de la raison polarise tous les actes de l'entendement, c'est-à-dire ses concepts, et s'exprime dans la cohésion (*Zusammenhang*) d'un *système de représentations*. En effet, comme Kant l'indique, cette unité de la raison est une *unité systématique*:

«l'unité de la raison est l'unité du système [die Einheit des Systems], et cette unité systématique [systematische Einheit] n'a pas pour la raison l'utilité objective d'un principe qui aurait pour fin de l'étendre à des

---

<sup>366</sup> Cela est à mettre en parallèle avec notre distinction entre objectivité spéculative et objectivité pratique (§20).

<sup>367</sup> B692 (Ak III 439): «l'entendement constitue [ausmachen] un objet pour la raison, exactement comme la sensibilité le fait pour l'entendement. L'œuvre de la raison est de constituer systématiquement l'unité de tous les actes empiriques possibles de l'entendement, de même que l'entendement relie par des concepts le divers des phénomènes et le soumet à des lois empiriques».

objets, mais l'utilité d'une maxime qui vise à l'étendre à toute connaissance empirique possible des objets»<sup>368</sup>.

Tout le réseau des représentations comporte une certaine polarité sans laquelle les groupes et les sous-groupes de représentations seraient complètement désarticulés. Si tel était le cas, nos représentations resteraient isolées les unes des autres, si bien qu'il serait impossible de rendre compte du fait que plusieurs représentations peuvent avoir rapport à un même objet. La possibilité de la reconnaissance d'une multiplicité de représentations se rapportant à un unique objet au sein d'un système, ou d'un sous-système, repose essentiellement sur une affinité fondamentale (matérielle et formelle) entre les représentations, qui se ramène en dernière analyse au partage d'une appartenance à une même totalité<sup>369</sup>.

Ce travail d'unification d'une multitude de représentations opéré par la raison au moyen d'un système n'est pas le résultat d'une quelconque recherche délibérée d'économie conceptuelle. La raison elle-même est essentiellement systématique. Kant précise: «la raison humaine est, de par sa nature, architectonique, c'est-à-dire qu'elle envisage toutes les connaissances comme appartenant à un système possible»<sup>370</sup>. La liste des synonymes de l'unité de la raison s'allonge encore, selon le point de vue considéré: du point de vue des conditions logiques, elle se présente comme

---

<sup>368</sup> B708, Ak III 448; les idées de la raison représentent cette unité systématique: «elles [les idées] contiennent une certaine intégralité à laquelle n'atteint aucune connaissance empirique possible, et la raison n'y voit qu'une unité systématique dont elle cherche à rapprocher l'unité empirique possible, sans jamais l'atteindre entièrement» (B595 (Ak III 383)); par ailleurs, les idées comme telles forment un système: «entre les idées transcendantales elles-mêmes éclate une certaine cohérence et une certaine unité, et que la raison pure, par le moyen de ces idées, réduit toutes ses connaissances à un système» (B394 (Ak III 260)).

<sup>369</sup> B861, Ak III 539.

<sup>370</sup> B502, Ak III 329; F. Pierobon, *Kant et la fondation architectonique de la métaphysique* (Grenoble: J. Millon, 1990): partie III, chapitre 4.

l'inconditionné absolu; du point de vue de la prédication, elle se présente comme substratum transcendantal; du point de vue de la détermination d'un objet, elle se présente comme idéal transcendantal, comme chose en soi, comme objet transcendantal; finalement, du point de vue des connaissances, elle se présente comme système. La notion de système, sous la plume de Kant, doit donc être une représentation de type  $\omega$ . Kant confirme explicitement l'équivalence, c'est-à-dire la double implication, entre la notion de tout et la notion de système. Concernant la première implication:

«or, j'entends par système l'unité des diverses connaissances sous une idée. Cette idée est le concept rationnel de la forme d'un tout [Ganze], en tant que, grâce à ce concept, la sphère du divers aussi bien que la position respective des parties sont déterminées *a priori*»<sup>371</sup>.

Ce passage confirme en outre la contrainte (C2) de la relation holiste. Au sujet de la seconde implication:

«le tout [Ganze] est donc un système articulé (*articulatio*) et non pas seulement un amas (*coacervatio*); il peut bien croître du dedans (*per intussusceptionem*), mais non du dehors (*per appositionem*)»<sup>372</sup>.

Quant à lui, ce passage confirme la contrainte (C1) de la relation holiste. Cette double implication exprimant l'identité des notions de système et de tout montre clairement l'application que peut avoir la relation holiste dans le

---

<sup>371</sup> B860, Ak III 538; aussi B673 (Ak III 428): «si nous jetons un coup d'œil sur tout l'ensemble de nos connaissances d'entendement, nous trouvons que ce qui est à la disposition propre de la raison, et qu'elle cherche à réaliser, c'est le *systematique* de la connaissance [das Systematische der Erkenntniß], c'est-à-dire sa liaison tirée d'un principe. Cette unité de la raison présuppose toujours une idée, je veux dire celle de la forme d'un tout [Ganze] de la connaissance qui précède la connaissance déterminée des parties et contient les conditions nécessaires pour déterminer *a priori* à chaque partie sa place et son rapport avec les autres. Cette idée postule donc une unité intégrale de la connaissance de l'entendement, qui ne fasse pas seulement de cette connaissance un agrégat [Aggregat] accidentel, mais un système lié suivant des lois nécessaires».

<sup>372</sup> B861, Ak III 539; le texte allemand ne comporte pas *ein System*: «Das Ganze ist also gegliedert (*articulatio*) und nicht gehäuft (*coacervatio*)».

contexte d'une théorie générale des systèmes. Pour Kant, cette théorie générale des systèmes se présente sous la forme d'une *architectonique*. L'architectonique de la raison pure a donc pour tâche de mettre en relief l'unité intra-systèmes et inter-systèmes, car l'unité systématique permet d'envisager non seulement un domaine de connaissances comme formant un système, mais encore de concevoir tous les systèmes possibles de connaissances comme formant un seul et même méta-système<sup>373</sup>, que l'architectonique dévoile<sup>374</sup>.

Cette position épistémologique joue un rôle primordial dans la compréhension du concept kantien de science. En effet, la science en tant que telle n'est pas d'abord caractérisée par l'objectivité de ses connaissances. Cela peut paraître incongru, mais notre approche ayant pour cible le rôle épistémologique de la relation holiste permet d'éclairer ce point et met au premier plan le véritable statut de la notion de science, à savoir une représentation de type  $\omega$ . Kant précise:

«ce que nous nommons science [Wissenschaft] ne peut naître techniquement, par suite de la similitude du divers ou de l'emploi accidentel de la connaissance *in concreto* à toutes sortes de fins extérieures et arbitraires, mais architectoniquement, en vertu de l'affinité des parties et de leur dérivation d'une unique fin suprême et interne, qui rend d'abord possible le tout [Ganze]; et son schème doit renfermer conformément à l'idée, c'est-à-dire *a priori*, l'esquisse (*monogramma*) du

---

<sup>373</sup> B863 (Ak III 540): «aussi non seulement chacun d'eux [les systèmes] est-il en soi articulé suivant une idée, mais, en outre, ils sont tous à leur tour unis entre eux de manière finale, comme autant de membres d'un tout [Ganze], dans un système de la connaissance humaine, et ils permettent une architectonique de tout le savoir humain».

<sup>374</sup> B860 (Ak III 538): «j'entends par *architectonique* l'art des systèmes. Comme l'unité systématique est ce qui transforme en science la connaissance commune, c'est-à-dire ce qui d'un simple agrégat de ces connaissances fait un système, l'architectonique est donc la théorie de ce qu'il y a de scientifique dans notre connaissance en général».

tout [Ganze] et son articulation en parties, et le distinguer sûrement et suivant des principes de tous les autres »<sup>375</sup>.

La science, comme système, ne saurait avoir une origine *a posteriori*, comme si l'unité la caractérisant pouvait émerger du divers<sup>376</sup>. On retrouve ici encore une conséquence de l'axiome d'unité. Le système de la science ne peut être posé qu'*a priori*, puisque sans une forme d'unité préalable, le divers des connaissances ne pourrait être représenté comme *articulé*. La notion de science, ou de système de connaissances, a par conséquent le même statut épistémologique que celui d'une idée: elle relève d'un principe régulateur et non constitutif, et son objectivité s'accorde avec celle de l'ordre pratique (objectivité indéterminée) et non celle de l'ordre spéculatif (objectivité déterminée)<sup>377</sup>. Et puisqu'il n'y a à proprement parler que des connaissances d'objets ou objectives, tout corps de science ne sera donc constitué que de connaissances objectives. Toutefois, il demeure que ces connaissances à elles seules, en tant que multiples, ne peuvent rendre compte

---

<sup>375</sup> B861, Ak III 539; au tout début de l'Analytique, on peut lire: «or, ce caractère complet d'une science ne peut être admis avec assurance sur la supputation d'un agrégat établi simplement à coup d'essais; elle n'est par suite possible qu'au moyen d'une *idée du tout* [Ganze] de la connaissance *a priori* de l'entendement et par la division ainsi déterminée des concepts qui la constituent, donc par leur *cohésion dans un système*» (B89, Ak III 83).

<sup>376</sup> B709 (Ak III 449): «l'expérience ne fournit jamais un exemple d'une unité systématique parfaite».

<sup>377</sup> B708 (Ak III 448): «cependant l'enchaînement systématique que la raison peut donner à l'usage empirique de l'entendement n'en favorise pas seulement l'extension, mais il en garantit aussi la justesse; et le principe de cette unité systématique est aussi objectif, mais d'une manière indéterminée (*principium vagum*), non pas comme principe simplement régulateur et comme maxime servant à favoriser et à affermir à l'infini (d'une manière indéterminée) l'usage empirique de la raison, en lui ouvrant de nouvelles voies que l'entendement ne connaît pas, sans jamais pourtant être en rien contraire aux lois de l'usage empirique»; aussi B679, Ak III 432; B702 ss, Ak III 444 ss; M. Woolman, «The Development of Kant's Notion of the "Sum Total of All Possibilities" and its Application to Science», dans H. Robinsion (éd.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, vol. 2 (Milwaukee: Marquette University Press, 1995): 341-348.

de l'unité caractéristique de la science, comme système<sup>378</sup>. Seule une différence de statut épistémologique peut expliquer cette différence qualitative entre l'unité du système et la multiplicité des représentations qu'il comporte. Le résultat positif de la Théorie des éléments, la nécessité de la représentation d'un substratum transcendantal, trouve ici un correspondant dans la Théorie de la méthode, à savoir l'*unité systématique*, ce monogramme, cette forme d'un tout, ce *ursprünglicher Keim* à partir duquel la genèse des sciences tire son sens et sa finalité, et faute duquel la représentation historique de leur développement s'apparente à celle des «vers», dont l'accroissement semble se faire par la simple adjonction de segments<sup>379</sup>.

L'opposition entre l'unité de fonction et l'unité de fondement s'exprime encore à l'aide de deux autres couples de concepts: l'analytique et le synthétique, le distributif et le collectif. Au sujet de l'opposition entre l'unité analytique et l'unité synthétique, dans le contexte de la déduction transcendantale, Kant écrit:

«le même entendement donc, et bien par les mêmes actes par lesquels il établissait dans les concepts, au moyen de l'unité analytique [analytische Einheit], la forme logique d'un jugement, apporte aussi dans ses représentations, au moyen de l'unité synthétique [synthetische Einheit] du divers dans l'intuition en général, un contenu transcendantal»<sup>380</sup>.

Ce qui distingue ces deux types d'unité réside dans le statut des termes qui sont reliés. L'unité analytique ne peut prendre place qu'entre deux termes de type conceptuel, alors que l'unité synthétique relie deux termes de types différents, l'un conceptuel et l'autre intuitif. Dans le cas du premier type

---

<sup>378</sup> B91 ss, Ak III 84 ss.

<sup>379</sup> B862 ss, Ak III 540.

<sup>380</sup> B105, Ak III 92.

d'unité, les représentations sont homogènes, dans l'autre, hétérogènes. La synthèse constitue toujours un lien d'hétérogénéité, qui se traduit aussi bien dans la différence entre le conceptuel et l'intuition, qu'entre le spéculatif et le pratique.

Une remarque de Kant semble cependant compromettre la symétrie que nous voulons établir entre les unités synthétique/analytique et les unités de fonction/fondement:

«c'est donc seulement du fait que je puis lier un divers de représentations données *dans une conscience* qu'il m'est possible de me représenter *l'identité de la conscience dans ces représentations* mêmes, c'est-à-dire que l'unité *analytique* de l'aperception n'est possible que sous la supposition de quelque unité *synthétique*»<sup>381</sup>.

Soulignons que l'objectif de ce développement consiste à démontrer *la nécessité d'un pôle d'unité synthétique*, celle-là même qui se dévoile dans les fonctions logiques du jugement. Il faut être particulièrement prudent ici et distinguer soigneusement les deux perspectives en jeu à l'égard du jugement. Dans la première, qui met en valeur la *source* des représentations, le jugement présente une unité analytique<sup>382</sup>, puisque tous les concepts proviennent de l'entendement. Dans la seconde, mettant en valeur le *rapport* entre les représentations, le jugement exhibe plutôt une unité synthétique, puisque tout jugement se ramène à la liaison logique d'un sujet et d'un prédicat. C'est précisément au confluent de ces deux perspectives qu'il faut comprendre le second passage cité. L'unité analytique de la conscience, qui renvoie à la multiplicité des concepts qui se présentent à elle et qui constituent en quelque sorte sa matière transcendante, repose sur la possibilité pour cette même conscience d'avoir *accès à des concepts*. Or, ces

---

<sup>381</sup> B133, Ak III 109.

<sup>382</sup> Comme on le retrouve dans le premier passage cité (B133, Ak III 109).

concepts sont issus d'une fonction de synthèse. Aussi, pour rendre compte de la possibilité même de l'unité analytique de la conscience, consistant à avoir accès à une multiplicité de concepts (perspective de la source), il faut poser la possibilité d'une fonction de synthèse préalable permettant de produire de l'unité à même le divers intuitif (perspective du rapport), ce qui du coup permet aussi de fonder la possibilité de l'*identité* de la conscience ou de son caractère unique. La symétrie entre fonction/fondement et synthétique/analytique est ainsi conservée.

À propos du second couple conceptuel, Kant le présente ainsi dans un développement concernant l'hypostase transcendantale:

«que si, en outre, nous hypostasions cette idée de l'ensemble [Inbegriff] de toute réalité, cela vient de ce que nous transformons dialectiquement l'unité *distributive* [distributive Einheit] de l'usage expérimental de l'entendement en l'unité *collective* [collective Einheit] d'un tout de l'expérience [Erfahrungsganze], et que dans ce tout du phénomène nous pensons une chose singulière, qui contient en soi toute réalité empirique, et qui, au moyen de la subreption transcendantale déjà mentionnée, vient à se confondre avec le concept d'une chose située au sommet de la possibilité de toutes les choses, qui tiennent d'elle les conditions réelles de leur détermination complète»<sup>383</sup>.

L'opposition entre unité distributive/collective est symétrique à l'opposition entre unité de fonction/fondement. Et tout comme avec l'opposition analytique/synthétique, le caractère *dynamique* de l'unité de fonction se trouve nettement souligné (distribution), par opposition au caractère plus *statique* de l'unité de fondement (collection). Le dynamique peut aussi être dit *transitif*, et le statique, *immanent*<sup>384</sup>. On voit par là comment les deux ordres d'unité témoignent de leur appartenance aux deux domaines qui se

---

<sup>383</sup> B610, Ak III 392.

<sup>384</sup> Aristote caractérise le tout comme ce à quoi rien n'est extérieur (*Physique*, 207a 10 ss; aussi *Métaphysique*, 1023b 25 ss).

partagent l'application des pouvoirs cognitifs, à savoir le domaine spéculatif et le domaine pratique. Ainsi, l'unité du concevoir dépend d'une fonction de liaison, et l'unité de l'agir dépend d'un point fixe ou d'un horizon. Malgré leur irréductibilité, ces deux ordres demeurent complémentaires, puisque le concevoir, en tant qu'acte de l'entendement, est un cas de l'agir, et l'unité dynamique (de fonction, synthétique, distributive, transitive) de l'un acquiert une profondeur ou une densité seulement grâce à l'unité statique (de fondement, analytique, collective, immanente) de l'autre<sup>385</sup>, qui représente en définitive le pôle ultime d'unité.

Tout ce travail réalisé par Kant en vue d'établir et de distinguer ces deux ordres d'unité montre bien combien la contrainte exercée par l'axiome d'unité est forte. L'épistémologie de la première Critique dévoile toute l'unité qui se manifeste dans la sensibilité, l'entendement et la raison, et qui s'exprime selon deux modalités différentes. Il n'y a pas de concurrence entre ces deux ordres d'unité, mais bien au contraire une interpénétration qui fait en sorte de rendre possible un système de connaissances articulé, cohérent et unifié. En illustrant la totalité des représentations possibles par un plan ayant pour abscisse l'unité dynamique et pour ordonnée l'unité statique, on aurait comme résultat que chaque point marquerait la rencontre de ces deux ordres. Le divers de la sensibilité trouve son point d'unité (spéculative) dans l'entendement, et le divers de l'entendement trouve son point d'unité (pratique) dans la raison. Pour reprendre une expression fort éloquente

---

<sup>385</sup> B671 (Ak III 427): «la raison n'a donc proprement pour objet que l'entendement et son emploi conforme à une fin; et, de même que celui-ci relie par des concepts le divers dans l'objet, celle-là de son côté relie par des idées le divers des concepts, en fixant une certaine unité collective pour but aux actes de l'entendement, qui sans cela se borneraient à l'unité distributive».

employée par Kant, on dira que l'unité de fonction permet de dépasser la *rhapsodie* intuitive, et l'unité de fondement, la *rhapsodie* conceptuelle<sup>386</sup>.

La découverte de cet ordre d'unité supérieur, l'unité de la raison permettant l'articulation des connaissances objectives, rappelle dans une certaine mesure la découverte des nombres irrationnels. La découverte de  $\sqrt{2}$  par exemple entraîna deux résultats opposés: l'un destructif, l'autre constructif. Le premier résultat est exemplifié par les pythagoriciens, qui, devant l'impossibilité d'incorporer les nombres irrationnels à leur théorie, voyaient leur métaphysique irrémédiablement compromise. Le second résultat est exemplifié par Dedekind, qui voyait plutôt dans les nombres irrationnels la possibilité de combler les intervalles de discontinuité de l'ensemble des nombres rationnels ( $Q$ ) et de produire un système enrichi ( $R$ ). Dans l'épistémologie de Kant, analogiquement, chaque concept objectif représente une magnitude discrète<sup>387</sup>, un nombre dans  $Q$ , et bien qu'entre deux magnitudes discrètes une troisième soit toujours possible (densité), cette infinité ne remplit pourtant pas tout l'intervalle compris entre deux magnitudes discrètes (discontinuité), comme le montrent les coupures de Dedekind<sup>388</sup>. On pourrait dire que l'unité de fondement, et les représentations de type  $\omega$  qui l'expriment, est précisément ce qui permet de *rendre continu l'ordre discontinu* de l'unité de fonction et des représentations de type  $\alpha$  qui en sont les produits. La question est alors de savoir quel statut attribuer aux magnitudes rationnelles et aux magnitudes

---

<sup>386</sup> B195, Ak III 144; B860, Ak III 538.

<sup>387</sup> B203, Ak III 149.

<sup>388</sup> En associant le concept de nombre à celui de coupure (*Schnitt*), il est possible de montrer qu'il existe des coupures pour lesquelles il n'y a aucun nombre dans  $Q$ , d'où la nécessité d'enrichir le système de nombres; R. Dedekind, *Essays on the Theory of Numbers*, trad. W. Woodruff Beeman (New York: Dover, c1901, 1963).

irrationnelles, ces dernières marquant un *saut* au-delà d'un ordre discontinu. Deux interprétations s'affrontent: l'une plus réaliste, selon laquelle les deux magnitudes partagent un même statut ontologique, l'autre plus idéaliste (au sens kantien), selon laquelle il existe une différence qualitative, au plan ontologique, entre ces deux magnitudes. La position de Kant rejoint la seconde de ces interprétations. Étant donné son finitisme, Kant refuse la possibilité d'un nombre désignant une grandeur infinie, ce qui n'implique pas pour autant que les nombres irrationnels n'aient aucune place dans une théorie des nombres. Bien au contraire, ils désignent un ordre continu, non pas un objet d'expérience possible (dénombrable), mais un infini actuel, un ordre d'unité relevant de la raison; le concept de  $\omega$  désigne l'*accomplissement* d'une fonction infiniment réitérable, en l'occurrence celle d'une puissance rationnelle. Dans ce concept, l'infini de l'itération est conçu comme complètement actualisé, et en cela se révèle l'unité de la perspective pratique. Ainsi, la découverte de l'unité de fondement, tout comme celle des nombres irrationnels, a-t-elle permis de produire une théorie plus générale, un ordre continu, intégrant avec profit l'élément nouveau, en dépit de son irréductibilité. L'épistémologie kantienne offre un modèle d'articulation harmonieuse entre le discret et le continu, le fini et l'infini, et ce tout en respectant la différence qualitative séparant les principes constitutifs des principes régulateurs. Cette différence de statut était déjà impliquée par l'axiome d'unité et il importe maintenant de l'explicitier davantage, comme nous le ferons dans le chapitre suivant.

## Chapitre 9

### Les implications

Parmi les implications du holisme épistémologique de Kant, deux retiendront particulièrement notre attention: le caractère infini de l'analyse et le caractère heuristique de la notion de tout. On peut dire que la première est propre au holisme en général, alors que la seconde, au holisme de Kant en particulier. Il s'agit pour nous d'abord et avant tout de montrer que ces implications s'accordent avec les thèses de l'épistémologie kantienne et qu'elles mettent en lumière deux aspects importants de son système.

#### §25 Le caractère infini de l'analyse

L'opération d'analyse présente deux propriétés importantes, que nous devons maintenant développer. La première propriété consiste dans la *dépendance* de l'opération d'analyse à l'égard de l'opération de synthèse. En effet, toute possibilité d'analyse repose sur une synthèse préalable. Kant précise:

«on s'apercevra aisément ici que cet acte [de liaison ou de synthèse] doit être originellement unique et valable également pour toute liaison, et que la décomposition en éléments, l'*analyse*, qui semble être son contraire, le suppose cependant toujours; car où l'entendement n'a rien lié d'avance, il

ne peut non plus rien délier, puisque ce n'est que *par lui* que cela a pu être donné comme lié à la faculté de représentation»<sup>389</sup>.

Étant donné le contexte de l'Analytique, Kant limite sa remarque au travail de l'entendement. On peut bien sûr généraliser, à partir de ce que nous avons établi à propos de la Dialectique, et affirmer que cette dépendance de l'analyse face à la synthèse est valable pour toute forme de synthèse, qu'elle se réalise dans un objet produit par l'entendement (*gegeben*) ou dans une tâche prescrite par la raison (*aufgegeben*). Ainsi, ne peut être dé-lié que ce qui a préalablement été lié. L'analyse ne peut s'appliquer qu'à une représentation d'unité, qu'elle décompose en unités *plus petites*, c'est-à-dire avec moins d'extension ou d'intension. Ce rapport de dépendance entre analyse et synthèse constitue une autre voie menant à la reconnaissance de la nécessité d'une représentation contenant la totalité des prédicats possibles. Seul le substratum, en tant que synthèse achevée (statique) de tous les prédicats possibles, l'inconditionné absolu, est en mesure de fonder toute opération d'analyse, comme nous l'avons vu dans les §§19 et 20. Le mouvement analytique prend donc nécessairement appui sur un mouvement synthétique.

En envisageant l'opération d'analyse dans la perspective de sa progression, elle exhibe une autre propriété: la possibilité d'une *itération infinie*. Cette propriété requiert des clarifications étant donné les résultats de la seconde antinomie, qui oppose la thèse et l'antithèse de la doctrine atomiste, toutes deux déclarées fausses par Kant<sup>390</sup>. Nous devons montrer que l'affirmation du caractère infini de l'analyse ne se ramène pas à l'affirmation de l'antithèse de la seconde antinomie. Pour ce faire, il nous

---

<sup>389</sup> B130, Ak III 107.

<sup>390</sup> Les thèses et antithèses en jeu dans les antinomies mathématiques sont fausses (B559 ss, Ak III 362 ss).

faut examiner de plus près le rapport antinomique entre le simple (*Einfache*) et le composé (*Zusammengesetzte*), tel qu'il est développé notamment dans la solution à la seconde antinomie<sup>391</sup>. Tout d'abord, soulignons que dans cette antinomie on rencontre des difficultés quant à l'interprétation de deux notions principales: celle de tout (*Ganze*) et celle de division (*Theilung*). D'entrée de jeu, indiquons que la notion de *Ganze* désigne un tout catégorial, c'est-à-dire l'unité conceptuelle et objective d'une pluralité intuitive; un tout *donné dans l'intuition*, comme le précise Kant<sup>392</sup>. Il faut donc l'entendre comme le produit d'une fonction d'unité catégoriale. Ensuite, Kant utilise le terme de *Theilung* pour désigner le mouvement qui va «d'un conditionné aux conditions de sa possibilité»<sup>393</sup>. La difficulté relative à la notion de division consiste dans l'interprétation de ces «conditions de possibilité», car selon qu'il s'agit d'un tout rationnel ou d'un tout catégorial, le résultat sera complètement différent, voire opposé. Kant affirme dans ce passage<sup>394</sup> que les conditions sont les *parties*, et le conditionné est le tout. Dans le cadre de la relation holiste, c'est exactement le contraire qui se produit: le tout est la condition de possibilité des parties (C2), qui elles font office de conditionnés. Il n'y a que le tout catégorial pour lequel les parties, le divers phénoménal, sont conditionnantes, et qui font de lui un tout *gegeben* et non *aufgegeben*. Ces parties peuvent être dites conditionnantes dans la mesure où, sans elles, la catégorie de totalité demeurerait vide et sans aucun sens. Cela confirme que l'opération de division en cause dans la seconde antinomie concerne effectivement le tout catégorial. Et puisqu'il s'agit d'un

---

<sup>391</sup> B551 ss, Ak III 357 ss.

<sup>392</sup> B551, Ak III 357.

<sup>393</sup> B551, Ak III 357.

<sup>394</sup> B551, Ak III 357 ss.

tel tout, dans la perspective de Kant, il doit alors être assimilable à un nombre<sup>395</sup>, toujours fini pour Kant en tant qu'instance du temps. Cela explique la raison pour laquelle il est illégitime d'affirmer de ce tout qu'il contient un *nombre infini* de parties. Kant écrit:

«néanmoins, il n'est nullement permis de dire d'un tel tout [Ganze], qui est divisible à l'infini, qu'il se compose d'un nombre infini de parties. En effet, bien que toutes les parties soient contenues dans l'intuition du tout, cependant n'y est pas contenue toute la division, laquelle ne consiste que dans la décomposition continuée, ou dans la régression même, qui rend d'abord effectivement réelle la série. Or, comme cette régression est infinie, tous les membres (les parties) auxquels elle arrive sont, il est vrai, contenus comme *agrégats* [Aggregate] dans le tout donné [das gegebene Ganze], mais non pas la série entière de la division [Theilung], laquelle est successivement infinie et n'est jamais *entière*, et par conséquent ne peut présenter une multitude [Menge] infinie et une synthèse [Zusammennehmung] de cette multitude en un tout»<sup>396</sup>.

Le tout catégorial représente l'unité d'un divers, mais non pas l'accomplissement de l'infini de la division, ce qui le distingue encore du tout rationnel. L'infinité en cause est la propriété d'un acte, celui de l'analyse, et non d'un objet.

Une autre façon de dire la même chose consiste à affirmer que le tout qui se donne dans l'expérience ne peut être conçu comme articulé à l'infini. Aussi, en considérant l'opération de division, ou d'analyse, dans son résultat, à savoir la partie ou le simple, on parvient au même résultat: une partie ne contient pas un nombre infini de sous-parties. Kant précise:

«admettre que, dans chaque tout [Ganze] articulé (organisé), chaque partie soit articulée à son tour, et que, de cette manière, dans la division des parties à l'infini, on arrive toujours à de nouvelles parties organisées, en un mot que tout soit articulé à l'infini, cela est tout à fait impensable,

---

<sup>395</sup> B555, Ak III 360.

<sup>396</sup> B552, Ak III 358.

bien qu'on puisse parfaitement admettre que les parties de la matière, dans leur décomposition à l'infini, puissent être articulées»<sup>397</sup>.

Encore ici, il faut maintenir clairement la distinction entre le processus d'analyse et son résultat. Le processus peut être infini dans son application, mais pas son résultat. Et quoi que ce résultat exhibe une forme d'unité, celle que lui confère l'instanciation d'une catégorie, cette unité est discrète et non pas continue, c'est-à-dire qu'elle n'exige pas, à elle seule, la répétition du processus d'analyse. De l'opération d'analyse résulte toujours un *quantum discretum* et jamais un *quantum continuum*. La division produit une magnitude discrète, la partie, à partir d'une magnitude discrète, le tout catégorial, toutes des représentations de type  $\alpha$ . Si cette opération apparaît comme infiniment répétitable, cela ne peut être que du point de vue d'un ordre continu, superposé à l'ordre discret. Ainsi, pourrait-on dire qu'il n'y a que des atomes dans le monde, sans que pourtant aucun d'eux ne soit irréductible, parce la représentation d'une partie *la plus petite* est de même nature que celle du tout *le plus grand*; elle n'est qu'un concept sans objet, une représentation de type  $\omega$ <sup>398</sup>. Voilà pourquoi Kant peut en appeler à la représentation de l'espace pour rendre compte de la possibilité d'une division infinie:

«la divisibilité de ce corps [Theilbarkeit] se fonde sur la divisibilité de l'espace qui constitue la possibilité du corps comme d'un tout étendu. Celui-ci est donc divisible à l'infini, sans cependant consister pour cela en un nombre infini de parties»<sup>399</sup>.

---

<sup>397</sup> B554, Ak III 359.

<sup>398</sup> L'expérience ne peut pas présenter de *limite absolue*: «une limite absolue du mode [absolute Weltgränze] est donc impossible empiriquement et, par conséquent, aussi absolument impossible» (B549, Ak III 356).

<sup>399</sup> B553, Ak III 358.

Si l'objet empirique est divisible à l'infini, c'est qu'il est considéré comme «remplissant l'espace»<sup>400</sup>, et que l'espace, dans sa totalité, en tant que représentation de type  $\omega$ , est lui-même envisagé comme désignant un ordre continu. Chaque position spatiale demeure néanmoins discrète et ne présente, en tant que telle, rien de continu, c'est-à-dire rien qui autoriserait l'affirmation que chaque partie doive à son tour être considérée comme un tout divisible, et ce, infiniment. Dans l'ordre de l'expérience, l'analyse produit des parties discrètes et l'analyse peut être interrompue à n'importe quel moment de la division, si bien que chaque partie marque un point d'arrêt pour le processus de division. Toutefois, l'analyse peut aussi être reprise et poursuivie beaucoup plus loin. Par contre, et c'est là le point important, aucune des parties, en elle-même, ne se présente d'elle-même à son tour comme un tout analysable. Entre chaque partie discrète, il y a pour ainsi dire un saut qu'aucune expérience ne pourrait combler. Et la continuité que la raison trouve entre chaque partie et qui fait que l'enchaînement conduisant du tout à sa partie et de cette partie, envisagée comme un tout, à une autre partie, est infini, est proprement celle qu'elle introduit par la superposition de sa perspective pratique sur la perspective spéculative de l'entendement.

On voit bien ici à quelle confusion on pourrait être conduit, faute d'avoir suffisamment distingué les deux ordres d'unité en cause et leur type de représentation. En effet, comment comprendre que le tout donné dans l'intuition ne peut jamais être envisagé comme divisible à l'infini, alors que le tout de l'espace, ou du «corps organique»<sup>401</sup>, lui, peut l'être? Sans le

---

<sup>400</sup> B554, Ak III 359.

<sup>401</sup> B554 ss, Ak III 359 ss; le contexte de finalité sera abordé dans le paragraphe suivant (§26).

recours à deux types de totalité, l'une catégoriale (type  $\alpha$ ) et l'autre rationnelle (type  $\omega$ ), la solution à la seconde antinomie demeure, de notre point de vue, presque incompréhensible et la notion de *Ganze*, équivoque. L'enjeu de cette antinomie est important puisqu'il consiste à établir l'impossibilité d'une démonstration ou d'une réfutation de la thèse fondamentale de l'atomisme, qui dépasse les limites de la possibilité de l'expérience. L'analyse ne produira jamais que des atomes sans pourtant atteindre un atome terminal, car l'entendement sera toujours en mesure de produire de l'unité à même le divers sensible<sup>402</sup>. La divisibilité d'un phénomène se fonde donc sur une représentation transcendante qui instaure une ordre de continuité. D'un côté (*via antecedentia*), l'opération d'analyse dépend d'une synthèse préalable, et d'un autre côté (*via consequentia*), cette opération peut être infiniment réitérée au sein de cette synthèse primitive. Et si le caractère infini de l'analyse apparaît comme une conséquence du holisme épistémologique de Kant, il n'y a pas là de quoi surprendre puisque la représentation de cet infini (pratique) n'est rien d'autre qu'une représentation de type  $\omega$  et la représentation de l'infinité de l'analyse n'est en rien différente de celle de la totalité des prédicats possibles, par exemple.

Parce que le modèle holiste rend possible l'articulation de deux ordres hétérogènes dans un rapport de fondement l'un par rapport à l'autre, il permet à Kant l'élaboration d'une épistémologie où le finitisme de l'ordre spéculatif ne compromet pas l'enrichissement infini du système de représentations dans sa globalité. L'opération d'analyse, qui s'appuie sur un ordre d'unité préalable, la représentation d'une synthèse infinie achevée qui

---

<sup>402</sup> B541 (Ak III 351): «il n'y a nulle part de raison empirique pour s'arrêter dans la division».

forme l'horizon pratique de l'ordre spéculatif, permet de discriminer des unités toujours plus petites, qui, elles-mêmes entrent dans une unité qui les transcende, parce que hétérogène, et qui seule peut donner un sens à la comparaison au terme de laquelle une unité peut être dite *plus petite* qu'une autre. Cette unité, qui relève de l'infini, est nécessaire au système de représentation, comme Kant l'a établi<sup>403</sup>. L'intérêt épistémologique que présente le holisme ici n'est pas le moindre, car il justifie une réconciliation entre deux classes d'énoncés qui semblent ne rien avoir en commun, les énoncés sur le fini et les énoncés sur l'infini. Les énoncés constituant le sous-système de la science n'entrent pas en opposition avec ceux qui débordent le domaine de l'empirique, bien au contraire, ces énoncés expriment une unité à défaut de laquelle aucune science, comme système, ne serait possible. Si les énoncés de la science peuvent être considérés comme les propositions d'un langage *L*, par exemple, alors les énoncés transcendant le domaine de l'expérience peuvent être considérés comme des métapropositions de *L*. Ces dernières n'affirment rien quant aux états de choses, mais expriment plutôt l'unité des rapports qui relie des propositions au sein d'un même système de représentations. On voit pourquoi la valeur de vérité de telles métapropositions ne dépend pas de l'état du monde; en fait, leur valeur de vérité est parfaitement invariante par rapport aux états du monde. Pourquoi? Parce que nous n'avons pas affaire à une sémantique du *savoir*, mais une sémantique de l'*agir*. Kant a infléchi transcendentalement le sens de la notion de vérité, en la faisant passer d'une notion qui renvoyait à une quelconque correspondance (adéquation) entre une représentation et l'objet auquel elle se rapporte, à une notion qui renvoie au *bon usage d'une règle*.

---

<sup>403</sup> Voir notre §24.

Si une proposition est susceptible de vérité, ce n'est pas parce que, *a posteriori*, on peut vérifier que ce qu'elle signifie est bien le cas dans le monde, mais parce qu'*une règle a été bien appliquée*, c'est-à-dire qu'*elle a été appliquée là où elle était applicable*. L'objet d'un concept n'est rien d'autre que le résultat de l'application d'une règle dans un cas donné. La valeur de vérité de l'énoncé «cette table est blanche» dépend exclusivement de la bonne application des règles, puisque le recours à l'état du monde est inutile. Il est inutile parce qu'il n'y a rien de tel qu'une «table» ou que la «blancheur» dans le «monde», qui n'est lui-même qu'un tissu de représentations, celles de la manière dont le sujet est affecté. Dans ce divers phénoménal, aucun objet ne saurait être donné comme *tel* car cela supposerait qu'une forme d'unité quelconque puisse être intuitionnée, ce qui n'est pas compatible avec les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique et que nous avons en partie récapitulés dans l'axiome d'unité. Si les règles catégoriales sont bien appliquées sur le divers phénoménal, alors les concepts correspondants auront une dénotation (*Bedeutung*) et les propositions dans lesquelles ils entrent en composition, un sens (*Sinn*) et une valeur de vérité. La valeur de vérité de «cette table est blanche» repose donc en définitive sur la capacité d'une communauté de sujets connaissant d'appliquer les mêmes règles aux mêmes cas. D'un point de vue contemporain, cette communauté demeure hautement problématique, mais du point de vue Kant, elle est garantie par la nature même de l'entendement, en tant qu'il doit être le même pour tous<sup>404</sup>. Le point important que nous voulons faire ressortir ici, c'est le statut privilégié de l'ordre pratique, dont

---

<sup>404</sup> B59, Ak III 65: «nous ne connaissons rien de ces objets que la manière dont nous les percevons, manière qui nous est propre, et peut fort bien n'être pas nécessaire pour tous les êtres, bien qu'elle le soit pour tout homme».

les répercussions se manifestent partout dans l'épistémologie kantienne, entre autres dans la théorie de la vérité, comme nous venons de le voir. L'articulation de cette différence de statut entre l'ordre pratique et l'ordre spéculatif, et de leur nécessaire complémentarité, se réalise pleinement dans la relation holiste. L'ordre  $\omega$  fournit une unité indispensable à l'ordre  $\alpha$ , une forme d'unité supérieure, une unité pratique, l'unité d'un système. Ainsi, tout le travail de détermination d'un objet pour un concept pointait-il doublement vers un ordre transcendant: par la nécessité d'une synthèse préalable au travail d'analyse, pas seulement catégoriale mais surtout rationnelle, et par la possibilité d'une itération infinie. Le holisme épistémologique de Kant rend donc compte à la fois du caractère fini de toute connaissance et du caractère infini de tout système de représentations.

## §26 Le caractère heuristique de la notion de tout

La seconde implication que nous voulons faire ressortir, et que Kant a soulignée de manière explicite, concerne le statut épistémologique des représentations de type  $\omega$ . Nous savons maintenant que ces représentations sont responsables d'un ordre d'unité inconditionnée, une unité de fondement, et qu'elle se distinguent des représentations de type  $\alpha$ , qui, elles, sont responsables d'une unité conditionnée, une unité de fonction. Les premières profitent d'une objectivité indéterminée (ou pratique) alors que les dernières, d'une objectivité déterminée (ou spéculative). Le système de représentations, en tant que représentation de type  $\omega$ , ne se réduit pas à l'ensemble des propositions qui le constituent, et qui sont autant de représentations de type  $\alpha$ . Le système possède toujours une apriorité sur les éléments qu'il embrasse

et grâce à laquelle ils entrent dans une unité assurant leur cohésion. Kant écrit:

«en effet notre raison est elle-même (subjectivement) un système, quoique dans son usage pur, au moyen de simples concepts, elle ne soit qu'un système de la recherche [System der Nachforschung], suivant des principes, de l'unité pour laquelle l'expérience seule peut fournir la matière»<sup>405</sup>.

Ce passage dévoile la véritable nature pratique du système de représentations au moyen de la notion de «System der Nachforschung». L'unité systématique est l'unité requise pour la *recherche*. À cet égard, elle peut être dite *heuristique*<sup>406</sup>. Cet aspect heuristique de l'unité systématique n'est certes pas étranger à Kant, qui en a fait l'un des deux termes d'une autre opposition analogue à celle du constitutif et du régulateur, à savoir l'opposition entre l'*ostensif* et l'*heuristique*. Il précise:

«de cette manière l'idée n'est proprement qu'un concept heuristique [heuristisch] et non ostensif [ostensiv], et elle montre, non pas comment un objet est constitué, mais comment, sous sa direction, nous devons *chercher* la constitution et l'enchaînement des objets de l'expérience en général»<sup>407</sup>.

Cette distinction entre le caractère heuristique et le caractère ostensif éclaire particulièrement bien le statut des deux types de représentations en cause. Alors que les représentations de type  $\alpha$  ont comme propriétés d'être constitutives et ostensives, en ce qu'elles montrent une unité réalisée dans le divers phénoménal donné (*gegeben*), les représentations de type  $\omega$  sont régulatrices et heuristiques, en tant qu'elles indiquent la voie à suivre pour

---

<sup>405</sup> B765 ss, Ak III 483.

<sup>406</sup> T. A. Gracyk, «Kant's Doctrine of Heuristics: an Interpretation of the Ideas of Reason», *The Modern Schoolman* 68 (1991): 191-210; P. Kerszberg, *Critique and Totality* (New York: State University of New York Press, 1997): 67, 132.

<sup>407</sup> B699, Ak III 443; aussi B644, Ak III 411; B691, Ak III 439; B762, Ak III 481; B799, Ak III 503.

réaliser une unité donnée pour tâche (*aufgegeben*). Les représentations d'ordre  $\omega$ , en instaurant un ordre d'unité *a priori*, confèrent articulation, cohésion, ordre à la conduite de la recherche. Elles n'ont pas de fonction proprement spéculative, mais sont néanmoins indispensables à l'ordre spéculatif<sup>408</sup>. Ainsi, le système comme tel n'a-t-il qu'une valeur heuristique et seules les propositions qui le constituent ont une valeur ostensive. On voit ici encore une fois comment la position de Kant permet de restaurer la légitimité de certaines représentations, pouvant être considérées comme injustifiables au plan exclusivement spéculatif, en mettant en lumière leur fonction heuristique au sein du système. À titre d'exemple, reprenons la distinction entre les nombres rationnels et irrationnels. Le finitisme de Kant n'autorise pas une identité de statut épistémologique entre les concepts de nombre rationnel et de nombre irrationnel. Dans la perspective de Kant, les nombres rationnels sont ostensifs et les nombres irrationnels sont heuristiques. Le concept de  $\sqrt{2}$  ne montre pas un objet d'expérience, une magnitude discrète, mais plutôt le point d'achèvement de l'application d'une règle, une magnitude continue. Par contre, ce concept est bien plus qu'une simple «façon de parler»<sup>409</sup>, car il représente l'unité d'une opération

---

<sup>408</sup> La position de Hilbert rejoint ici celle de Kant. Hilbert a souligné lui-même l'affinité entre sa conception des *éléments idéaux* (ideale Elemente),  $\sqrt{-1}$  par exemple, et la notion d'idée chez Kant, comme en fait foi son fameux article «Über das Unendliche», *Mathematische Annalen* 95 (1926): «Die Rolle, die dem Unendlichen bleibt, ist vielmehr lediglich die einer Idee — wenn man, nach den Worten Kants, unter einer Idee einen Vernunftbegriff versteht, der alle Erfahrung übersteigt und durch den das Konkrete im Sinne der Totalität ergänzt wird» (190); concernant le rapport entre Kant et Hilbert sur ce point, voir: U. Majer, «Hilberts Methode der Idealen Elemente und Kants regulativer Gebrauch der Ideen», *Kant-Studien* 84 (1993): 51-77; «Das Unendliche - eine blosse Idee?», *Revue internationale de philosophie* 47 (1993): 319-341.

<sup>409</sup> Dans une lettre à H. Schumacher, C. F. Gauss écrit: «but concerning your proof, I protest above all against the use of an infinite quantity as a *complete* one, which in

infiniment réitérée. Sans cette unité préalable, on ne comprendrait pas comment l'ensemble ordonné  $\langle 1.4, 1.41, 1.414, \dots \rangle$  pourrait représenter une partie de la progression vers le point de fuite  $\_2$ . Le concept de  $\_2$  fournit donc l'unité nécessaire à la représentation de l'*ordre* entre les éléments qui le composent.

La fonction heuristique d'une représentation de type  $\omega$  est assimilable au rôle que joue une hypothèse dans le processus de recherche. Il faut toutefois faire une différence entre deux sens de la notion d'hypothèse, un sens large et un sens étroit, afin de rendre compte adéquatement de la position de Kant. L'hypothèse au sens étroit, est une proposition dont les conditions de vérité sont relatives à la possibilité d'une expérience. Kant souligne deux conditions que doit satisfaire toute hypothèse afin d'avoir une valeur explicative: elle doit avoir un rapport à «la possibilité de l'objet»<sup>410</sup> et elle doit suffire pour «déterminer *a priori* les conséquences qui sont données»<sup>411</sup>. Puisque la raison est inconditionnée par rapport à l'expérience, elle n'est donc pas en mesure d'émettre des hypothèses, au sens étroit. Par contre, si l'on entend par hypothèse non seulement quelque chose qui n'est pas encore confirmé par l'expérience mais, de manière plus large, quelque chose qui *peut* ne jamais être confirmé par l'expérience, alors on peut reconnaître à la raison le droit à l'usage des hypothèses. Pour reprendre la terminologie de Kant, les hypothèses au sens étroit sont des hypothèses physiques et au sens large, des hypothèses hyperphysiques<sup>412</sup>. Aussi, étant

---

mathematics is never allowed. The infinite is only a *façon de parler*, in which one properly speaks of limits» (tiré de: J. W. Dauben, *Georg Cantor: His Mathematics and Philosophy of the Infinite* (Princeton: Princeton University Press, 1979): 120).

<sup>410</sup> B798, Ak III 502.

<sup>411</sup> B802, Ak III 504.

<sup>412</sup> B801, Ak III 504.

donné que les hypothèses hyperphysiques ne satisfont pas la première condition, elles perdent par là toute valeur explicative et la légitimité de leur appellation. Les hypothèses hyperphysiques, ou transcendantales, ne montrent rien du monde<sup>413</sup>. Le mouvement de *Erklärung* est intimement associé à celui de l'*ostention*; ce qui peut se présenter dans l'expérience, voilà ce que le concept doit montrer et que la proposition doit éclairer. Avec cette distinction du sens étroit et du sens large de la notion d'hypothèse, on peut comprendre la raison pour laquelle Kant ne voit pas de contradiction à affirmer l'illégitimité de l'usage par la raison d'hypothèses, au sens étroit, tout en reconnaissant le caractère hypothétique, au sens large, des idées de la raison<sup>414</sup>. En effet, Kant précise au sujet de l'unité systématique que «cette unité rationnelle est simplement hypothétique»<sup>415</sup>. Malgré le caractère problématique de ce qu'elles désignent, les idées de la raison assument une fonction heuristique nécessaire à l'unité du système de représentations global ou d'un sous-système local<sup>416</sup>. Toute représentation d'unité rationnelle peut

---

<sup>413</sup> B800 (Ak III 503): «pour expliquer des phénomènes donnés, on ne peut employer d'autres choses et d'autres principes d'explication que ceux qui ont été mis en liaison avec les choses et les fondements donnés, suivant les lois déjà connues des phénomènes. Une *hypothèse transcendantale*, dans laquelle une simple idée de la raison servirait à expliquer les choses de la nature, ne serait par conséquent nullement une explication; car ce que l'on ne comprend pas suffisamment par des principes empiriques connus, on chercherait à l'expliquer par quelque chose dont on ne comprend rien du tout».

<sup>414</sup> Kant fait par ailleurs une distinction entre l'usage dogmatique et l'usage hypothétique de la raison. Ce dernier est caractérisé par ce que: «le général n'est admis que d'une *manière problématique* et il n'est qu'une simple idée; le particulier est certain, mais l'universalité de la règle qui mène à cette conséquence est encore un problème» (B674, Ak III 429).

<sup>415</sup> B677, Ak III 431; cet usage hypothétique tend vers l'unité systématique de la raison (B675, Ak III 429); l'idée transcendantale est une *supposition* (Supposition) au profit de l'unité systématique: B707, Ak III 448; B711 ss, Ak III 451 ss.

<sup>416</sup> B799 (Ak III 503): «les concepts de la raison sont [...] de simples idées, et ils n'ont assurément aucun objet dans une expérience quelconque, mais toutefois ils ne

donc être prise comme une hypothèse, au sens large (hypothèse hyperphysique), dont la fonction épistémologique n'est pas d'expliquer quelque chose dans l'ordre spéculatif, en introduisant une unité catégoriale entre des phénomènes à l'aide des catégories dynamiques, mais bien d'introduire de l'unité dans l'élaboration d'un système, activité relevant de l'ordre pratique. Par ailleurs, le caractère indémontrable des hypothèses de la raison permet aussi de contrer les doctrines issues d'un usage dogmatique et transcendantal de la raison spéculative, en ce qu'elles représentent toujours une alternative irréfutable<sup>417</sup>.

L'usage hypothétique des idées transcendantales s'exprime à travers une structure fondamentale, qui vient enrichir sémantiquement la relation holiste articulant l'ordre spéculatif et l'ordre pratique. Cette structure, qui articule les représentations de type  $\omega$ , assumant une fonction heuristique, avec les représentations de type  $\alpha$ , assumant une fonction ostensive, se donne elle-même à penser sous le mode de l'hypothèse. Nous la désignerons comme *Als-ob-Struktur*<sup>418</sup>, nous inspirant en cela d'une terminologie héritée de H. Vaihinger<sup>419</sup>. La structure du *comme-si* fournit à l'entendement la

---

désignent pas pour cela des objets inventés qui seraient en même temps admis comme possibles. Ils ne sont pensés que problématiquement, afin de fonder en relation à eux (en les prenant comme des fictions heuristiques) des principes régulateurs de l'usage systématique de l'entendement dans le champ de l'expérience. Si l'on quitte ce champ, ils ne sont plus que des êtres de raison, dont la possibilité n'est pas démontrable, et qui par conséquent ne peuvent non plus être donnés pour fondement, par une hypothèse, à l'explication de phénomènes effectivement réels».

<sup>417</sup> B805 ss, Ak III 506 ss.

<sup>418</sup> Voir en particulier le second appendice à la Dialectique transcendantale, «Du but final de la dialectique naturelle de la raison humaine», B697-B731; à elle seule, cette section contient 17 des 34 occurrences de l'expression *als ob*.

<sup>419</sup> H. Vaihinger, *Die Philosophie des Als Ob*, 2e éd. (Leipzig: F. Meiner, 1924); traduction anglaise: *The Philosophy of 'As if'*, trad. C. K. Ogden, 2e éd. (London: Routledge and Kegan Paul, c1935, 1968): 91-95, 271-287.

perspective d'unité nécessaire à la systématisation de son travail de détermination des objets. Par le biais de cette structure, le statut épistémologique d'une représentation de type  $\omega$  est ramené à celui d'une représentation de type  $\alpha$  *pour les fins de la recherche*. L'actualité contenue dans la représentation de type  $\omega$  se retrouve également dans la représentation de type  $\alpha$ , ce qui implique que le pseudo-objet de la première devient l'objet de la seconde non pas sous le mode du possible mais bien sous le mode de l'actuel. Par exemple, la totalité absolument inconditionnée, la cause suprême, est envisagée *comme si* elle existait *réellement*, et non pas seulement idéalement. On voit ici pourquoi le fameux «malentendu transcendantal», consistant à prendre un principe heuristique (ou régulateur) pour un principe ostensif (ou constitutif), exerce une telle ascendance sur le travail conjoint de l'entendement et de la raison: la *Als-ob-Struktur*, étant le point de jonction, articule l'ordre pratique et l'ordre spéculatif de telle manière que, du strict point de vue spéculatif, les idées de la raison se présentent à l'entendement *à la manière de concepts objectifs*. Aussi, à défaut de marquer clairement la différence de statut épistémologique des représentations en cause, le succès du travail de l'entendement demeure compromis par ces concepts issus d'une imposture et ne respectant pas *les règles du jeu catégorial*. La contamination se propage des concepts aux propositions, et des propositions aux raisonnements, de telle sorte que, dans tous les cas, le lien à la possibilité d'une expérience est irrémédiablement rompu. De là naissent les propositions antinomiques et les raisonnements contradictoires. La tâche de la Dialectique transcendantale consistait précisément dans le dévoilement de la véritable identité de ces concepts problématiques (résultat positif) afin d'éviter qu'ils ne soient de nouveau confondus avec ceux qui déterminent le champ de la possibilité de l'expérience (résultat négatif). Il ne faut pas pour

autant considérer la *Als-ob-Struktur* comme une structure viciée introduisant nécessairement une distortion qui a pour effet pervers de disqualifier une bonne partie de nos représentations. La *Als-ob-Struktur* est nécessaire à l'unité de notre système de représentations. Elle introduit une unité qui fait défaut au travail de l'entendement et marque l'appartenance des connaissances objectives à un ordre de représentation supérieur, une métareprésentation de représentations, en un mot un système. La *Als-ob-Struktur* possède donc une valeur essentiellement heuristique. Kant écrit:

«mais la raison ne peut penser cette unité systématique sans donner en même temps à son idée un objet qui, cependant, ne peut être donné par aucune expérience; car l'expérience ne fournit jamais un exemple d'une unité systématique parfaite. Cet être de raison (*ens rationis ratiocinatae*) n'est, à la vérité, qu'une simple idée, et par conséquent il n'est pas admis absolument et *en soi* comme quelque chose d'effectivement réel; mais nous ne le prenons pour fondement que d'une manière problématique (car nous ne saurions l'atteindre par aucun concept de l'entendement), afin d'envisager toute liaison des choses du monde sensible *comme si* [als ob] elles avaient leur fondement dans cet être de raison, mais uniquement dans le dessein d'y fonder l'unité systématique qui est indispensable à la raison, et qui est avantageuse de toute façon à l'entendement, sans jamais pouvoir lui être contraire»<sup>420</sup>.

La *Als-ob-Struktur* sert de pont pour relier deux rives séparées par un «gouffre immense»<sup>421</sup>, au fond duquel on retrouve cette «arène» où les métaphysiciens dogmatiques se disputent l'issue d'un combat interminable<sup>422</sup>. La solution aux antinomies et aux contradictions passe par la dissolution du caractère antinomique et contradictoire des thèses en jeu, qui ne sont en fait que des pseudo-propositions dont la valeur de vérité reste indécidable. Il ne s'agit pas pour Kant de seulement disqualifier, dans une perspective spéculative, les concepts désignant des pseudo-objets, mais

---

<sup>420</sup> B709, Ak III 449.

<sup>421</sup> *Critique de la faculté de juger*, Pléiade II 929 (Ak V 175).

<sup>422</sup> BXIV, Ak III 11.

davantage de les qualifier selon une nouvelle perspective. Ces concepts à fonction heuristique sont nécessaires et utiles parce qu'ils contribuent à l'établissement et au maintien d'un système de concepts objectifs. Le système de représentations se manifeste ainsi comme le domaine commun aux fonctions pratiques et spéculatives. En lui seul, les concepts pratiques reçoivent une justification dans un contexte spéculatif.

Cet enchevêtrement du pratique et du spéculatif réalisé dans la *Als-ob-Struktur* a pour effet de modifier considérablement notre représentation du monde, comme totalité des phénomènes. En effet, l'interpénétration du spéculatif et du pratique a pour effet d'enrichir la qualité de l'unité rationnelle en jeu au moyen d'une connotation supplémentaire, relative au domaine de l'action, à savoir la *finalité*. Le concept mathématique de monde et le concept dynamique de *nature*<sup>423</sup> présentent une totalité de phénomènes pouvant être envisagée à la lumière d'une unité finale. Kant précise:

«en effet la loi régulatrice de l'unité systématique veut que nous étudions la nature *comme s'il s'y trouvait partout à l'infini une unité systématique et finale dans la plus grande variété possible*»<sup>424</sup>.

Cette finalité montre bien la contribution de l'ordre pratique dans le champ de l'expérience et comment l'horizon d'une nature où tout sert un fin

---

<sup>423</sup> B446 (Ak III 288): «nous avons deux expressions, MONDE et NATURE, qui sont quelquefois prises l'une pour l'autre. La première signifie l'ensemble [Ganze] mathématique de tous les phénomènes et la totalité [Totalität] de leur synthèse, en grand aussi bien qu'en petit, c'est-à-dire dans le développement progressif de cette synthèse aussi bien par assemblage [Zusammensetzung] que par division [Theilung]. Mais ce même monde s'appelle nature\*, en tant qu'il est considéré comme un tout [Ganze] dynamique, et qu'on n'a point égard ici à l'agrégation [Aggregation] dans l'espace ou dans le temps pour la réaliser comme une grandeur, mais à l'unité dans l'*existence* des phénomènes»; l'unité systématique, tout comme les catégories dynamiques, introduit un ordre ou une relation entre les éléments; la notion de nature, comme totalité des phénomènes, n'est pas suffisante en elle-même pour rendre compte de la notion de finalité (Pléiade II 1148, Ak V 359).

<sup>424</sup> B728, Ak III 459.

quelconque<sup>425</sup> ne se dessine que dans l'angle ouvert par le croisement de ces deux perspectives. Là où l'entendement *explique* à l'aide de rapports mécaniques, et introduit une unité dans le divers intuitif de la sensibilité, la raison *justifie* à l'aide de rapports de finalité, et introduit le divers conceptuel de l'entendement dans une unité. La distinction kantienne entre un réseau de rapports mécaniques (*nexus effectivus*) et un réseau de rapports de finalité (*nexus finalis*) permet de rendre compte de la contribution respective de l'entendement et de la raison au processus de connaissance<sup>426</sup>. Un concept particulièrement éloquent à cet égard est celui de l'*organe*, en tant qu'objet empirique ordonné à une fin quelconque au sein d'un *organisme* ou d'un *corps*. Un *organe* ne peut se manifester, comme pseudo-objet, que dans un complexe téléologique de phénomènes. Aussi l'opposition mécanique/final est-elle analogique à l'opposition spéculatif/pratique. La notion de finalité a l'avantage d'exhiber clairement son origine et sa fonction: elle tire son origine de l'ordre pratique et elle assume une fonction d'unité pour l'ordre spéculatif. Et puisque la représentation d'un complexe téléologique, comme celui d'un *corps* par exemple, est une représentation de type  $\omega$ , elle doit en conséquence désigner une totalité, ce que confirme Kant. Dans le contexte d'une caractérisation de la croissance interne d'un tout, c'est-à-dire l'actualisation de ses parties déterminées, Kant affirme du tout qu'il est:

---

<sup>425</sup> B771, Ak III 487.

<sup>426</sup> B715 ss, Ak III 453 ss; par ailleurs, la reconnaissance de deux ordres hétérogènes permettait de dissoudre les antinomies mathématiques, alors que la reconnaissance de l'hétérogénéité de l'ordre de la finalité par rapport à l'ordre des phénomènes permet en revanche de réconcilier les antinomies dynamiques (B560 ss, Ak III 362 ss).

«semblable au corps d'un animal auquel la croissance n'ajoute aucun membre, mais, sans changer, la proportion, rend chaque membre plus fort et mieux approprié à ses fins»<sup>427</sup>.

Par sa richesse sémantique, la notion de finalité exprime de manière particulièrement éclatante le nécessaire et harmonieux commerce entre l'entendement et la raison se réalisant dans l'élaboration d'un vaste système de représentations. Cet échange s'opère selon des degrés, si bien que certains systèmes comporteront un degré moindre de finalité que d'autres. La saturation d'un système de représentations par la notion de finalité trouve son point d'achèvement, en passant par la notion de nature, dans la notion de *monde moral*. Au sein de cet ultime système, les objets ne sont plus seulement passifs (objets sensibles) face à l'ordre final, mais ils deviennent actifs (objets intelligibles) car ils contribuent à le déployer. Ce système est un *système de fins*, précisément celui que tous les sujets moraux sont appelés à réaliser par le *règne des fins* et qui fait l'objet de la philosophie pratique de Kant<sup>428</sup>. Dans le cadre de ce système, l'unité systématique devient une *unité finale*, comme Kant le précise:

«mais cette unité systématique des fins dans ce monde des intelligences, qui, bien qu'à titre de simple nature il ne puisse être appelé que monde sensible, peut cependant, comme système de la liberté, être appelé monde intelligible c'est-à-dire moral (*regnum gratiae*), cette unité [l'unité systématique des fins] conduit inévitablement aussi à l'unité finale [zweckmäßige Einheit] de toutes les choses constituant ce grand tout [Ganze], unité qui se conforme à des lois universelles de la nature, de

---

<sup>427</sup> B861, Ak III 539; à propos de cette invariance du tout par rapport à ses parties, il est intéressant de constater comment l'analogie employée par Kant rejoint la position de Spinoza, qui écrit: «la Nature dans sa totalité est un seul Individu, dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient d'une infinité de façons, sans changement de l'Individu total» (Spinoza, *L'Éthique*, trad. R. Callois (Paris: Gallimard, 1954): 96).

<sup>428</sup> *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Pléiade II 299 ss (Ak IV 433 ss).

même que la première se conforme à des lois des mœurs universelles et nécessaires, et qui relie la raison pratique à la raison spéculative»<sup>429</sup>.

Dans la perspective de cette unité finale, la représentation d'une totalité inconditionnée absolue (*substratum transcendantal*), comme cause suprême fait place à la représentation d'une *raison suprême*, l'idée de Dieu<sup>430</sup>. À ce point le système est complètement saturé, et l'articulation des représentations (objectives et subjectives) a atteint son point d'unité maximale<sup>431</sup>, ce en quoi réside tout l'intérêt spéculatif de la raison<sup>432</sup>.

Ces thèses de la première Critique annoncent déjà les résultats de la seconde partie de la *Critique de la faculté de juger*<sup>433</sup>. L'intérêt de la troisième Critique pour notre étude, consiste dans le fait que les résultats de la seconde partie confirment ce que nous avons déjà établi, à savoir la *subordination* des représentations de type  $\alpha$  par rapport aux représentations de type  $\omega$ , qui s'exprime *a fortiori* dans la subordination des représentations mécanistes (*nexus effectivus*) par rapport aux représentations finales (*nexus finalis*). Le concept de finalité n'est pas qu'un expédient utile, mais bien plus fondamentalement un ordre d'unité nécessaire dans la compréhension des phénomènes naturels<sup>434</sup>. C'est le concept *médiateur* du domaine spéculatif et

---

<sup>429</sup> B843, Ak III 529; aussi: B714, Ak III 452; B722 ss, Ak III 456 ss; B843 ss, Ak III 529 ss.

<sup>430</sup> B713 ss, Ak III 451 ss.

<sup>431</sup> Le système représente alors la *perfection* [Vollkommenheit] (B722, Ak III 456).

<sup>432</sup> B714 (Ak III 452): «cette unité formelle suprême, qui repose exclusivement sur des concepts de la raison, est l'unité *finale* des choses, et l'intérêt *spéculatif* de la raison nous oblige à regarder toute ordonnance dans le monde comme si elle était issue du dessein d'une raison suprême».

<sup>433</sup> R. Aquila, «Unity of Organism, Unity of Thought, and the Unity of the *Critique of Judgment*», *The Southern Journal of Philosophy* 30/Supplément (1991): 139-155.

<sup>434</sup> Kant souligne: «absolument aucune raison humaine (ni aucune raison finie, qui serait selon la qualité semblable à la nôtre, mais qui la dépasserait de beaucoup selon le degré) ne peut espérer comprendre la production, ne serait-ce que d'un brin d'herbe, à partir de simples causes mécaniques» (Pléiade II 1209 §77); selon Kant, il est même

du domaine pratique<sup>435</sup> pour la faculté médiatrice qu'est la faculté de juger et qui se déploie dans les deux ordres avec les jugements réfléchissants et les jugements déterminants. L'antinomie du mécanisme et du finalisme se dissout à mesure que devient manifeste leur nécessaire concours à une même réalisation, un système de représentations unifié, une nature *organisée* dans laquelle tout sert une fin<sup>436</sup>.

Nous ne saurions trop insister sur le caractère heuristique des représentations de type  $\omega$  et de l'ordre d'unité qu'elles expriment, car cela entraîne des conséquences nombreuses du point de vue épistémologique. Considérons le statut des explications psychologiques, pour ne prendre qu'un exemple qui fait partie des débats contemporains en philosophie de la psychologie et en philosophie de l'esprit. Dans le chapitre sur les paralogismes, Kant établit le caractère transcendant de la représentation d'un sujet comme substratum des affections, qui pourrait être objet d'intuition<sup>437</sup>,

---

absurde [ungereimt] d'adopter une perspective exclusivement mécaniste (Pléiade II 1197 §75, Ak V 400) voir aussi Pléiade II 1209 ss §78.

<sup>435</sup> Pléiade II 954 (Ak V 196): «la faculté de juger [...] donne le concept qui opère la médiation [der vermittelnden Begriff] entre les concepts de la nature et le concept de la liberté, et qui, en mettant à notre portée le concept d'une *finalité* de la nature, rend possible le passage de la raison pure théorique à la raison pure pratique, de la légalité selon la première au but final selon la seconde».

<sup>436</sup> Le principe à l'œuvre dans cette représentation systématique est le suivant: «*un produit organisé de la nature est un produit dans lequel tout est fin et réciproquement aussi moyen*» (Pléiade II 1168 §66, Ak V 376); par exemple: «il peut toujours arriver que, [...] dans un corps animal, maintes parties puissent être conçues comme des concrétions [Concretionen] selon des lois purement mécaniques (peau, os, poils). Cependant la cause qui procure la matière à cet effet, qui ainsi la modifie, donc la forme, et qui la dépose aux endroits appropriés, doit toujours être jugée téléologiquement, de sorte que, dans cet animal, tout doive être considéré comme organisé, et que tout soit également à son tour organe dans un certain rapport avec la chose elle-même» (Pléiade II 1169 §66, Ak V 377).

<sup>437</sup> B421 (Ak III 275): «la psychologie rationnelle ne tire son origine que d'un pur malentendu. L'unité de la conscience, qui est au fondement des catégories, est prise ici pour une intuition du sujet en tant qu'objet, et la catégorie de la substance y est

et par là disqualifie l'objet de la psychologie. Les explications psychologiques reposant sur l'objectivité de cette notion tournent donc à vide et ne sont pas susceptibles d'une valeur de vérité. Mais il y a plus encore. L'*intentionnalité* des actions d'un sujet psychologique est elle-même un concept transcendant. Du strict point de vue d'un observateur, le comportement que manifeste un agent et qui traduit les moyens qu'il a choisis pour atteindre ses fins, n'est en fait, phénoménalement, qu'un ensemble de mouvements dans l'espace et dans le temps. Que l'observateur y discrimine, un *agent*, un *comportement*, un *moyen*, une *fin* bref une *action* et une *intention*, tout cela ne relève nullement de l'ordre empirique mais d'un ordre d'unité autre, superposé sur l'ensemble phénoménal afin d'y introduire une forme d'unité favorisant l'intérêt spéculatif de la raison. Bref, il s'agit là de concepts heuristiques et non pas ostensifs. Kant écrit:

«tout ce qui pense est constitué comme la conscience déclare que je le suis moi-même. La raison en est que nous devons nécessairement attribuer [beilegen] *a priori* aux choses toutes les propriétés constituant les conditions qui seules nous permettent de les penser. Or, je ne puis avoir la moindre représentation d'un sujet pensant [denkendes Wesen] par aucune expérience extérieure, mais seulement par la conscience de moi-même. Aussi de pareils objets ne sont-ils rien d'autre que le transfert [Übertragung] de cette mienne conscience à d'autres choses, qui ne peuvent être représentées comme êtres pensants qu'à cette condition»<sup>438</sup>.

---

appliquée. Mais cette unité n'est autre que l'unité dans la *pensée*, qui par elle seule ne donne point d'objet, et à laquelle par conséquent ne s'applique pas la catégorie de la substance, qui présuppose toujours une *intuition* donnée, de telle sorte qu'ici ce sujet ne peut pas du tout être connu».

<sup>438</sup> B404, Ak III 266; le caractère *artificiel* de l'intentionnalité est également souligné dans la *Critique de la faculté de juger*: «car puisque nous *n'observons* pas véritablement les fins de la nature comme fins intentionnelles [absichtlich], mais que c'est seulement dans la réflexion sur les produits de la nature que nous ajoutons *par la pensée* [hinzu denken] ce concept en tant que fil conducteur de la faculté de juger, ces fins ne nous sont pas données par l'objet» (Pléiade II 1196 §75, Ak V 399).

Les objets ne peuvent être considérés comme *pensants* qu'à la condition de leur *attribuer* préalablement la possibilité de la pensée. Ces objets *deviennent intentionnels* en vertu de leur appartenance à un réseau conceptuel polarisé par un certain nombre de concepts transcendants, comme celui de finalité et d'intentionnalité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la position de Kant à l'égard de la nécessaire *implication* de l'observateur dans le caractère intentionnel du comportement d'un agent, c'est-à-dire la lecture d'une série de phénomènes en termes de *croyances* et de *désirs*, anticipe déjà des résultats contemporains notables, comme le *principe de charité* de Davidson<sup>439</sup> et la *stance intentionnelle* de Dennett<sup>440</sup>. Ainsi, les explications psychologiques, parce qu'elles font appel aux croyances et aux désirs d'un agent pour rendre compte de son comportement, n'ont-elles qu'une valeur heuristique<sup>441</sup>. Pour Kant, le caractère empirique et le caractère intelligible d'une action donnée demeurent disjoints sans qu'aucun n'interfère avec l'autre, tout en concourant néanmoins à une plus grande intelligibilité du monde phénoménal<sup>442</sup>. Sans cette distinction, il n'est pas possible de surmonter l'antinomie opposant la liberté (causalité intelligible) et la nature (causalité

---

<sup>439</sup> D. Davidson, *Inquiries into Truth and Interpretation* (Oxford: Clarendon Press, 1984); *Essays on Actions and Events* (Oxford: Clarendon Press, 1980).

<sup>440</sup> D. C. Dennett, *The Intentional Stance* (Cambridge: MIT Press, 1987); «Intentional systems», *The Journal of Philosophy* 68/4 (1971): 87-106.

<sup>441</sup> Kant souligne encore que le concept de sujet psychologique n'a, à proprement parler, aucune signification, c'est-à-dire ce qui permettrait de le rendre susceptible d'une valeur de vérité: «aussi l'idée psychologique ne peut-elle signifier autre chose que le schème d'un concept régulateur. [...] En effet, par un concept de ce genre [celui de l'âme], je n'écarte pas simplement la nature corporelle, mais en général toute nature, c'est-à-dire tous les prédicats de quelque expérience possible, par conséquent toutes les conditions qui pourraient servir à penser un objet pour un tel concept, en un mot ce qui seul permet de dire que ce concept a un sens» (B712, Ak III 450).

<sup>442</sup> B567 ss, Ak III 367 ss.

empirique). Et bien que la position semble s'accorder avec certains philosophes contemporains, elle demeure malgré tout incompatible avec le projet de naturalisation de l'esprit, tel qu'il se présente en particulier dans les sciences cognitives. Ce n'est pas parce que le concept d'intentionnalité assume une fonction heuristique dans une théorie de l'esprit que son abolition au profit d'un ensemble de concepts empiriques est souhaitable, car l'absence complète de représentations de type  $\omega$  au sein d'un système aurait pour conséquence de disloquer tout le système.

## Conclusion

Grâce au cadre conceptuel défini dans le §2, nous avons pu identifier une relation holiste à l'œuvre dans les développements de l'Esthétique, de l'Analytique et de la Dialectique, confirmant par là notre hypothèse (H1). Dans chaque cas, la relation holiste a été utilisée pour fonder des résultats épistémologiques majeurs, confirmant en cela notre hypothèse (H2), soit: l'idéalité de la représentation de l'espace et de la représentation du temps, l'idéalité de la représentation de la possibilité de l'expérience, et finalement l'idéalité de la représentation du substratum transcendantal. Nous pouvons donc affirmer que: *l'épistémologie développée dans la Critique de la raison pure peut être qualifiée de holiste*. Et en affirmant que l'épistémologie kantienne est holiste, on désigne autant le *contenu* de certains résultats épistémologiques que la *manière* dont ces résultats ont été établis. Les représentations de l'espace, du temps, de la possibilité de l'expérience et du substratum transcendantal sont toutes des représentations assumant le rôle du terme de type  $\omega$  au sein de la relation holiste, et, ce faisant, elles assument une fonction fondationnelle par rapport aux représentations de l'ordre subordonné, comprenant les représentations de type  $\alpha$ . En tant que représentation ultime, la plus totalisante de toutes, le substratum transcendantal remplit la fonction épistémologique la plus importante: *fonder la possibilité d'un système de représentations unifié*. Cette fonction

épistémologique trouve sa pleine expression dans la relation holiste, qui impose un rapport de fondement d'un ordre d'unité sur un ordre de multiplicité. Il n'est pas étonnant de constater qu'une telle relation conceptuelle ait été mise à profit dans le contexte de la philosophie transcendantale, dont toute la tâche consistait précisément à expliciter les conditions de possibilité de la science, en tant que système de connaissances objectives.

Par ailleurs, la mise en lumière du caractère holiste de l'épistémologie de Kant a fait ressortir l'importance capitale de la Dialectique transcendantale. Avec les développements de la Dialectique, Kant dévoile la clé de voûte de tout système de représentations, à savoir la représentation d'un inconditionné comme fondement ultime de toute représentation conditionnée. La valeur de la contribution de la Première critique réside précisément dans l'articulation d'un ordre inconditionné et d'un ordre conditionné. Notre cadre conceptuel, distinguant l'ordre des représentations de type  $\omega$  et l'ordre des représentations de type  $\alpha$ , a permis de mettre au premier plan ces deux ordres de représentations et leur articulation, si bien que la première Critique ne se présente pas comme un ensemble scindé en deux parties simplement conjointes, dont l'une nous indiquerait positivement les conditions de toute connaissance objective, et l'autre nous indiquerait négativement l'usage illégitime des concepts objectifs de l'entendement. Au contraire, tous les résultats de l'Esthétique et de l'Analytique sont ordonnés au résultat de la Dialectique, c'est-à-dire que les premiers sont destinés à prendre place dans le système formé par le second. L'unité systématique relevant de la représentation du substratum transcendantal n'est pas qu'une simple bonification ou qu'un simple supplément qu'on ajoute à l'ensemble des connaissances objectives pour leur donner une quelconque unité

artificielle. Sans la représentation du substratum transcendantal, le processus même de toute détermination conceptuelle perdrait son matériau, sa matière transcendantale. Ainsi, tout système de représentations repose-t-il en définitive sur une représentation originaire, responsable d'une forme d'unité irréductible à l'ensemble des éléments qui la composent.

La manière dont la relation holiste articule deux ordres disjoints éclaire singulièrement plusieurs couples conceptuels jalonnant les développements de la *Critique de la raison pure*. La distinction kantienne entre deux types de représentation, une représentation désignant un objet déterminé et une représentation désignant un objet indéterminé, reflète parfaitement la distinction entre deux ordres ou deux types de représentations requise par la relation holiste. L'ordre  $\omega$  devient chez Kant l'ordre du régulateur, de l'heuristique, en un mot l'ordre du pratique, et l'ordre  $\alpha$  devient l'ordre du constitutif, de l'ostensif, en un mot l'ordre du spéculatif. Les représentations de type  $\alpha$  expriment une unité de fonction, alors que les représentations de type  $\omega$  expriment une unité de fondement. L'ordre  $\alpha$  ouvre une perspective au savoir, et l'ordre  $\omega$ , à la croyance. Ainsi la différence qualitative de statut épistémologique entre les deux ordres impliqués dans la relation holiste trouve-t-elle plusieurs expressions dans le texte de la première Critique. Et l'harmonie qu'affichent ces deux ordres est bien plus qu'un simple apparat. Il s'agit d'un rapport de nécessité au profit de la plus grande unité possible. L'épistémologie de Kant montre de manière éclatante comment la relation holiste peut servir d'outil conceptuel dans la solution au problème du rapport entre l'un et le multiple, un des problèmes par excellence de la métaphysique dite dogmatique. En dépit de la rupture définitive qu'il instaure avec la tradition philosophique occidentale, Kant s'inscrit en continueur de cette même tradition par son attachement à

une problématique qu'il a héritée d'elle et à laquelle il a fourni une solution dont l'originalité n'a cessé d'exercer son attrait même dans des courants de pensée opposés. À cet égard, on doit dire que l'épistémologie de Kant est une épistémologie de l'unité, et par conséquent la critique d'un des plus fiers représentants de la pensée systématique, Hegel, ne peut que nous apparaître injustifiée<sup>443</sup>. L'épistémologie de Kant est bel et bien une théorie achevée, unitaire, et dont le souci constant est de rendre compte de l'unité qui se manifeste dans toute représentation. En elle, se réconcilient l'ordre du fini et l'ordre de l'infini. Elle nous montre que le *sicherer Gang einer Wissenschaft*<sup>444</sup> s'abîme dans l'infini, infini sans lequel l'unité même du *chemin* ne serait pas possible. Ce point d'origine et cet horizon ultime de la raison, l'idéal transcendantal, la totalité des totalités, le fondement des fondements, représente l'«Orient» de toute activité spéculative et le domaine conjoint du fini et de l'infini. En lui, la représentation de l'infini remplit pour ainsi dire tous les interstices séparant les représentations du fini, autant de vides qu'aucune d'elles ne saurait combler. Kant a ainsi réhabilité la représentation de l'infini en lui assignant un statut épistémologique privilégié. Le tout idéal représente un infini actuel, mais cet infini est le propre d'un acte et non d'un objet, et sa nécessité vient de ce que sans l'unité que lui seul peut conférer, le travail de l'entendement demeurerait complètement disloqué; sans lui, l'ordre ferait place au chaos. La

---

<sup>443</sup> Hegel écrit: «c'est là une philosophie de l'entendement achevée qui a renoncé à la raison; si elle s'est acquis tant d'amis, elle le doit au fait négatif de s'être libérée d'un coup de cette ancienne métaphysique. — On a déjà remarqué le mode empirique tout à fait grossier, vulgaire et barbare du représenter kantien, et le caractère totalement non scientifique de sa forme» (G. W. F. Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, trad. P. Garniron, vol. 7 (Paris: Vrin, 1991): 1894).

<sup>444</sup> BVII, Ak III 7.

représentation du substratum transcendantal, ou de l'objet transcendantal, ou de l'objet complètement déterminé, ou de l'inconditionné, meut toutes les facultés à la manière d'une cause finale. Elle est le point de fuite vers lequel convergent toutes lignes issues de la sensibilité, de l'entendement et de la raison spéculative. Et comme le souligne si justement Kant:

«la nécessité inconditionnée dont nous avons si indispensablement besoin comme l'ultime support de toutes choses est le véritable abîme de la raison humaine»<sup>445</sup>.

---

<sup>445</sup> B641, Ak III 409.

## Bibliographie

### a) monographies

Allison, H. E., *Kant's Transcendental Idealism: an Interpretation and Defense* (New Haven: Yale University Press, 1983).

Alster, K. B., *The Holistic Health Movement* (Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 1989).

Aristote, *La Métaphysique*, trad. J. Tricot, 2 vol. (Paris: Vrin, 1986).

(((. *Physique*, trad. H. Carteron, 3e éd., 2 vol. (Paris: Les Belles Lettres, 1961).

Beck, L. W., *Essays on Kant and Hume* (New Haven: Yale University Press, 1978).

((( (éd.), *Kant's Theory of Knowledge* (Dordrecht: D. Reidel Publishing Company, 1974).

((( (éd.), *Proceedings of the Third International Kant Congress* (Dordrecht-Holland: D. Reidel Publishing Company, 1972).

((( (éd.), *Kant Studies Today* (Illinois: Open Court, 1969).

Bennett, J., *Kant's Analytic* (Cambridge: Cambridge University Press, 1974).

Cassirer, E., *Kant's Life and Thought*, trad. J. Haden (New Haven and London: Yale University Press, 1981).

Cassirer, H. W., *Kant's First Critique* (London: G. Allen & Unwin, 1954).

Cavaillès, J., *Philosophie mathématique* (Paris: Hermann, 1962).

Chenet, F.-X., *L'assise de l'ontologie critique: l'Esthétique transcendantale* (Lille: Presses universitaires de Lille, 1994).

- Dauben, J. W., *Georg Cantor: His Mathematics and Philosophy of the Infinite* (Princeton: Princeton University Press, 1979).
- Davidson, D., *Inquiries into Truth and Interpretation* (Oxford: Clarendon Press, 1984).
- (((. *Essays on Actions and Events* (Oxford: Clarendon Press, 1980).
- Dedekind, R., *Essays on the Theory of Numbers*, trad. W. Woodruff Beeman (New York: Dover, c1901, 1963).
- Dietrich, A. J., *Kants Begriff des Ganzen in seiner Raum-Zeitlehre und das Verhältnis zu Leibniz* (Hildesheim: G. Olms, c1916, 1975).
- Dummett, M., *The Logical Basis of Metaphysics* (Cambridge: Harvard University Press, 1991).
- Eisler, R., *Kant Lexikon* (Hildesheim: G. Olms, 1961).
- Erdmann, B., *Beiträge zur Geschichte und Revision des Textes von Kants Kritik der reinen Vernunft* (Berlin: G. Reimer, 1900).
- Falkenstein, L., *Kant's Intuitionism: A Commentary on the Transcendental Aesthetic* (Toronto: University of Toronto Press, 1995).
- Fichte, J. G., *Sämmtliche Werke*, vol. 1 (Berlin: Walter de Gruyter, c1845, 1971).
- (((. *Œuvres choisies de philosophie première: doctrine de la science (1794-1797)*, trad. A. Philonenko, 3e éd. (Paris: Vrin, 1990).
- Fischer, K., *A Commentary on Kant's Critick of the Pure Reason*, trad. J. Pentland Mahaffy (Bristol: Thoemmes Press, c1866, 1993).
- Fodor, J. et Lepore, E., *Holism: a Shopper's Guide* (Cambridge: Blackwell, 1992).
- Förster, E. (éd.), *Kant's Transcendental Deductions* (Stanford: Stanford University Press, 1989).
- Frege, G., *Écrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert (Paris: Seuil, 1971).
- (((. *Kleine Schriften* (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967).
- Friedman, M., *Kant and the Exact Sciences* (Cambridge: Harvard University Press, 1992).
- Goodman, N., *The Structure of Appearance* (Cambridge: Harvard University Press, 1951).

- Gram, M. S., *The Transcendental Turn: the Foundation of Kant's Idealism* (Florida: University of Florida Press, 1984).
- (((. (éd.), *Kant: Disputed Questions* (Chicago: Quadrangle Books, 1967).
- Guyer, P. (éd.), *The Cambridge Companion to Kant* (Cambridge: Cambridge University Press, 1992).
- (((. *Kant and the Claims of Knowledge* (Cambridge: Cambridge University Press, 1987).
- Hegel, G. W. F., *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, trad. P. Garniron, vol. 7 (Paris: Vrin, 1991).
- (((. *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J.-P. Lefebvre (Paris: Aubier, 1991).
- (((. *Phänomenologie des Geistes* (Hamburg: F. Meiner, 1988).
- Heidegger, M., *Kant et le problème de la métaphysique*, trad. A. de Waelhens et W. Biemel (Paris: Gallimard, c1953, 1981).
- Heijenoort, J., *From Frege to Gödel: a Source Book in Mathematical Logic* (Cambridge: Harvard University Press, 1967).
- Höffe, O., *Immanuel Kant*, trad. M. Farrier (New York: State University of New York Press, c1992, 1994).
- Hoppe, H., *Synthesis bei Kant* (Berlin: Walter de Gruyter, 1983).
- Husserl, E., *Logische Untersuchungen*, vol. 2 (The Hague: M. Nijhoff, 1984).
- (((. *Recherches logiques*, trad. H. Élie, A. L. Kelkel et R. Schérer, 2e éd., vol. 2 (Paris: Presses universitaires de France, c1962, 1972).
- Jacobi, F. H., *Werke*, vol. 4 (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, c1819, 1968).
- (((. *Œuvres philosophiques*, trad. J.-J. Anstett (Paris: Aubier, 1946).
- Kant, I., *Correspondance*, trad. M.-C. Challiol et al. (Paris: Gallimard, 1991).
- (((. *Kritik der reinen Vernunft* (Hamburg: F. Meiner, 1990).
- (((. *Manuscrit de Duisbourg (1774-1775): choix de réflexions des années 1772-1777*, trad. F.-X. Chenet (Paris: Vrin, 1988).
- (((. *Opus Postumum*, trad. F. Marty (Paris: Presses universitaires de France, 1986).
- (((. *Œuvres philosophiques*, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol. (Paris: Gallimard, 1980, 1985, 1986).

- (((. *Critique de la raison pure*, trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, 2e éd. (Paris: Presses universitaires de France, c1944, 1986).
- (((. *Kants Werke: Akademie Textausgabe*, 9 vol. (Berlin: Gruyter, 1968).
- (((. *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée*, trad. A. Philonenko, 2e éd. (Paris: Vrin, 1967).
- (((. *Critique of Pure Reason*, trad. N. Kemp Smith (New York: St. Martin's, c1929, 1965).
- (((. *Gesammelte Schriften*, 29 vol. (Berlin: G. Reimer, 1902).
- Kellermann, B., *Das Ideal im System der Kantischen Philosophie* (Berlin: C. A. Schwetschke & Sohn, 1920).
- Kemp Smith, N., *A Commentary to Kant's Critique of Pure Reason*, 2e éd. (New York: Humanities Press, c1923, 1962).
- Kerszberg, P., *Critique and Totality* (New York: State University of New York Press, 1997).
- Krallman, D. et Martin, H. A., *Wortindex zu Kants gesammelten Schriften* (Berlin: Walter de Gruyter & Co., 1967).
- Lachièze-Rey, P., *L'idéalisme kantien*, 2e éd. (Paris: Vrin, 1950).
- Laz, J., *Bolzano critique de Kant* (Paris: Vrin, 1993).
- Leibniz, W. G., *La monadologie* (Paris: Delagrave, c1880, 1989).
- Lerner, D. (éd.), *Parts and Wholes* (New York: The Free Press of Glencoe, 1963).
- Longandjo, L., *Totalité et formalisme* (Ottignies, Belgique: Noral, 1987).
- Longuenesse, B., *Kant et le pouvoir de juger* (Paris: Presses universitaires de France, 1993).
- Martin, G., *Kant's Metaphysics and Theory of Science*, trad. P. G. Lucas (Westport, Connecticut: Greenwood Press, c1951, 1955).
- (((. (éd.), *Sachindex zu Kants Kritik der reinen Vernunft* (Berlin: Walter de Gruyter & Co., 1967).
- Nagel, G., *The Structure of Experience* (Chicago: The Chicago University Press, 1983).
- Neiman, S., *The Unity of Reason; Rereading Kant* (New York: Oxford University Press, 1994).
- Ouden, B. (éd.), *New Essays on Kant* (New York: P. Lang Publishing, 1987).

- Palmquist, S., *Kant's System of Perspectives: an Architectonic Interpretation of the Critical Philosophy* (Lanham: University Press of America, 1993).
- Parrini, P. (éd.), *Kant and Contemporary Epistemology* (Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1994).
- Paton, H. J., *Kant's Metaphysic of Experience*, 2 vol. (London and New York: George Allen & Unwin Ltd and The Humanities Press, 1936).
- Peacocke, C., *Holistic Explanations: Action, Space, Interpretation* (Oxford: Clarendon Press, 1979).
- Philonenko, A., *L'œuvre de Kant*, 3e éd., 2 vol. (Paris: Vrin, 1983, 1988).
- Piché, C., *Kant et ses épigones: le jugement critique en appel* (Paris: Vrin, 1995).
- (((. *Das Ideal: Ein Problem der kantischen Ideenlehre* (Bonn: Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1984).
- Pierobon, F., *Système et représentation; la déduction transcendantale des catégories dans la Critique de la raison pure* (Grenoble: Jérôme Millon, 1993).
- (((. *Kant et la fondation architectonique de la métaphysique* (Grenoble: Jérôme Millon, 1990).
- Platon, *Œuvres complètes*, trad. É. Chambry, vol. 3 (Paris: Garnier, 1950).
- Quine, W. O., *Mathematical Logic* (Harvard University Press: Cambridge, c1940, 1981).
- Reich, K., *The Completeness of Kant's Table of Judgments*, trad. J. Kneller et M. Losonsky (Stanford: Stanford University Press, c1992).
- Robinson, H. (éd.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress* (Milwaukee: Marquette University Press, 1995).
- Russell, B., *The Philosophy of Logical Atomism* (Illinois: Open Court, c1985, 1993).
- (((. *The Principles of Mathematics*, 2e éd. (London: Routledge, c1937, 1992).
- (((. *Introduction to Mathematical Philosophy* (London: Routledge, c1919, 1993).

- (((. *Logic and Knowledge: Essays 1901-1950*, édit. Marsh, R. C. (London and New York: G. Allen & Unwin and The Macmillan Company, 1956).
- Savile, A., *Kantian Aesthetics Pursued* (Edinburgh: Edinburgh University Press, 1993).
- Scholz, H. (éd.), *Die Hauptschriften zum Pantheismusstreit zwischen Jacobi und Mendelssohn* (Berlin: Reuther & Reichard, 1916).
- Schwyzler, H., *The Unity of Understanding* (Oxford: Clarendon Press, 1990).
- Settanni, H., *Holism: A Philosophy for Today Anticipating the Twenty-First Century* (New York: P. Lang, 1990).
- Simons, P., *Parts: A Study in Ontology* (Oxford: Clarendon Press, 1987).
- Spinoza, *L'Éthique*, trad. R. Callois (Paris: Gallimard, 1954).
- (((. *Œuvres complètes*, trad. R. Callois, F. Madeleine et M. Robert (Paris: Gallimard, c1954, 1988).
- Strawson, P. F., *The Bounds of Sense* (London and New York: Routledge, c1966, 1993).
- Suppes, P., *Axiomatic Set Theory* (New York: Dover Publications, c1960, 1972).
- Swing, T. K., *Kant's Transcendental Logic* (New Haven: Yale University Press, 1969).
- Vaihinger, H., *The Philosophy of 'As if'*, trad. C. K. Ogden, 2e éd. (London: Routledge and Kegan Paul Ltd, c1935, 1968).
- (((. *Kommentar zur Kants Kritik der reinen Vernunft*, 2e éd., 2 vol. (Aalen: Scientia, c1922, 1970).
- (((. *Die Philosophie des Als Ob*, 2e éd. (Leipzig: F. Meiner, 1924).
- Vaysse, J.-M., *Totalité et subjectivité* (Paris: Vrin, 1994).
- Vleeschauwer, H. J., de, *The development of Kantian Thought*, trad. A. R. C. Duncan (Edinburg: Thomas Nelson and Sons Ltd, 1962).
- (((. *La déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant*, 3 vol. (Paris: Librairie Ernest Leroux, 1934, 1936, 1937).
- Walford, D. et Meerbote, R. (éd.), *Immanuel Kant: Theoretical Philosophy, 1775-1770* (Cambridge: Cambridge University Press, 1992).

- Walker, R. C. S. (éd.), *Kant on Pure Reason* (New York: Oxford University Press, 1982).
- Watson, J., *The Philosophy of Kant Explained* (New York: Garland Publishing, c1908. 1976).
- Waxman, W., *Kant's Model of the Mind* (New York: Oxford University Press, 1991).
- Whitehead, A. N. et Russell, B., *Principia Mathematica*, 2e éd. (Cambridge: Cambridge University Press, c1927, 1967).
- Winterbourne, A., *The Ideal and the Real* (Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1988).
- Wittgenstein, L., *Tractatus Logico-Philosophicus*, trad. D. F. Pears et B. F. McGuinness, 2e éd. (London: Routledge & Kegan Paul, c1961, 1974).
- (((. *Tractatus logico-philosophicus* (Frankfurt: Suhrkamp, 1921).
- Wolff, R. P. (éd.), *Kant: a Collection of Critical Essays* (New York: Anchor Books et Doubleday & Company, 1967).
- (((. *Kant's Theory of Mental Activity* (Cambridge: Harvard University Press, 1963).
- Zweig, A. (éd.), *Kant: Philosophical Correspondence 1759-1799* (Chicago: University of Chicago Press, c1967, 1986).

#### b) articles

- Allison, H. E., «Transcendental Idealism: the “Two Aspect” View», dans Ouden, B. d. (éd.), *New Essays on Kant* (New York: Peter Lang Publishing, 1987): 155-178.
- Ameriks, K., «Remarks on Robinson and the Representation of a Whole», *The Southern Journal of Philosophy* 25/Supplément (1986): 63-66.
- (((. «Recent Works on Kant's Theoretical Philosophy», *American Philosophical Quarterly* 19 (1982): 1-24.

- Aquila, R., «Unity of Organism, Unity of Thought, and the Unity of the *Critique of Judgment*», *The Southern Journal of Philosophy* 30/Supplément (1991): 139-155.
- (((. «The Holistic Character of Kantian Intuition», dans Parrini, P. (éd.), *Kant and Contemporary Epistemology* (Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1994): 309-329.
- Bachta, A., «Le kantisme de la théorie cantorienne de l'infini», *Archives de philosophie* 54 (1991): 269-279.
- Baldner, K., «Subjectivity and the Unity of the World», *The Philosophical Quarterly* 46 (1996): 333-346.
- (((. «Is Transcendental Idealism Coherent?», *Synthese* 85 (1990): 1-23.
- (((. «Causality and Things in Themselves», *Synthese* 77 (1988): 353-373.
- Beck, L. W., «Toward a Meta-Critique of Pure Reason», dans *Essays on Kant and Hume* (New Haven: Yale University Press, 1978): 20-37.
- (((. «Can Kant's Synthetic Judgements Be Made Analytic?», *Kant-Studien* 47 (1955): 168-181.
- Bigger, C. P., «Kant's Constructivism», *The Southern Journal of Philosophy* 19 (1981): 279-292.
- (((. «Kant on Time and the Infinite, Potential and Actual», *Southwestern Journal of Philosophy* 6 (1975): 95-103.
- Biro, J. I., «Kant and Strawson on Transcendental Synthesis», *New Scholasticism* 53 (1979): 486-501.
- Blattner, W. D., «The Non-Synthetic Unity of the Forms of Intuition in Kant's *Critique of Pure Reason*», dans Robinson, H. (éd.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, vol. 2 (Milwaukee: Marquette University Press, 1995): 169-177.
- Bubner, R., «Kant, Transcendental Arguments and the Problem of Deduction», *The Review of Metaphysics* 28 (1975): 453-467.
- Cassam, Q., «Transcendental Arguments, Transcendental Synthesis and Transcendental Idealism», *Philosophical Quarterly* 37 (1987): 355-378.
- Conard, M. T., «Allison's Reading of Kant's Paradox of Inner Sense», *Philosophy Today* (1994): 317-325.

- Cramer, K., «Non-Pure Synthetic A Priori Judgements in the *Critique of Pure Reason*», dans Beck, L. W. (éd.), *Proceedings of the Third International Kant Congress* (Dordrecht-Holland: D. Reidel Publishing Company, 1972): 246-254.
- Donagan, A., «The Structure of Kant's Metaphysics of Morals», *Topoi* 4 (1985): 61-72.
- Dumouchel, D., «La découverte de la faculté de juger réfléchissante», *Kant-Studien* 85 (1994): 419-442.
- Elder, C., «Kant and the Unity of Experience», *Kant-Studien* 71 (1980): 299-307.
- Fine, K., «Compounds and Aggregates», *Noûs* 28 (1994): 137-158.
- Frede, M. et Krüger, L., «Über die Zuordnung des Quantitäten des Urteils und der Kategorien der Grösse bei Kant», *Kant-Studien* 61 (1970): 28-49.
- Friedman, M., «Kant on Concepts and Intuitions in the Mathematical Sciences», *Synthese* 84 (1990): 213-257.
- Fry, I., «Kant's Principle of the Formal Finality of Nature and Its Role in Experience», *International Philosophical Quarterly* 19 (1989): 67-76.
- Garver, N., «Analyticity and Grammar», *The Monist* 51 (1967): 397-425.
- Gracyk, T. A., «Kant's Doctrine of Heuristics: an Interpretation of the Ideas of Reason», *The Modern Schoolman* 68 (1991): 191-210.
- Guyer, P., «Kant on Apperception and A priori Synthesis», *American Philosophical Quarterly* 17 (1980): 205-212.
- Hartman, R. S., «The Analytic, the Synthetic, and the Good: Kant and the Paradoxes of G. E. Moore», *Kant-Studien* 45 (1953): 67-82.
- Herman, D. J., «The Incoherence of Kant's transcendental Dialectic: Specifying the Minimal Conditions for Dialectical Error», *Dialectica* 45 (1991): 3-29.
- Hilbert, D., «Über das Unendliche», *Mathematische Annalen* 95 (1926): 161-190.
- Johnson, P. O., «Wholes, Parts, and Infinite Collections», *Philosophy* 67 (1992): 367-379.
- Kitcher, P., «Connecting Intuitions and Concepts at B160n», *The Southern Journal of Philosophy* 25/Supplément (1987): 137-149.

- Knauss, G., «Extensional and Intensional Interpretation of Synthetic Propositions A Priori», dans Beck, L. W. (éd.), *Proceedings of the Third International Kant Congress* (Dordrecht-Holland: D. Reidel Publishing Company, 1972): 356-361.
- Koestler, A., «The Holon», dans *The Ghost in the Machine* (New York: McMillan Company, 1968): 45-58.
- Langsam, H., «Kant, Hume, and Our Ordinary Concept of Causation», *Philosophy and Phenomenological Research* 54 (1994): 625-647.
- Lauth, R., «Philosophie transcendantale et idéalisme absolu», *Archives de philosophie* 48 (1985): 371-384.
- Lovejoy, A. O., «Kant's Classification of the Forms of Judgement», dans Lovejoy, A. O. (éd.), *Kant: Disputed Questions* (Chicago: Quadrangle Books, 1967): 269-283.
- Majer, U., «Das Unendliche - eine blosse Idee?», *Revue internationale de philosophie* 47 (1993): 319-341.
- (((. «Hilberts Methode der Idealen Elemente und Kants regulativer Gebrauch der Ideen», *Kant-Studien* 84 (1993): 51-77.
- Martin, R. M., «On Kant, Frege, Analyticity and the Theory of Reference», dans Beck, L. W. (éd.), *Proceedings of the Third International Kant Congress* (Dordrecht-Holland: D. Reidel Publishing Company, 1972): 407-414.
- Meerbote, R., «The Unknowability of Things in Themselves», dans Beck, L. W. (éd.), *Proceedings of the Third International Kant Congress* (Dordrecht: D. Reidel Publishing Compagny, 1972): 415-423.
- Moorcroft, F., «Why Russell's Paradox Won't Go Away», *Philosophy* 68 (1993): 99-103.
- Moore, A. W., «Aspects of the Infinite in Kant», *Mind* 97 (1988): 205-223.
- Nagel, E., «Wholes, Sums and Organic Unities», *Philosophical Studies* 3 (1952): 17-32.
- Nagel, G., «Transcendental Unity», *The Southern Journal of Philosophy* 25/Supplément (1986): 131-136.

- Newman, M., «The Unity of Time and Space, and Its Role in Kant's Doctrine of A Priori Synthesis», *Idealistic Studies* 11 (1981): 109-124.
- O'Connor, D., «Moore and the Paradox of Analysis», *Philosophy* 57 (1982): 211-221.
- Palmquist, S., «Knowledge and Experience», *Kant-Studien* 78 (1987): 170-200.
- (((. «Six Perspectives on the Object in Kant's Theory of Knowledge», *Dialectica* 40 (1986): 121-151.
- Parkinson, G. H. R., «Necessary Propositions and "A Priori" Knowledge in Kant», *Mind* 69 (1960): 391-397.
- Parsons, C., «Arithmetic and the Categories», *Topoi* 3 (1984): 109-121.
- (((. «Infinity and Kant's Conception of the "Possibility of Experience"», *The Philosophical Review* 73 (1964): 182-197.
- Pendlebury, M., «Making Sense of Kant's Schematism», *Philosophy and Phenomenological Research* 55 (1995): 777-797.
- Piché, C., «Self-Referentiality in Kant's Transcendental Philosophy», dans Robinson, H. (éd.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, vol. 2 (Milwaukee: Marquette University Press, 1995): 259-267.
- (((. «Rousseau et Kant: à propos de la genèse de la théorie kantienne des idées», *Revue philosophique*/4 (1990): 625-635.
- (((. «Le schématisme de la raison pure: contribution au dossier Heidegger-Kant», *Les études philosophiques* (1986): 79-99.
- (((. «Kant et les conditions matérielles de l'expérience», [manuscrit].
- Rawls, J., «Themes in Kant's Moral Philosophy», dans Förster, E. (éd.), *Kant's Transcendental Deductions* (Stanford: Stanford University Press, 1989): 81-113.
- Robinson, H., «Kantian Appearances and Intentional Objects», *Kant-Studien* 87 (1996): 448-454.
- (((. «The Transcendental Deduction From A to B: Combination in the Threefold Synthesis and the Representation of a Whole», *The Southern Journal of Philosophy* 25/Supplément (1986): 45-61.
- (((. «Intuition and Manifold in the Transcendental Deduction», *The Southern Journal of Philosophy* 22 (1984): 403-412.

- Scaltsas, T., «Is a Whole Identical to its Parts?», *Mind* 99 (1990): 583-598.
- Schick, T. W. J., «Kant, Analyticity, and the Paradox of Analysis», *Idealistic Studies* 16 (1986): 125-131.
- Steinhoff, G., «Kant's Argument for Causality», *International Philosophical Quarterly* 34 (1994): 465-480.
- Stevenson, L., «Wittgenstein's Transcendental Deduction and Kant's Private Language Argument», *Kant-Studien* 73 (1982): 321-337.
- Struck, P., «Kants Formel von den Bedingungen der Möglichkeit von...», *Prima Philosophia* 6 (1993): 257-266.
- Thompson, M., «Unity, Plurality, and Totality as Kantian Categories», *The Monist* 72 (1989): 168-189.
- Walker, R., «Synthesis and Transcendental Idealism», *Kant-Studien* 76 (1985): 14-27.
- Weatherston, M., «Formal Intuitions and the Categories», *International Studies in Philosophy* 25 (1993): 75-86.
- Weir, J., «Kantian Wholism: Toward a Critical Environmental Ethic», *Southwest Philosophical Studies* (1989): 1-12.
- Wilson, K. D., «Kant on Intuition», *The Philosophical Quarterly* 25 (1975): 247-265.
- Woolman, M., «The Development of Kant's Notion of the "Sum Total of All Possibilities" and its Application to Science», dans Robinson, H. (éd.), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, vol. 2 (Milwaukee: Marquette University Press, 1995): 341-348.

## Annexe 1

### Tableaux de concordance

#### Aggregat

096:36	sondern wechselseitig als in einem Aggregat bestimmen (wenn ein
149:27	werden kann. Alle Erscheinungen werden demnach schon als Aggregate
154:31	ist, so ist dieses ein Aggregat von vielen Erscheinungen (und nicht eigentlich
155:05	Thalern, sondern muß es ein Aggregat, d. i. eine Zahl Geldstücke, nennen.
158:01	Empfindung erregt, als ein Aggregat von vielem andern (minder Erleuchteten)
251:32	die nichts weiter voraussetzt, und die dritte zu einem Aggregat
283:34	der Folgen, noch auch von dem Aggregat coordinirter Bedingungen zu
285:07	Unterschied des Progressus vom Regressus, weil er ein Aggregat, aber
286:20	gilt auch von Substanzen in Gemeinschaft, welche bloße Aggregate sind
296:04	ist. Demnach kann ein unendliches Aggregat wirklicher Dinge nicht als
358:20	<i>Aggregate</i> enthalten, aber nicht die ganze <i>Reihe der Theilung</i> , welche
390:07	können; denn alsdann würde das Urwesen als ein bloßes Aggregat
428:28	wodurch diese nicht bloß ein zufälliges Aggregat, sondern ein nach nothwendigen
538:22	zur Wissenschaft, d. i. aus einem bloßen Aggregat derselben ein System,

#### All

334:17	der Reihe ohne allen Anfang zu setzen sei. Das All aber in empirischer
334:18	Bedeutung ist jederzeit nur comparativ. Das absolute All der Größe (das
334:30	ist selbst keine Wahrnehmung. Dieses All aber ist es eigentlich,
388:06	werden könnten, wenn nicht das unbeschränkte (das All) zum Grunde läge.
388:33	auf der Einschränkung dieses All der Realität, indem einiges derselben
394:20	alle Realität enthält. Das All aber ohne Schranken ist absolute Einheit
395:11	antreffe, was das All der Bedingungen schon bei sich führt, so
415:03	nothwendig macht, so daß auf solche Weise das ganze All im Abgrunde
418:15	das All ( <i>omnitudo</i> ) der Realität ist im Begriffe durchgängig bestimmt.

#### Allheit

093:06	Allheit.
096:08	So ist die Allheit (Totalität) nichts anders als die Vielheit, als
096:18	Begriff einer Zahl (die zur Kategorie der Allheit gehört) nicht immer
098:03	Allheit, zum Grunde, nur daß sie diese, welche eigentlich material, als
251:15	entspricht in der Synthesis der Anschauungen die Allheit ( <i>Universitas</i> )
386:36	der Allheit ( <i>Universitas</i> ) oder dem Inbegriffe aller möglichen Prädicate untergeordnet.

### **Compositum**

183:28	doch in Verknüpfung stehen, ein Zusammengesetztes aus ( <i>compositum</i>
183:29	<i>reale</i> ), und dergleichen Composita werden auf mancherlei Art möglich. Die
304:05	Ganzes, als das eigentliche Compositum, d. i. die zufällige Einheit des
304:08	ausmacht. Den Raum sollte man eigentlich nicht Compositum, sondern
304:10	Ganze durch die Theile möglich ist. Er würde allenfalls ein <i>Compositum</i>

### **Einheit, systematische**

084:26	systematischen Einheit, sondern werden zuletzt nur nach Ähnlichkeiten gepaart
383:18	zulangt, und die Vernunft hat dabei nur eine systematische Einheit im
411:25	Grund gebe, lediglich um systematische Einheit in eure Erkenntniß zu
413:12	Einheit der Natur auf keinerlei Weise zum Princip des empirischen Gebrauchs
429:33	Einheit der Verstandeserkenntnisse, diese aber ist der <i>Proberstein der</i>
429:34	Wahrheit der Regeln: Umgekehrt ist die systematische Einheit (als bloße
430:10	an sich zur systematischen Einheit bestimmt sei, und ob man diese <i>a priori</i>
430:16	der Vernunft sein, welcher die systematische Einheit nicht bloß subjectiv=
431:10	und, wo es sich thun läßt, auf solche Weise systematische Einheit ins Erkenntniß
431:15	objective Realität vorgebe, dadurch die systematische Einheit der mancherlei
431:23	setzt die Vernunft systematische Einheit mannigfaltiger Kräfte voraus, da
431:29	vorausgesetzt würde, durch welches eine solche systematische Einheit,
431:36	ungleichartig, und die systematische Einheit ihrer Ableitung der Natur
432:03	der zufälligen Beschaffenheit der Natur diese Einheit nach Principien der
432:08	wir also in Ansehung des letzteren die systematische Einheit der Natur
432:17	systematische Einheit aller möglichen empirischen Begriffe, so fern sie von
435:30	niederer Arten; und um die systematische Einheit zu vollenden, fügt sie
436:04	Man kann sich die systematische Einheit unter den drei logischen Principien
438:09	die Principien der systematischen Einheit etwa so stehen: <i>Mannigfaltigkeit</i>
438:29	So kommen wir nach Anleitung jener Principien auf Einheit der Gattungen
438:30	Gattungen dieser Bahnen in ihrer Gestalt, dadurch aber weiter auf Einheit
439:30	als die Sinnlichkeit für den Verstand. Die Einheit aller möglichen empirischen
440:01	für die durchgängige systematische Einheit aller Verstandesbegriffe kein
440:13	systematischen Einheit alles Verstandesgebrauchs. Da nun jeder Grundsatz
442:07	etwas zu bestimmen, sondern ihr nur zur systematischen Einheit den Weg

443:04 Beziehung auf diese Idee nach ihrer systematischen Einheit, mithin indirect  
443:11 dazu dient, um die größte systematische Einheit im empirischen Gebrauche  
443:25 in der Idee auf systematische Einheit führen und die Erfahrungserkenntniß  
443:31 kann, sondern als *regulativer* Principien der systematischen Einheit des  
444:28 systematische Einheit derselben ableiten, sondern von der Idee einer höchstweisen  
445:09 Einheit aller Naturerkenntniß gelten, mithin sollen sie nur als Analoga  
445:21 systematische Einheit, wozu uns die Idee das Schema giebt, welche mithin nicht  
445:27 um die systematische Einheit auszudrücken, die uns zur Richtschnur des  
445:29 auszumachen, was der Grund dieser Einheit oder die innere Eigenschaft  
446:06 vollkommenen systematischen Einheit in unserem Erkenntniß, der wenigstens die  
447:14 kenne, und dem ich nur als einem Grunde jener systematischen Einheit in  
447:24 Einheit des Mannigfaltigen im Weltganzen und vermittelt derselben den  
448:04 unbekanntes Wesens zur größten systematischen Einheit des Weltganzen, lediglich  
448:13 bloß relativ, zu Behuf der systematischen Einheit der Sinnenwelt gedacht  
448:27 ist die Einheit des Systems, und diese systematische Einheit dient  
448:34 solchen systematischen Einheit ist auch objectiv, aber auf unbestimmte Art  
449:04 Die Vernunft kann aber diese systematische Einheit nicht anders  
449:07 niemals ein Beispiel vollkommener systematischer Einheit. Dieses Vernunftwesen  
449:14 Einheit zu gründen, die der Vernunft unentbehrlich, der empirischen Verstandeserkenntniß  
449:26 wodurch die Vernunft, so viel an ihr ist, systematische Einheit über alle  
449:33 gegeben ist. Hiemit gelange ich aber niemals zu einer systematischen Einheit  
450:05 nichts anders vor Augen, als Principien der systematischen Einheit in Erklärung  
452:09 alle Verknüpfung der Welt nach Principien einer systematischen Einheit  
452:24 größten systematischen Einheit derselben zu gelangen. Die Voraussetzung  
453:23 regulatives Princip der Vernunft sei, um zur höchsten systematischen Einheit  
455:07 sondern diese systematische Einheit der Natur in Beziehung auf die Idee  
455:12 regulatives Princip der systematischen Einheit einer teleologischen Verknüpfung  
455:19 der systematischen Einheit entspringt, ist der der verkehrten Vernunft  
455:21 Einheit sollte nur dazu dienen, um als regulatives Princip sie in der Verbindung  
456:04 regulative Princip verlangt, die systematische Einheit als Natureinheit,  
456:13 Das regulative Princip der systematischen Einheit der Natur für ein  
457:01 anzunehmen, von der alle systematische Einheit der Natur als dem Gegenstande  
457:35 der jene systematische Einheit aller Mannigfaltigkeit des inneren Sinnes hypostatisch  
458:01 ein uns unbekanntes Substratum der systematischen Einheit, Ordnung  
458:08 systematischen Einheit der Welt, aber nur vermittelt eines Schema derselben,  
458:27 Grund einer solchen systematischen Einheit enthalten können. Diese Idee  
459:12 die größte systematische und zweckmäßige Einheit, welche eure Vernunft  
459:36 regulative Gesetz der systematischen Einheit will, daß wir die Natur so  
460:23 Principien, die zwar größere Einheit gebieten, als der empirische Verstandesgebrauch  
460:26 mit sich selbst durch systematische Einheit zum höchsten Grade bringen,

524:24 besondere Art von systematischer Einheit, nämlich die moralische, möglich  
 525:10 mit jedes anderen Freiheit durchgängige systematische Einheit an sich hat:  
 528:18 der Dinge dergleichen systematische Einheit der Zwecke nicht verheißt, deren  
 529:09 Aber diese systematische Einheit der Zwecke in dieser Welt der Intelligenzen,  
 529:28 Princip der systematischen Einheit nimmt, welches nach allgemeinen und  
 530:12 systematische Einheit der Zwecke nach denselben und zwar aus nothwendigen  
 538:21 die systematische Einheit dasjenige ist, was gemeine Erkenntniß allererst  
 540:05 die Articulation (systematische Einheit) und Grenzen der Wissenschaft nicht  
 542:21 gesucht wird, ohne etwas mehr als die systematische Einheit dieses  
 543:05 nach diesem Weltbegriffe \*) für systematische Einheit aus dem Standpunkte  
 543:08 vollkommener systematischer Einheit der Vernunft) nur ein einziger sein  
 546:11 Erkenntniß in dieser systematischen Einheit darstellen soll. Der speculative

### **Ganze**

023:04 Elementen bis zum Ganzen der reinen Vernunft und im Rückgange vom  
 023:05 Ganzen (denn auch dieses ist für sich durch die Endabsicht derselben im  
 025:06 des Ganzen gehört, mancher Leser aber doch ungerne missen  
 026:05 Dunkelheiten, als die Vertheidigung des Ganzen von den verdienten  
 026:17 der sich der Idee im Ganzen bemächtigt hat, sehr leicht aufzulösen sind:  
 035:11 dennoch als Theile eines Ganzen, nämlich der Erfahrung, die selbst eine  
 038:11 nicht als Principien, z. B:  $a = a$ , das Ganze ist sich selber gleich, oder  
 038:12  $(a+b)$  größer als  $a$ , d: i: das Ganze ist größer als sein Theil: Und doch auch  
 080:31 derselben in einem zusammenhängenden Ganzen nach logischen Gesetzen  
 083:15 daher ist sie nur vermittelt einer Idee des Ganzen der Verstandeserkenntniß  
 089:22 aber dadurch doch im Ganzen die wahre Erkenntniß bestimmen,  
 095:16 sei, den Plan zum Ganzen einer Wissenschaft, so fern sie auf Begriffen  
 096:32 was unter ihm enthalten ist) als ein Ganzes in Theile (die untergeordneten  
 097:03 Nun wird eine ähnliche Verknüpfung in einem Ganzen der Dinge  
 097:12 ein Ganzes ausmacht: Dasselbe Verfahren des Verstandes, wenn er sich  
 097:18 einem Ganzen verbunden vor:  
 139:07 In dem Ganzen aller möglichen Erfahrung liegen aber alle unsere  
 149:16 der Theile die Vorstellung des Ganzen möglich macht (und also nothwendig  
 153:28 Empfindungen geschieht und also nicht von den Theilen zum Ganzen geht;  
 183:17 sie ihre Stelle in einer Zeit wechselseitig bestimmen und dadurch ein Ganzes  
 185:29 so würden sie nicht als Theile ein Ganzes ausmachen und wäre ihre Verknüpfung  
 244:26 das Ganze der möglichen Erfahrung oder ihrer empirischen Synthesis)  
 248:36 Ursachen der Dinge sind, und nur das Ganze ihrer Verbindung  
 250:31 im Ganzen der gesammten Erfahrung nach Principien bestimmen  
 253:32 Ganzes zusammen zu fassen: Daher ist der objective Gebrauch  
 254:20 Idee: So würde man sagen können: das absolute Ganze aller Erscheinungen

287:05 des gegebenen Ganzen aller Erscheinungen:  
 287:09 eines gegebenen Ganzen einer Erscheinung  
 287:17 nicht den reinen Verstandesbegriff von einem Ganzen der Dinge überhaupt:  
 288:17 bedingt und nur das Ganze derselben schlechthin unbedingt wäre, und  
 288:27 Ganzen das Einfache, in Ansehung der Ursachen die absolute Selbstthätigkeit  
 288:31 einander laufen: Der erste bedeutet das mathematische Ganze aller Erscheinungen  
 288:32 \*) Das absolute Ganze der Reihe von Bedingungen zu einem gegebenen Bedingten  
 288:34 deren es bedingt sein könnte: Allein dieses absolute Ganze einer solchen Reihe  
 289:04 sie als ein dynamisches Ganzes betrachtet wird, und man nicht auf die  
 289:36 den Dingen der Natur redet, so hat man ein bestehendes Ganzes in Gedanken:  
 294:16 an: so wird die Welt ein unendliches gegebenes Ganzes von zugleich  
 294:22 um sich die Welt, die alle Räume erfüllt, als ein Ganzes zu denken, müßte  
 294:23 \*) Wir können ein unbestimmtes Quantum als ein Ganzes anschauen, wenn  
 294:29 des Ganzen (als welche in diesem Falle unmöglich ist) den Begriff abziehen  
 295:22 Ganzes ist, außer welchem kein Gegenstand der Anschauung und mithin  
 296:05 ein gegebenes Ganzes, mithin auch nicht als zugleich gegeben angesehen  
 298:03 einem unendlichen Ganzen versteht: Es wird dadurch nicht vorgestellt,  
 298:10 würde immer dieselbe bleiben, obgleich freilich die absolute Größe des Ganzen  
 300:01 geben, der in solchem Falle nicht vom Ganzen zu der bestimmten Menge  
 300:02 der Theile gehen kann, sondern die Möglichkeit eines Ganzen durch die  
 304:03 Wenn ich von einem Ganzen rede, welches nothwendig aus einfachen  
 304:05 Ganzes, als das eigentliche *Compositum*, d: i: die zufällige Einheit des  
 304:09 Totum nennen, weil die Theile desselben nur im Ganzen und nicht das  
 304:10 Ganze durch die Theile möglich ist: Er würde allenfalls ein *Compositum*  
 305:30 einem Ganzen aus Substanzen, welches bloß durch den reinen Verstand  
 314:07 Die Sinnenwelt, als das Ganze aller Erscheinungen, enthält zugleich  
 315:12 Theilen zufällig und bedingt, im Ganzen dennoch schlechthin nothwendig  
 334:29 an ihnen gegeben werden mag, in einem absoluten Ganzen zusammengenommen,  
 342:10 Ganzen gebraucht werden sollen, und wenn es also um eine Frage zu thun  
 347:05 Ganzes: Sie ist nur im empirischen Regressus der Reihe der Erscheinungen  
 347:08 unbedingtes Ganzes, existirt also auch nicht als ein solches, weder mit unendlicher,  
 348:03 sich existirendes Ganzes ist, so ist sie entweder endlich, oder unendlich:  
 348:07 existirendes Ganzes sei: Woraus denn folgt, daß Erscheinungen überhaupt  
 351:15 Ich sage demnach: wenn das Ganze in der empirischen Anschauung  
 351:23 Anschauung gegeben: Da nun die Bedingung dieses Ganzen sein  
 351:36 empirischen Anschauung des Ganzen schon vor dem Regressus liegen: so  
 352:11 Unterschied in Ansehung der Regel dieses Fortschritts: Wenn das Ganze  
 355:02 aber (als Ganzes) in der Anschauung: Also kann ich nicht von  
 355:09 des Ganzen der Erscheinungen gar nicht schlechthin bestimmt, mithin kann  
 357:29 Totalität der Theilung eines gegebenen Ganzen

357:31 Wenn ich ein Ganzes, das in der Anschauung gegeben ist, theile, so  
 358:13 erlaubt, von einem solchen Ganzen, das ins Unendliche theilbar ist,  
 358:15 Theile in der Anschauung des Ganzen enthalten sind, so ist doch darin  
 358:19 Glieder (Theile), zu denen er gelangt, in dem gegebenen Ganzen als  
 358:22 und keine Zusammennehmung derselben in einem Ganzen darstellen kann:  
 358:25 Ganzes, dessen Theile bei aller Decomposition immer wiederum Räume  
 358:30 Möglichkeit des Körpers als eines ausgedehnten Ganzen ausmacht: Dieser  
 359:16 auch auf die Menge der auf gewisse Weise in dem gegebenen Ganzen schon  
 359:19 Ganzen ein jeder Theil wiederum gegliedert sei, und daß man auf solche  
 359:21 mit einem Worte, daß das Ganze ins Unendliche gegliedert sei, will  
 359:28 daß das Ganze nicht an sich selbst schon eingetheilt ist: Daher die Theilung  
 359:31 ins Unendliche gegliederten organischen Körper das Ganze eben durch diesen  
 378:25 nur mit der Zusammensetzung der Theile zu einem Ganzen, oder der Zerfällung  
 378:26 eines Ganzen in seine Theile zu thun hat, die Bedingungen dieser  
 378:29 da es nicht um die Möglichkeit eines unbedingten Ganzen aus gegebenen  
 378:30 Theilen, oder eines unbedingten Theils zu einem gegebenen Ganzen, sondern  
 392:04 dialektisch verwandeln und an diesem Ganzen der Erscheinung uns  
 414:34 sich unser Urtheil vom Ganzen in ein sprachloses, aber desto beredteres  
 416:25 und in einem Ganzen von unbeschreiblicher Mannigfaltigkeit des Inhalts  
 428:24 der Form eines Ganzen der Erkenntniß, welches vor der bestimmten Erkenntniß  
 446:18 Ganzen zu betrachten:  
 508:06 weniger einer Regel im Ganzen unterworfen ist; aber in Ansehung eines  
 516:01 etwas Unmögliches, und die Unendlichkeit dieses eingebildeten Ganzen  
 518:19 einem für sich bestehenden systematischen Ganzen, Ruhe zu finden: Ist  
 529:13 aller Dinge, die dieses große Ganze ausmachen, nach allgemeinen  
 538:30 der Form eines Ganzen, so fern durch denselben der Umfang des Mannigfaltigen  
 539:02 Form des Ganzen, das mit demselben congruirt: Die Einheit des Zwecks,  
 539:07 Das Ganze ist also gegliedert (*articulatio*) und nicht gehäuft  
 539:23 einem einigen obersten und inneren Zwecke, der das Ganze allererst möglich  
 539:25 dessen Schema den Umriß (*monogramma*) und die Eintheilung des Ganzen  
 540:11 ist, die Idee in hellerem Lichte zu erblicken und ein Ganzes nach den  
 540:19 Erkenntniß wiederum als Glieder eines Ganzen zweckmäßig vereinigt  
 550:07 der reinen Vernunft, einen flüchtigen Blick auf das Ganze der bisherigen

### **Inbegriff**

013:10 Gesetze, welche a priori der Natur, als dem Inbegriffe der Gegenstände  
 017:33 ist, ob ich zwar dafür nicht stehen kann, ob im Inbegriffe aller Möglichkeiten  
 043:04 Vernunft würde ein Inbegriff derjenigen Principien sein, nach denen alle  
 083:22 wird der Inbegriff seiner Erkenntniß ein unter einer Idee zu befassendes  
 089:13 ganzen Inbegriff der eingetheilten Erkenntniß ist; z: E: die Welt ist entweder

126:20 Natur als dem Inbegriffe aller Erscheinungen (*natura materialiter*  
 144:05 Es ist nur ein Inbegriff, darin alle unsre Vorstellungen enthalten  
 159:22 bezieht sich auf den innern Sinn (den Inbegriff aller Vorstellungen)  
 169:05 ist, unerachtet sie nichts weiter als ein Inbegriff dieser Vorstellungen  
 184:03 in ihr als einem Inbegriff alles Daseins (zugleich): Diese Einheit der  
 195:01 (*in mundo non datur saltus*), aber auch in dem Inbegriff aller empirischen  
 195:29 insgesamt in den Inbegriff und den Context einer einzigen  
 203:18 Inbegriffes aller Erkenntniß, darin uns Objecte gegeben werden mögen,  
 205:30 Inbegriff von allem Sein) gedenkt, die entweder womit erfüllt, oder leer  
 213:03 wird: Nach demselben hat es einigen beliebt, den Inbegriff der Erscheinungen,  
 217:33 nichts als Verhältnisse und sie selbst ganz und gar ein Inbegriff von lauter  
 258:15 Das denkende Subject ist der Gegenstand der Psychologie, der Inbegriff  
 289:14 Ideen genannt, theils darum, weil unter Welt der Inbegriff aller  
 289:17 Welt im transcendentalen Verstande die absolute Totalität des Inbegriffs  
 289:32 versteht man unter Natur *substantive (materialiter)* den Inbegriff der Erscheinungen,  
 290:07 Wenn Thetik ein jeder Inbegriff dogmatischer Lehren ist, so verstehe  
 303:20 werden, die Sinnenwelt aber als der Inbegriff aller möglichen Erfahrungen  
 313:10 Inbegriffe aller möglichen Anschauungen noch einen Gegenstand anzunehmen,  
 315:21 Inbegriff der Erscheinungen, d: i: in die Welt, gehören, folglich sie selbst,  
 316:01 Sinnenwelt als dem Inbegriff aller Erscheinungen nicht abgesondert gedacht  
 332:17 Wissenschaft in Ansehung aller in ihren Inbegriff gehörigen Fragen  
 348:06 auch falsch, daß die Welt (der Inbegriff aller Erscheinungen) ein an sich  
 363:18 Feld der Erfahrung, so weit es sich erstrecken mag, in einem Inbegriff  
 378:15 Man sieht aber leicht: daß, da alles in dem Inbegriffe der Erscheinungen  
 385:31 auf die gesammte Möglichkeit, als den Inbegriff aller Prädicate  
 386:13 logisch, sondern das Ding selbst mit dem Inbegriffe aller möglichen Prädicate  
 386:21 Ob nun zwar diese Idee von dem Inbegriffe aller Möglichkeit,  
 386:25 Inbegriff aller möglichen Prädicate überhaupt denken, so finden wir doch  
 386:36 der Allheit (*Universitas*) oder dem Inbegriffe aller möglichen Prädicate untergeordnet:  
 388:30 Inbegriffs aller Realität, nicht bloß ein Begriff, der alle Prädicate ihrem  
 390:11 als ein Grund und nicht als Inbegriff zum Grunde liegen und  
 391:24 der Sinne als in einem Inbegriffe gegeben vorausgesetzt werden,  
 391:30 den Inbegriff aller empirischen Realität als Bedingung seiner Möglichkeit  
 392:01 Daß wir aber hernach diese Idee vom Inbegriffe aller Realität hypostasiren,  
 444:19 der Inbegriff aller Erscheinungen (die Sinnenwelt selbst) einen einzigen  
 445:16 doch ein Verhältniß zu dem Inbegriffe der Erscheinungen denken, das  
 465:01 Wenn ich den Inbegriff aller Erkenntniß der reinen und speculativen  
 496:14 Der Inbegriff aller möglichen Gegenstände für unsere Erkenntniß  
 517:29 Ich verstehe unter einem Kanon den Inbegriff der Grundsätze a priori  
 520:35 sie sich auf Lust oder Unlust beziehen, mithin der praktischen, nicht in den Inbegriff

544:03	auch der ganzen reinen Philosophie mit Inbegriff der Kritik gegeben werden
546:21	( <i>Ontologia</i> ); die zweite betrachtet Natur, d: i: den Inbegriff gegebener
546:36	Die immanente Physiologie betrachtet dagegen Natur als den Inbegriff
547:03	der äußeren Sinne, mithin der Inbegriff derselben, die körperliche

### **Menge**

020:26	Menge auch eben so leicht gelangen kann, und sich also auf die
032:29	haben: Dieses liefert uns eine Menge von Erkenntnissen, die, ob sie
039:22	Man gewinnt dadurch schon sehr viel, wenn man eine Menge von
053:23	in einer unendlichen Menge von verschiedenen möglichen Vorstellungen
053:26	er eine unendliche Menge von Vorstellungen in sich enthielte: Gleichwohl
088:19	die Seele eines von der unendlichen Menge Dinge sei, die übrig bleiben,
094:28	Sinnlichkeit oder auch unter einander verbunden, geben eine große Menge
096:19	möglich, wo die Begriffe der Menge und der Einheit sind (z: B: in der
096:31	daß in allen disjunctiven Urtheilen die Sphäre (die Menge alles dessen,
099:20	uns einer Menge empirischer Begriffe ohne jemandes Widerrede
135:32	einer Methode, einem gewissen Begriffe gemäß eine Menge (z: E:
150:01	(Menge vorhergegebener Theile) angeschaut, welches eben nicht der Fall
156:28	Menge, nach unterscheiden könne: Dieser Voraussetzung, dazu sie keinen
157:04	welcher ohne Verminderung der extensiven Größe oder Menge ins
195:25	Wirkliche enthält, dieses aber wiederum größer als die Menge desjenigen,
296:22	Menge einer gegebenen Einheit) möglich ist: Nun ist keine Menge die
296:22	Menge einer gegebenen Einheit) möglich ist: Nun ist keine Menge die
298:21	gegeben: Allein um die Totalität einer solchen Menge zu denken, da wir
298:24	*) Dieses enthält dadurch eine Menge (von gegebener Einheit), die größer ist
300:01	geben, der in solchem Falle nicht vom Ganzen zu der bestimmten Menge
305:20	die man in Menge antrifft, zu wiederholen, wie es denn gänzlich
315:14	Menge nicht nothwendig sein kann, wenn kein einziger Theil derselben ein
329:08	der großen Menge erwerben werde:
347:15	sagen müssen: die Menge der Theile in einer gegebenen Erscheinung ist
355:12	und ihre Menge so groß vorstellen würde, daß keine empirische Synthesis
358:21	successiv unendlich und niemals ganz ist, folglich keine unendliche Menge
359:16	auch auf die Menge der auf gewisse Weise in dem gegebenen Ganzen schon
359:26	an sich schlechthin unbestimmte Menge von Theilen, gegeben ist, die Theile
359:29	eine Menge in demselben bestimmen kann, die so weit geht, als man
359:33	unendliche Menge der Theile vor allem Regressus der Theilung in ihm angetroffen;
360:03	etwas als <i>quantum discretum</i> angenommen wird, so ist die Menge der
386:26	bei näherer Untersuchung, daß diese Idee als Urbegriff eine Menge von
398:06	ganz geläufig gewordenen Begriff hat man noch dazu durch eine Menge
436:07	Horizont hat, d: i: eine Menge von Dingen, die aus demselben können

436:09 muß eine Menge von Punkten ins Unendliche angegeben werden können,  
 453:01 wir auf diesem Wege eine Menge von Entdeckungen machen: Bleiben wir  
 539:16 darbietenden Absichten (deren Menge man nicht voraus wissen kann), entworfen

### **Totalität**

096:08 So ist die Allheit (Totalität) nichts anders als die Vielheit, als  
 098:20 Vollständigkeit (Totalität) nennen kann: Woraus erhellt, daß  
 251:16 oder Totalität der Bedingungen: Also ist der transscendentale Vernunftbegriff  
 251:17 kein anderer, als der von der Totalität der Bedingungen  
 251:19 Totalität der Bedingungen möglich macht, und umgekehrt die Totalität  
 251:19 Totalität der Bedingungen möglich macht, und umgekehrt die Totalität  
 251:35 von der Totalität in der Synthesis der Bedingungen wenigstens  
 252:06 Indem wir aber hier von der Totalität der Bedingungen und dem  
 253:16 absolute Totalität in der Synthesis der Bedingungen und endigt niemals  
 253:20 bezieht: Jene behält sich allein die absolute Totalität im  
 253:27 Erfahrung enthält (denn die absolute Totalität der Bedingungen ist kein  
 254:05 Erfahrungserkenntniß als bestimmt durch eine absolute Totalität der Bedingungen:  
 256:24 der Reihe auf der Seite der Bedingungen gegeben sind (Totalität in der  
 256:31 vollendet und ihrer Totalität nach gegeben anzusehen: Wenn aber eben  
 256:35 dieser Fortgang sich a parte posteriori erstrecke, und ob gar überall Totalität  
 257:04 ohne Grenzen sei; so muß sie doch Totalität der Bedingung enthalten, gesetzt  
 259:16 habe, als die absolute Totalität der Synthesis auf der Seite der Bedingungen  
 259:30 wir uns von der absoluten Totalität einer solchen Synthesis (*des progressus*)  
 259:34 wird: Denn zur Möglichkeit des Bedingten wird zwar die Totalität  
 262:03 ist auf den transscendentalen Begriff der absoluten Totalität der Reihe  
 262:11 von der Totalität der Bedingungen, Gegenstände überhaupt, so fern sie  
 282:26 so fern sie die absolute Totalität in der Synthesis der Erscheinungen betreffen,  
 282:27 Weltbegriffe, theils wegen eben dieser unbedingten Totalität,  
 282:30 empirische gehen, da hingegen die absolute Totalität in der Synthesis der  
 283:17 Erscheinungen der synthetischen Einheit unterwirft) absolute Totalität  
 283:31 Bedingten: Die absolute Totalität wird von der Vernunft nur so fern  
 284:07 Frage wegen ihrer Totalität gar keine Voraussetzung der Vernunft ist:  
 284:18 anzusehen, und n ist nach der Vernunft (der Totalität der Bedingungen)  
 284:28 beschäftigen sich mit der Totalität der regressiven Synthesis und gehen *in*  
 285:02 Folglich geht die transscendentale Idee der absoluten Totalität der  
 285:30 transscendentale Idee der absoluten Totalität der Synthesis in der Reihe  
 285:32 absoluten Totalität der Erscheinung im Raume, als der in der verflochtenen  
 286:01 stattfindet, deren absolute Totalität die Vernunft fordert, welche nicht anders  
 286:33 höhere Bedingung zu weisen, bis die Vernunft nur in der Totalität dieser  
 287:15 Zuerst ist hiebei anzumerken: daß die Idee der absoluten Totalität

287:27 nun jederzeit in der absoluten Totalität der Reihe, wenn man sie  
288:07 empirische Begriffe zu verknüpfen: Also da in der absoluten Totalität der  
288:11 man mag auch unausgemacht lassen, ob und wie diese Totalität zu Stande  
288:13 Totalität auszugehen, ob sie gleich eigentlich das Unbedingte, es sei  
289:01 und die Totalität ihrer Synthesis im Großen sowohl als im  
289:17 Welt im transscendentalen Verstande die absolute Totalität des Inbegriffs  
294:19 auf keine andere Art, als nur durch die Synthesis der Theile und die Totalität  
294:24 es in Grenzen eingeschlossen ist, ohne die Totalität desselben durch Messung, d: i: die  
294:27 \*\*) Der Begriff der Totalität ist in diesem Falle nichts anderes, als die Vorstellung  
298:21 gegeben: Allein um die Totalität einer solchen Menge zu denken, da wir  
298:22 uns nicht auf Grenzen berufen können, welche diese Totalität von selbst in  
300:05 vor ihr und mithin auch nicht durch sie eine Totalität denken: Denn der  
300:06 Begriff der Totalität selbst ist in diesem Falle die Vorstellung einer vollendeten  
316:11 absoluten Totalität der Reihe ansieht: Den Beweis aus der bloßen Idee  
319:09 Totalität der Reihe der Bedingungen, deren eine die andere in der Zeit  
322:14 befreien und in seiner unbedingten Totalität fassen will: Diese vernünftelnde  
332:04 Totalität enthalten soll, welche letztere nichts Empirisches mehr ist, indem  
333:23 unbedingte Totalität der Synthesis der Erscheinungen: Wenn wir  
334:08 absoluten Totalität erfordert, welches durch gar kein empirisches Erkenntniß  
334:16 einem absoluten Anfange der Synthesis, oder einer absoluten Totalität  
336:27 Schlechthin=Leeren haben?): Zur absoluten Totalität aber der empirischen  
337:10 Totalität der Verknüpfung für euren nothwendigen empirischen  
342:28 welche die absolute Totalität dieser Reihen postuliren und eben dadurch  
343:25 gegeben, und kann mithin auf die absolute Totalität der Reihe derselben  
344:24 Totalität der Synthesis und der dadurch vorgestellten Reihe hier  
347:11 Totalität der Größe in der Erscheinung, gesagt worden, gilt auch von  
347:22 weder an sich ihrer Totalität nach als endlich, noch als unendlich  
347:29 Idee der absoluten Totalität, welche nur als eine Bedingung der Dinge  
348:29 Da durch den kosmologischen Grundsatz der Totalität kein Maximum  
348:34 zwar nicht als Axiom, die Totalität im Object als wirklich zu denken,  
349:24 der Vernunft, da hingegen der Grundsatz der absoluten Totalität der  
350:02 denn dadurch würde eine bloße Idee der absoluten Totalität, die lediglich  
350:37 so fortgehe: Denn hier Bedarf die Vernunft niemals absolute Totalität  
351:18 welchem der Regressus zur absoluten Totalität allererst fortgehen soll: so  
351:31 Menschen in keiner möglichen Erfahrung in ihrer absoluten Totalität  
353:08 da die absolute Totalität der Reihen der Bedingungen in der Sinnenwelt  
354:06 Totalität der Zusammensetzung der Erscheinungen  
355:15 ist mir durch keine Anschauung (ihrer Totalität nach), mithin auch ihre  
356:32 für ein Ding, was an sich selbst vor allem Regressus seiner Totalität nach gegeben  
357:29 Totalität der Theilung eines gegebenen Ganzen

357:34	in der Reihe dieser Bedingungen: Die absolute Totalität dieser Reihe
360:26	auch alle dialektische Vorstellungen der Totalität in der Reihe der Bedingungen
362:16	indem die dialektischen Argumente, welche unbedingte Totalität in bloßen
362:27	Totalität der Ableitung der Weltbegebenheiten aus ihren
363:20	Totalität der Bedingungen im Causalverhältnisse heraus zu bekommen ist,
369:02	die im Regressus zu ihren Bedingungen gar keine absolute Totalität
378:04	Totalität der Abhängigkeit der Erscheinungen
381:24	So lange wir mit unseren Vernunftbegriffen bloß die Totalität der
386:17	ist folglich ein Begriff, den wir niemals <i>in concreto</i> seiner Totalität
389:13	Totalität der durchgängigen Bestimmung die bedingte, d: i: die
418:23	Der Schritt zu der absoluten Totalität ist durch den empirischen Weg
427:24	die Totalität der Reihen, als auf welche der Verstand gar nicht sieht, sondern
451:19	absolute Totalität der Reihen dieser Bedingungen in der Ableitung ihrer
451:33	Totalität solcher Reihen zu setzen: Das übrige kann man an seinen Orte
470:17	von der Totalität, der Unendlichkeit u: s: w: Die Mathematik beschäftigt
496:17	Vernunftbegriff der unbedingten Totalität genannt worden: Empirisch
504:14	die der Vernunft sehr bequem ist, zu ruhen: Was aber die absolute Totalität
515:34	an sich selbst ihrer Totalität nach gegeben sei, so ist es falsch, daß sie

### **Totum**

304:09	Totum nennen, weil die Theile desselben nur im Ganzen und nicht das
305:32	das Einfache haben müssen; so gilt dieses doch nicht vom <i>totum substantiale</i>

### **Zusammengesetzte**

027:16	es könnte wohl sein, daß selbst unsere Erfahrungserkenntniß ein Zusammengesetztes
183:28	doch in Verknüpfung stehen, ein Zusammengesetztes aus ( <i>compositum</i>
256:03	enthält) anfangs: alles Zusammengesetzte ist veränderlich; von diesem
272:14	(Coalition) mehrerer in eine einfache. Denn obzwar die Theilbarkeit ein
	Zusammengesetztes
272:15	Zusammengesetztes voraussetzt, so erfordert sie doch nicht nothwendig ein
	Zusammengesetztes
273:30	Erklärung aus dem Zusammengesetzten erlaubt, statt daß besser thun würde, zu
301:18	viel Theilen das Zusammengesetzte besteht, aus eben so viel Theilen auch
301:20	einfachen Theilen, sondern aus Räumen. Also muß jeder Theil des Zusammengesetzten
301:22	aber alles Zusammengesetzten sind einfach. Also nimmt das Einfache einen
301:25	zusammengesetzt ist und zwar als ein reales Zusammengesetztes nicht aus
302:01	übrig bleiben: Im ersteren Falle aber würde das Zusammengesetzte wiederum
302:06	Zusammengesetzte in der Welt aus einfachen Theilen bestehe:
303:01	mithin aus Substanzen: so würde das Einfache ein substantielles Zusammengesetztes
303:24	der das Einfache nur von der Anschauung des Zusammengesetzten verbannt

303:27 Anschauung (des Zusammengesetzten), sondern aus dem Verhältniß desselben  
304:12 Da der Raum kein Zusammengesetztes aus Substanzen (nicht einmal aus  
304:15 ist nur als die Grenze eines Raumes (mithin eines Zusammengesetzten)  
304:20 einfachen Veränderungen. Unser Schluß vom Zusammengesetzten auf das  
305:26 *Verstandesbegriffe* des Zusammengesetzten den Begriff des Einfachen, sonder zur  
305:27 *Anschauung* des Zusammengesetzten (des Materie) die Anschauung des  
306:02 substantiellen Zusammengesetzten, und dadurch überhaupt seine Sache leichtlich  
306:03 verderben, wenn man ihn zu weit ausdehnt und ihn für alles Zusammengesetzte  
306:07 im Zusammengesetzten gegeben ist, indem dieses darin als in seine Bestandtheile  
306:11 Selbstbewußtsein) und nicht als Element des Zusammengesetzten, welches  
306:13 Zusammengesetzten die einfachen Substanzen als deren Elemente beweisen

## Annexe 2

### Concordances de *Ganze* dans la *Critique de la raison pure* (1787)

#### Seconde préface<sup>446</sup>

- 23:04-05 Ce qui justifie ma confiance, ce n'est point de la présomption, mais l'évidence produite par l'expérimentation de l'identité du résultat, en allant des plus petits éléments au tout de la raison pure, et en revenant du tout (car lui aussi est donné pour lui-même par la visée finale de la raison dans le domaine pratique) à chaque partie, du fait que l'essai de changer ne fût-ce que la plus petite partie entraîne aussitôt des contradictions non seulement du système, mais de la raison humaine en général. (753, XXXVIII)
- 25:06 Cette correction entraîne cependant pour le lecteur une petite perte, qu'on ne pouvait éviter sans rendre le livre par trop volumineux: divers passages, qui ne sont certes pas essentiels pour le caractère complet du tout, mais que plus d'un lecteur pourrait regretter, car ils pourraient servir en une autre perspective, ont dû être retranchés ou raccourcis, pour faire place à ma nouvelle présentation plus compréhensible maintenant, j'espère, qui ne change absolument rien au fond, en ce qui regarde les propositions et même leurs preuves, mais qui cependant, dans la méthode de l'exposé, s'écarte par trop ça et là de la précédente pour qu'il soit possible de l'y intercaler. (754, XLII)
- 26:05 Comme, pendant ces travaux, je suis devenu assez avancé en âge (j'entre ce mois dans ma soixante-quatrième année), je dois, si je veux exécuter mon plan, livrer la métaphysique de la nature ainsi que des mœurs, comme confirmation de l'exactitude de la raison spéculative ainsi que de la raison pratique, être économe de mon temps, et attendre la clarification des obscurités presque inévitables au début dans cette œuvre, ainsi que la défense de l'ensemble des hommes de mérite qui se la sont appropriée. (755, XLIII)

---

<sup>446</sup> Dans la partie de gauche, on retrouve la référence *page:ligne* au texte de l'*Akademie*, et à droite la traduction française tirée de la *Pléiade* avec la référence.

26:17 Même des contradictions apparentes peuvent être découvertes, si l'on compare les uns aux autres des passages isolés, arrachés à leur contexte, en tout écrit, mais surtout en celui qui procède librement, contradictions qui jettent sur lui un jour défavorable aux yeux de ceux qui s'en remettent à un jugement étranger, mais qui sont très faciles à résoudre pour celui qui a maîtrisé l'idée du tout. (755, XLIV)

### **Introduction**

35:11 C'est donc sur l'expérience que se fonde la possibilité de la synthèse du prédicat de la pesanteur avec le concept du corps, parce que les deux concepts, bien que l'un ne soit pas contenu dans l'autre, appartiennent cependant l'un à l'autre, de manière toutefois seulement contingente, comme parties d'un tout, celui de l'expérience, qui est elle-même une liaison synthétique des intuitions. (766, B12)

38:11-12 Un petit nombre de principes, supposés par les géomètres, sont, il est vrai, réellement analytiques, et reposent sur le principe de contradiction; mais ils ne servent aussi, comme propositions identiques, qu'à l'enchaînement dans la méthode, et nullement de principes, par exemple  $a = a$ , le tout est égal à lui-même, ou  $(a + b) > a$ , c'est-à-dire que le tout est plus grand que sa partie. (770, B16)

### **Esthétique transcendantale**

(Aucune occurrence)

### **Logique transcendantale**

*Introduction*

*III. De la division de la logique générale en analytique et dialectique*

80:31 Mais, comme la simple forme de la connaissance, aussi d'accord qu'elle puisse être avec les lois logiques, ne suffit nullement pour établir la vérité matérielle (objective) de la connaissance, personne ne peut se hasarder à juger des objets avec la simple logique, et à en affirmer quelque chose, sans en avoir auparavant entrepris une étude approfondie en dehors de la logique, pour ensuite essayer simplement de les utiliser et de les lier en un tout cohérent selon les lois logiques, mieux encore, de les examiner simplement d'après elles. (819, B85)

### **Analytique transcendantale**

83:15 Or, ce caractère complet d'une science ne peut être admis avec assurance sur la supputation d'un agrégat établi simplement à coup d'essais; elle n'est par suite possible qu'au moyen d'une *idée du tout* de la connaissance *a priori* de l'entendement et par la division ainsi déterminée des concepts qui la constituent, donc par leur *cohésion en un système*. (822, B89)

*Deuxième section*

*§9. De la fonction logique de l'entendement dans les jugements*

89:22 Il y a donc dans un jugement disjonctif une certaine communauté des connaissances qui consiste en ce qu'elles s'excluent réciproquement les unes

les autres, mais par là déterminent cependant en son tout la vraie connaissance, puisque prises ensemble elles constituent tout le contenu d'une unique connaissance donnée. (830, B99)

*Troisième section*

§11 (addition)

- 95:16 Car que cette table soit, dans la partie théorique de la philosophie, singulièrement utile et même indispensable pour tracer complètement le plan *du tout que forme une science*, en tant qu'elle repose sur des concepts *a priori*, et pour la *diviser* mathématiquement *d'après des principes déterminés*, c'est ce qui ressort déjà de soi-même, du fait que la table en question contient de façon complète tous les concepts élémentaires de l'entendement, et même la forme d'un système de ces concepts dans l'entendement humain, et donne des consignes pour tous les *moments* d'une science spéculative à se proposer et même pour son *ordre*, comme j'en ai ailleurs donné une preuve. (837, B109)
- 96:32 Pour s'assurer de cet accord, on doit remarquer que dans tous les jugements disjonctifs, la sphère (l'ensemble de tout ce qui est contenu sous un tel jugement) est représentée comme un tout divisé en parties (les concepts subordonnés), et que, puisque l'une ne peut être contenue dans l'autre, elles sont pensées comme *coordonnées* entre elles, non *subordonnées*, si bien qu'elles ne se déterminent pas *dans un seul sens*, comme dans une *série*, mais *réciroquement*, comme dans un *agrégat* (si un membre de la division est posé, tous les autres en sont exclus, et inversement). (839, B112)
- 97:03-12 On pense donc une pareille liaison dans un *tout des choses*, lorsque l'une n'est pas *subordonnée*, comme effet, à l'autre, comme cause de son existence, mais est *coordonnée* dans un même temps et dans un rapport réciproque, comme cause en vue de la détermination des autres (par exemple, dans un corps dont les parties s'attirent réciproquement les unes les autres, et aussi s'opposent une résistance), ce qui est une sorte de liaison tout autre que celle qui se rencontre dans le simple rapport de la cause à l'effet (du fondement à la conséquence), rapport dans lequel la conséquence ne détermine pas à son tour réciproquement le fondement, et par suite ne forme pas avec celui-ci un tout (comme le créateur du monde et le monde). (839, B112)
- 97:18 Ce même procédé de l'entendement, quand il se représente la sphère d'un concept divisé, il l'observe aussi quand il pense une chose divisible, et de même que les membres de la division dans le premier cas s'excluent les uns les autres et sont cependant liés en une sphère, de même se représente-t-il les parties de cette chose comme parties dont l'existence (comme substances) convient à chacune à l'exclusion des autres, mais cependant comme liées en un tout. (839, B112)

*Analytique des principes*

*Chapitre I: Du schématisme des concepts purs de l'entendement*

- 139:07 Or, c'est dans l'ensemble de toute expérience possible que résident toutes nos connaissances, et c'est dans la relation universelle à cette expérience

que consiste la vérité transcendantale, qui précède toute vérité empirique et la rend possible. (890, B185)

*Chapitre II: Système de tous les principes de l'entendement pur*

*Troisième section: Représentation systématique de tous les principes synthétiques de l'entendement pur*

*I: Axiomes de l'intuition*

149:16 J'appelle grandeur extensive celle dans laquelle la représentation des parties rend possible la représentation du tout (et par conséquent la précède nécessairement). (903, B203)

*II: Anticipations de la perception*

153:28 C'est-à-dire que le réel dans le phénomène a toujours une grandeur, mais qui ne se trouve pas dans l'appréhension, puisque celle-ci se produit au moyen de la simple sensation en un instant, et non par la synthèse successive de plusieurs sensations, et qu'ainsi elle ne va pas des parties au tout; le réel a donc bien une grandeur, mais elle n'est pas extensive. (908, B210)

*III: Analogies de l'expérience*

*C. Troisième analogie*

183:17 Dans notre esprit, tous les phénomènes, en tant que contenus dans une expérience possible, doivent être en communauté (*communio*) d'aperception, et dans la mesure où les objets doivent être représentés comme liés en une simultanéité d'existence, ils doivent déterminer réciproquement leur place dans un temps, et former par là un tout. (945, B261)

185:29 \*L'unité de l'univers, dans lequel tous les phénomènes doivent être liés, est manifestement une simple conséquence du principe tacitement admis de la communauté de toutes les substances existant simultanément: en effet, si elles étaient isolées, elles ne constitueraient pas un tout à titre de parties, et si leur liaison (l'action réciproque du divers) n'est pas déjà nécessaire en raison de la simultanéité, on ne pourrait conclure de celle-ci, à titre de rapport purement idéal, à celle-là, à titre de rapport réel. (948, B265)

## **Dialectique transcendantale**

*Livre premier: Des concepts de la raison pure*

244:26 Mais l'expression même de concept de la raison montre déjà d'avance que ce concept ne supporte pas d'être renfermé dans les limites de l'expérience, parce qu'il concerne une connaissance dont toute connaissance empirique ne constitue qu'une partie (peut-être le tout de l'expérience possible ou de sa synthèse empirique) et à laquelle jamais aucune expérience effective ne parvient complètement, bien qu'elle en fasse toujours partie. (1025, B367)

*Première section: Des idées en général*

248:36 Une plante, un animal, l'ordonnance régulière de la structure du monde (sans doute aussi tout ordre de la nature) montrent clairement qu'ils ne sont possibles que d'après des idées; qu'à la vérité aucune créature individuelle, sous les conditions individuelles de son existence, n'est adéquate à l'idée de la plus haute perfection de son espèce (pas plus que l'homme n'est adéquat à l'idée de l'humanité qu'il porte en son âme comme modèle de ses actions); que cependant chacune de ces idées n'en est pas moins déterminée

individuellement, immuablement et complètement dans l'entendement suprême, qu'elles sont les causes originaires des choses que seul l'ensemble formé par leur liaison dans l'univers est absolument adéquat à l'idée que nous en avons. (1029, B374)

*Deuxième section: Des idées transcendantales*

250:31 De même que nous pouvons nous attendre que la forme des raisonnements, si on l'applique à l'unité synthétique des intuitions selon la norme des catégories, contienne la source de concepts particuliers *a priori*, que nous pouvons nommer concepts purs de la raison ou *idées transcendantales*, et qui déterminent l'usage de l'entendement, d'après des principes, dans le tout par l'ensemble de l'expérience. (1032, B378)

253:32 Ainsi la raison ne se rapporte qu'à l'usage de l'entendement, non pas, il est vrai, en tant qu'il contient le *fondement* d'une expérience possible (car la totalité absolue des conditions n'est pas un concept utilisable dans l'expérience), mais pour lui prescrire de se diriger vers une certaine unité dont l'entendement n'a aucun concept et qui tend à embrasser en un *tout absolu* tous les actes de l'entendement, par rapport à chaque objet. (1036, B383)

254:20 Ainsi on pourrait dire que la totalité absolue de tous les phénomènes n'est qu'une idée; car comme nous ne saurions jamais mettre en image rien de pareil, elle reste un problème sans solution. (1037, B384)

*Livre second: Des raisonnements dialectiques de la raison pure*

*Chapitre second: L'antinomie de la raison pure*

*Première section: Système des idées cosmologiques*

287:05 *L'intégralité absolue de l'assemblage* du tout donné de tous les phénomènes. (tableau des idées cosmologiques; 1076, B443)

287:09 *L'intégralité absolue de la division* d'un tout donné dans le phénomène. (tableau des idées cosmologiques; 1077, B443)

287:17 Il faut d'abord remarquer ici que l'idée de la totalité absolue ne concerne rien d'autre que l'exposition des *phénomènes* et que, par conséquent, elle ne porte pas sur le concept pur de l'entendement qui a trait à un tout des choses en général. (1077, B443)

288:17 Or, on peut concevoir cet inconditionné de deux manières; ou bien il consiste simplement en la série totale dont, par conséquent, tous les membres sans exception sont conditionnés et dont l'ensemble seul est absolument inconditionné, et alors la régression est dite infinie; ou bien l'inconditionné absolu n'est qu'une partie de la série à laquelle sont subordonnés tous les autres membres de cette série, mais qui elle-même n'est soumise à aucune autre condition. (1078, B445)

288:27 Dans le second cas, il y a un premier terme de la série, et ce premier terme s'appelle, par rapport au temps écoulé, le *commencement du monde*; par rapport à l'espace, la *limite du monde*; par rapport aux parties d'un tout donné dans ses limites, le *simple*; par rapport aux causes, la *spontanéité* absolue (la liberté); par rapport à l'existence des choses changeantes, la *nécessité* naturelle absolue. (1078, B445)

- 288:31 Nous avons deux expressions, MONDE et NATURE, qui sont quelquefois prises l'une pour l'autre. La première signifie l'ensemble mathématique de tous les phénomènes et la totalité de leur synthèse, en grand aussi bien qu'en petit, c'est-à-dire dans le développement progressif de cette synthèse aussi bien par assemblage que par division. (1079, B446)
- 288:32-34 Le tout absolu de la série des conditions pour un conditionné donné est toujours inconditionné; car en dehors d'elle il n'y a plus de conditions relativement auxquelles il puisse être conditionné. Mais ce tout absolu d'une série de ce genre n'est qu'une idée ou plutôt un concept problématique dont il faut rechercher la possibilité, et cela relativement à la manière dont l'inconditionné peut y être contenu, en tant qu'il est proprement l'idée transcendante qui importe. (1078, B445)
- 289:04 Mais ce même monde s'appelle nature, en tant qu'il est considéré comme un tout dynamique, et qu'on n'a point égard ici à l'agrégation dans l'espace ou dans le temps, pour la réaliser comme une grandeur, mais à l'unité dans l'*existence* des phénomènes. (1079, B446)
- 289:36 La nature prise *adjectivement (formaliter)* signifie l'enchaînement des déterminations d'une chose suivant un principe interne de la causalité. Au contraire, on entend par nature, prise *substantivement (materialiter)*, l'ensemble des phénomènes, en tant qu'ils sont tous complètement enchaînés en vertu d'un principe interne de la causalité. Dans le premier sens, on parle de la nature de la matière fluide, du feu, etc., et l'on ne se sert de ce mot qu'*adjectivement*; au contraire, quand on parle des choses de la nature, on pense à un tout subsistant. (1079, B446)
- Deuxième section: Antithétique de la raison pure*  
*Premier conflit des idées transcendantes*
- 294:16 Quant au second point, si l'on admet le contraire, le monde sera un tout infini donné de choses existant simultanément. (1086, B454)
- 294:22 En conséquence, pour penser comme un tout le monde qui remplit tous les espaces, il faudrait regarder comme complètement achevée la synthèse successive des parties d'un monde infini, c'est-à-dire qu'il faudrait considérer un temps infini comme écoulé, dans l'énumération de toutes les choses coexistantes, ce qui est impossible. (1088, B456)
- 294:23 \*Nous pouvons intuitionner comme un tout un quantum indéterminé quand il est renfermé dans les limites, sans avoir besoin d'en construire la totalité par la mesure, c'est-à-dire par la synthèse successive de ses parties. (1088, B455)
- 294:29 \*\*Le concept de totalité n'est pas autre chose, en ce cas, que la représentation de la synthèse de ses parties; car, comme ce n'est pas de l'intuition du tout (qui dans ce cas est impossible) que nous pouvons tirer le concept, nous ne pouvons le saisir (du moins en idée) qu'au moyen de la synthèse des parties poussée jusqu'à l'accomplissement de l'infini. (1088, B456)
- 295:22 Or, comme le monde est un tout absolu en dehors duquel ne se trouve aucun corrélatif du monde avec lequel celui-ci soit en rapport, le rapport du

- monde à l'espace vide *ne serait pas* un rapport du monde à un objet. (1089, B455)
- 296:05 Donc un agrégat infini de choses effectives ne peut être considéré comme un tout donné, ni par conséquent comme *donné en même temps*. (1088, B456)
- Remarque sur la première antinomie*
- 298:03 J'aurais pu établir ainsi ma preuve; mais ce concept ne s'accorde pas avec ce que l'on entend par un tout infini. (1090, B459)
- 298:10 Or, suivant que l'on prendra l'unité plus grande ou plus petite, l'infini serait plus grand ou plus petit; mais l'infinité, consistant uniquement dans le rapport à cette unité donnée, demeurerait toujours la même, bien que la grandeur absolue du tout ne fût nullement connue par là, ce dont il n'est d'ailleurs pas question ici. (1090, B460)
- 300:01-02 Mais, pour penser la totalité d'une telle multitude, du fait que nous ne pouvons invoquer des limites qui constituent par elles-mêmes cette totalité dans l'intuition nous devons rendre compte de notre concept, qui dans ce cas ne peut pas partir du tout pour aller à la multitude déterminée des parties, mais doit au contraire démontrer la possibilité d'un tout par la synthèse successive des parties. (1092, B460)
- 304:03-05 Quand je parle d'un tout qui est fait nécessairement de parties simples, j'entends par là uniquement un tout substantiel, comme le composé propre, c'est-à-dire l'unité accidentelle du divers dont les éléments, donnés *séparément* (du moins en pensée), sont posés dans une liaison réciproque et forment ainsi quelque chose d'un. (1096, B466)
- Remarque sur la deuxième antinomie*
- 304:09-10 À proprement parler, on ne devrait pas appeler l'espace un composé, mais un tout, puisque ses parties ne sont possibles que dans le tout, et que le tout ne l'est point par les parties. (1096, B466)
- 305:30 On peut donc bien dire d'un tout de substances, qui est pensé simplement par l'entendement pur, que nous devons avoir le simple antérieurement à toute composition de ce tout, mais cela ne s'applique pas au *totum substantiale phaenomenon*, lequel, comme intuition empirique dans l'espace, implique cette propriété nécessaire qu'aucune partie n'en est simple, parce qu'aucune partie de l'espace n'est simple. (1099, B469)
- Quatrième conflit des idées transcendantales*
- 314:07 Le monde sensible, comme la totalité de tous les phénomènes, contient en même temps une série successive de changements. (1108, B480)
- 315:12 Supposez que le monde lui-même soit un être nécessaire, ou qu'il y ait en lui un être nécessaire: ou bien il y aurait dans la série de ses changements un commencement qui serait absolument nécessaire, c'est-à-dire sans cause, ce qui est contraire à la loi dynamique de la détermination de tous les phénomènes dans le temps; ou bien la série elle-même serait sans aucun commencement, et, bien que contingente et conditionnée dans toutes ses parties, elle serait néanmoins absolument nécessaire et inconditionnée dans le tout, ce qui se contredit soi-même puisque l'existence d'une multiplicité ne peut pas être nécessaire, quand pas une seule de ses parties ne possède une existence nécessaire en soi. (1109, B481)

*Quatrième section: Des problèmes transcendants de la raison pure, en tant qu'ils doivent absolument pouvoir être résolus*

334:29 Les phénomènes ne veulent être expliqués qu'aussi loin que sont données dans la perception les conditions de leur explication, mais tout ce qui peut jamais être donné en eux, rassemblé en un *tout absolu*, n'est nullement lui-même une perception. (1132, B511)

*Sixième section: L'idéalisme transcendantal comme clef pour la solution de la dialectique cosmologique*

342:10 Ce n'est que sous un autre rapport, c'est-à-dire quand ces phénomènes doivent être employés à former l'idée cosmologique d'un tout absolu, et lorsque par conséquent il s'agit d'une question qui dépasse les limites de l'expérience possible, ce n'est qu'alors, dis-je, qu'il est important de distinguer la manière dont on prend la réalité effective de ces objets des sens, afin de prévenir l'opinion trompeuse qui doit véritablement résulter de la fausse interprétation de nos propres concepts d'expérience. (1142, B524)

*Septième section: Décision critique du conflit cosmologique de la raison avec elle-même*

347:05 Mais, si j'écarte cette présupposition ou cette apparence transcendantale, et que je nie que le monde soit une chose en soi, alors l'opposition contradictoire des deux assertions se change en une opposition simplement dialectique; et, puisque le monde n'existe pas du tout en soi (indépendamment de la série régressive de mes représentations), il n'existe ni comme un *tout infini en soi*, ni comme un *tout fini en soi*. (1147, B533)

347:08 Si donc cette série est toujours conditionnée, elle n'est jamais entièrement donnée, et par conséquent le monde n'est pas un tout inconditionné; il n'existe donc non plus, comme tel, ni avec une grandeur infinie, ni avec une grandeur finie. (1148, B533)

348:03 Cette démonstration consisterait dans ce dilemme: si le monde est un tout existant en soi, il est ou fini ou infini. (1149, B534)

348:07 Il est donc faux aussi que le monde (l'ensemble de tous les phénomènes) soit un tout existant en soi. (1149, B534)

*Huitième section: Principe régulateur de la raison pure par rapport aux idées cosmologiques*

351:15 Je dis donc que, si le tout est donné dans l'intuition empirique, la régression va à l'infini dans la série des conditions internes. (1153, B540)

351:23 Or, comme la condition de ce tout est sa partie, et la condition de cette partie la partie de la partie, et ainsi de suite, et que, dans cette régression de la décomposition, on ne trouve jamais un membre inconditionné (indivisible) de cette série de conditions, non seulement il n'y a nulle part de raison empirique pour s'arrêter dans la division, mais les membres ultérieurs de la division à poursuivre sont eux-mêmes empiriquement donnés antérieurement à cette division qui continue, c'est-à-dire que la division va à l'infini. (1153, B541)

351:36 mais, comme toutefois les membres qui pourraient ici fournir la condition ne sont pas dans l'intuition empirique du tout déjà antérieurement à la régression, celle-ci ne va pas à l'infini (dans la division de la chose donnée), mais elle s'étend indéfiniment dans la recherche, pour les membres donnés, d'un plus grand nombre de membres qui leur servent de condition et qui, à leur tour, ne sont jamais donnés que comme conditionnés. (1154, B541)

352:11 Si le tout est donné *empiriquement*, il est possible de remonter à l'infini dans la série des conditions internes. (1154, B542)

*Neuvième section: De l'usage empirique du principe régulateur de la raison par rapport à toutes les idées cosmologiques*

*I. Solution de l'idée cosmologique qui porte sur la totalité de l'assemblage des phénomènes en un univers*

355:02 Or, je n'ai jamais l'univers que dans le concept, je ne l'ai nullement (comme tout) dans l'intuition. (1158, B546)

355:09 La grandeur du tout des phénomènes n'est donc pas absolument déterminée par là, et par conséquent on ne peut dire non plus que cette régression aille à l'infini, parce que ce serait anticiper ainsi les membres auxquels la régression n'est pas encore parvenue, et en représenter une si grande quantité qu'aucune synthèse empirique ne puisse y atteindre, et par conséquent ce serait *déterminer* (même si ce n'est que de manière négative) la grandeur du monde avant la régression, ce qui est impossible. (1158, B547)

*II. Solution de l'idée cosmologique qui porte sur la totalité de la division d'un tout donné dans l'intuition*

357:29 II. SOLUTION DE L'IDÉE COSMOLOGIQUE QUI PORTE SUR LA TOTALITÉ DE LA DIVISION D'UN TOUT DONNÉ DANS L'INTUITION (titre de section; 1161, B551)

357:31 Quand je divise un tout qui est donné dans l'intuition, je vais d'un conditionné aux conditions de sa possibilité. (1161, B551)

358:13 Néanmoins, il n'est nullement permis de dire d'un tel tout, qui est divisible à l'infini, qu'il se compose d'un nombre infini de parties. (1161, B552)

358:15 En effet, bien que toutes les parties soient contenues dans l'intuition du tout, cependant n'y est pas contenue toute la division, laquelle ne consiste que dans la décomposition continuée, ou dans la régression même, qui rend d'abord effectivement réelle la série. (1162, B552)

358:19-22 Or, comme cette régression est infinie, tous les membres (les parties) auxquels elle arrive sont, il est vrai, contenus comme *agrégats* dans le tout donné, mais non pas la série entière de la division, laquelle est successivement infinie et n'est jamais *entière*, et par conséquent ne peut présenter une multitude infinie et une synthèse de cette multitude en un tout. (1162, B552)

358:25 Chaque espace intuitionné dans ses limites est un tout de ce genre dont les parties dans toute décomposition sont toujours à nouveau des espaces et, par conséquent, il est divisible à l'infini. (1162, B552)

358:30 La divisibilité de ce corps se fonde sur la divisibilité de l'espace qui constitue la possibilité du corps comme d'un tout étendu. (1162, B552)

359:16 Or, bien que cette règle de la progression à l'infini dans la subdivision d'un phénomène, considéré simplement comme remplissant l'espace, ait une application qui ne souffre pas le moindre doute, elle ne peut plus cependant avoir de valeur quand nous voulons l'étendre à la multitude des parties déjà séparées d'une certaine manière dans le tout donné et qui constituent ainsi un *quantum discretum*. (1163, B554)

- 359:19-21 Admettre que, dans chaque tout articulé (organisé), chaque partie soit articulée à son tour, et que, de cette manière, dans la division des parties à l'infini, cela est tout à fait impensable, bien qu'on puisse parfaitement admettre que les parties de la matière, dans leur décomposition à l'infini, puissent être articulées. (1163, B554)
- 359:28 La division peut donc déterminer dans ce tout une multitude qui va aussi loin que l'on veut s'avancer dans la régression de la division. (1163, B554)
- 359:31 Au contraire, dans un corps organique articulé à l'infini, le tout est déjà représenté, précisément par ce concept, comme subdivisé, et il s'y trouverait, antérieurement à toute régression de la division, une multitude de parties déterminée en soi, mais infinie, ce en quoi on se contredit soi-même, puisque ce développement infini est considéré comme une série qu'on ne peut jamais achever (infinie), et qui est cependant regardé comme achevé dans une synthèse. (1164, B555)

*IV. Solution de l'idée cosmologique portant sur la totalité de la dépendance des phénomènes quant à leur existence en général*

- 378:25-30<sup>447</sup> Mais la régression dynamique a en elle-même ceci de particulier, et qui la distingue de la régression mathématique, que, celle-ci n'ayant proprement affaire qu'à la composition des parties en un tout ou à la dissociation d'un tout en ses parties, les conditions de cette série doivent toujours être considérées comme des parties de la série, par conséquent comme homogènes, par conséquent encore comme des phénomènes, tandis que, dans cette régression où il ne s'agit pas de la possibilité d'un tout inconditionné formé de parties données ou de celle d'une partie inconditionnée pour un tout donné, mais de la dérivation d'un état à partir de sa cause, ou de la dérivation de l'existence contingente de la substance même à partir de la substance nécessaire, il n'est précisément pas nécessaire que la condition doive former avec le conditionné une série empirique. (1187, B588)

*Chapitre troisième: L'idéal de la raison pure*

*Deuxième section: De l'idéal transcendantal (prototypon transcendantale)*

- 392:04 Que si, en outre, nous hypostasions cette idée de l'ensemble de toute réalité, cela vient de ce que nous transformons dialectiquement l'unité *distributive* de l'usage expérimental de l'entendement en l'unité *collective* d'un tout de l'expérience, et que dans ce tout du phénomène nous pensons une chose singulière, qui contient en soi toute réalité empirique, et qui, au moyen de la subreption transcendantale déjà mentionnée, vient à se confondre avec le concept d'une chose située au sommet de la possibilité de toutes les choses, qui tiennent d'elle les conditions réelles de leur détermination complète. (1203, B611)

*Sixième section: De l'impossibilité de la preuve physico-théologique*

- 414:34 Le monde présent, soit qu'on l'envisage dans l'infinité de l'espace ou dans sa division illimitée, nous offre un si vaste théâtre de variété, d'ordre, de

---

<sup>447</sup> Il y a quatre occurrences dans ce passage: 378:25,26,29,30.

finalité et de beauté que même au seul point de vue des connaissances que notre faible entendement a pu en acquérir, devant tant et de si grandes merveilles, toute langue perd sa force d'expression, tout nombre sa puissance de mesure et nos pensées mêmes toute délimitation, si bien que notre jugement sur le tout finit par se résoudre en un étonnement muet, mais d'autant plus éloquent. (1231, B650)

416:25 Les principaux moments de la preuve physico-théologique en question sont les suivants: 1\_ dans le *monde*, il y a partout des signes manifestes d'une ordonnance qui répond à un dessein déterminé, exécutée avec une grande sagesse et formant un tout d'une variété indescriptible tant par son contenu que par la grandeur illimitée de son étendue. (1234, B655)

*Appendice à la «Dialectique transcendantale»*

*De l'usage régulateur des idées de la raison pure*

428:24 Cette unité de la raison présuppose toujours une idée, je veux dire celle de la forme d'un tout de la connaissance qui précède la connaissance déterminée des parties et contient les conditions nécessaires pour déterminer *a priori* à chaque partie sa place et son rapport avec les autres. (1249, B673)

*Du but final de la dialectique naturelle de la raison humaine*

446:18 Il arrive ainsi qu'en admettant un être divin, je n'ai pas à la vérité le moindre concept de la possibilité interne de sa souveraine perfection, ni de la nécessité de son existence, mais que pourtant je puis alors satisfaire à toutes les autres questions qui concernent le contingent, et procurer à la raison le plus parfait contentement, non pas par rapport à cette supposition même, mais par rapport à la plus grande unité qu'elle puisse chercher dans son usage empirique, ce qui prouve que c'est son intérêt spéculatif, et non sa pénétration, qui l'autorise à partir d'un point si haut placé au-dessus de sa sphère, pour considérer de là ses objets dans un ensemble intégral. (1271, B704)

## **Théorie transcendantale de la méthode**

*Chapitre premier: Discipline de la raison pure*

*Troisième section: Discipline de la raison pure par rapport aux hypothèses*

508:06 Pour ce qui est de la durée de toute l'espèce (ici sur la terre), cette difficulté a peu d'importance, parce que l'accident dans le singulier n'en est pas moins soumis à une règle dans le tout; mais, par rapport à chaque individu, il paraît certainement douteux d'atteindre un effet si considérable de causes si médiocres. (1346, B807)

*Quatrième section: Discipline de la raison pure par rapport à ses preuves*

516:01 En effet, des phénomènes (comme simples représentations), qui seraient cependant donnés *en soi* (comme objets), sont quelque chose d'impossible, et l'infinité de ce tout imaginaire serait, il est vrai, incondionnée, mais (puisque tout est conditionnel dans les phénomènes) elle serait en contradiction avec la détermination incondionnée de la quantité, qui est cependant présupposée dans le concept. (1356, B821)

*Chapitre II: Canon de la raison pure*

*Première section: De la fin dernière de l'usage pur de notre raison*

518:19 La raison est poussée par un penchant de sa nature à dépasser l'usage de l'expérience pour s'aventurer, dans un usage pur et au moyen de simples idées, jusqu'aux limites extrêmes de toute connaissance, et à ne trouver de repos que dans l'achèvement de son cercle, dans un tout systématique subsistant pour lui-même. (1359, B825)

*Deuxième section: De l'idéal du souverain bien comme fondement pour la détermination de la fin dernière de la raison pure*

529:13 Mais cette unité systématique des fins dans ce monde des intelligences, qui, bien qu'à titre de simple nature il ne puisse être appelé que monde sensible, peut cependant, comme système de la liberté, être appelé monde intelligible c'est-à-dire moral (*regnum gratiae*), cette unité conduit inévitablement aussi à l'unité finale de toutes les choses constituant ce grand tout, unité qui se conforme à des lois universelles de la nature, de même que la première se conforme à des lois des mœurs universelles et nécessaires, et qui relie la raison pratique à la raison spéculative. (1373, B843)

*Chapitre III: Architectonique de la raison pure*

538:30 Cette idée est le concept rationnel de la forme d'un tout, en tant que, grâce à ce concept, la sphère du divers aussi bien que la position respective des parties sont déterminées *a priori*. (1384, B860)

539:02 Le concept scientifique de la raison contient donc la fin et la forme du tout qui concorde avec cette fin. (1384, B860)

539:07 Le tout est donc un système articulé (*articulatio*) et non pas seulement un amas (*coacervatio*); il peut bien croître du dedans (*per intussusceptionem*), mais non du dehors (*per appositionem*), semblable au corps d'un animal auquel la croissance n'ajoute aucun membre, mais, sans changer la proportion, rend chaque membre plus fort et mieux approprié à ses fins. (1385, B861)

539:23-25 Ce que nous nommons science ne peut naître techniquement, par suite de la similitude du divers ou de l'emploi accidentel de la connaissance *in concreto* à toutes sortes de fins extérieures et arbitraires, mais architectoniquement, en vertu de l'affinité des parties et de leur dérivation d'une unique fin suprême et interne, qui rend d'abord possible le tout; et son schème doit renfermer conformément à l'idée, c'est-à-dire *a priori*, l'esquisse (*monogramma*) du tout et son articulation en parties, et le distinguer sûrement et suivant des principes de tous les autres. (1385, B861)

540:11 Il est fâcheux que ce ne soit qu'après avoir passé beaucoup de temps, sous la direction d'une idée restant cachée en nous, à rassembler rhapsodiquement, comme autant de matériaux, nombre de connaissances relatives à cette idée, beaucoup de temps surtout pendant lequel nous les avons enchaînées de façon technique, qu'il nous est enfin possible, pour la première fois, de voir l'idée dans un jour plus clair et d'esquisser architectoniquement un tout d'après les fins de la raison. (1386, B862)

540:19 Aussi non seulement chacun d'eux est-il en soi articulé suivant une idée, mais, en outre, ils sont tous à leur tour unis entre eux de manière finale, comme autant de membres d'un tout, dans un système de la connaissance humaine, et ils permettent une architectonique de tout le savoir humain, qui,

aujourd'hui que beaucoup de matériaux sont déjà rassemblés ou peuvent être tirés des ruines d'anciens édifices écroulés, non seulement serait possible, mais même ne serait guère difficile. (1386, B863)

*Chapitre IV: Histoire de la raison pure*

550:07

Je me contente de jeter un rapide coup d'œil, d'un point de vue simplement transcendantal, c'est-à-dire du point de vue de la nature de la raison pure, sur l'ensemble des travaux qu'elle a faits jusqu'ici, ensemble qui présente sans doute des édifices à mon regard, mais seulement des édifices en ruines. (1399, B880)